Robert E. Mayall

W Rogers

ESPRIT,

MAXIMES

ET

PRINCIPES

DE M. J. J. ROUSSEAU,

DE GENÈVE.

TOME I.

A VIGNON;

De l'Imprimerie de VINCENT RAPHELI.

An 3.e de la République.

INTRODUCTION PRÉLIMINAIRE.

CONTENANT quelques particularités de la vie de M. J. J. Rousseau de Genève.

IL est des hommes célèbres, que leurs disgraces rendent plus célèbres encore ; il en est d'autres qu'elles obscurcissent, et qu'elles font oublier. Ceux-ci n'avoient apparemment que des talens factices, des vertus empruntées, et le mérite des enluminures. L'illusion seule leur avoit prêté cet éclat théâtral, qui varie d'abord selon les décorations de la scène, et qui s'éteint enfin avec les lustres

du spectacle. Ils n'étoient qu'acteurs ; ils ont disparu avec leur rôle.

IL n'en est pas ainsi des premiers : leurs vertus, leurs talens sont à eux ; la réputation dont ils jouissent leur appartient ; c'est l'appanage naturel de leur sagesse, de leur génie ; en vain les mœurs de la frivolité du siècle voudroient-elles jeter quelque équivoque sur leur gloire ; la vertu solide, le mérite réel triomphe toujours tôt ou tard des dédains de l'amour-propre. Au milieu même des revers, tandis que le sage paroît enseveli sous les ruines de sa réputation, ses disgraces lui assurent l'estime publique et un nom immortel. Sa philosophie, ses vertus, ses talens paroissent alors sur leur propre base ; et il est d'autant plus grand,

que, pour l'être, il n'a besoin que de lui-même.

TEL est le fruit consolant que M. J. J. Rousseau recueille aujourd'hui des disgraces qu'il éprouve. En condamnant l'auteur d'*Emile*, ses juges n'ont pas cessé d'estimer son cœur, et de rendre justice à son génie. Les sages, qui blâment les excès de sa sincérité, l'admirent et le plaignent en même temps. Sa patrie ne souscrit qu'à regret à son exil volontaire; le public le nomme, dans sa retraite le Socrate de son siècle. Il y jouira, comme à Montmorency, et de l'aveu de toute l'Europe, de ses titres si bien acquis d'homme de génie, de penseur, d'ami de l'humanité. Une disgrace, aussi glorieusement compensée, en est-elle une en effet pour

M. Rousseau ? C'est assurément le sceau de sa célébrité ; et ce seroit peut-être l'écueil d'une vertu moins solide que la sienne.

NÉ à Genève, en 1708 d'un père, vrai citoyen, M Rousseau passa sa jeunesse, même en voyageant, dans une espèce d'obscurité. Il se sentoit cependant cet esprit, ces talens, qu'il n'a déployés que dans un âge mûr ; mais *il préféroit son repos et des amis, les seuls biens dont son cœur fut avide*, au nom qu'il pouvoit se faire de bonne heure, et qu'en quelque façon, il ne s'est effectivement fait que malgré lui.

L'Allée de Sylvie est le premier ouvrage qui l'ait fait connoître ; et il *approchoit déjà de son septième lustre*, lorsqu'il le composa. Mais ce n'est

pas le premier fruit de son esprit, ni de l'étude qu'il a toujours faite des mœurs et des hommes, même pendant sa jeunesse. A dix-huit ans, il avoit fait la petite comédie de *Narcisse* ou *l'Amant de lui-même*, qui n'a été représentée que sur la fin de 1752, et qui, comme il s'y attendoit, ne réussit point, quoiqu'elle soit d'ailleurs bien écrite. C'est à l'occasion de la chûte de cette comédie, qu'il a dit avec la franchise la plus vertueuse : *Je m'estimerois trop heureux d'avoir tous les jours une pièce à faire siffler, si je pouvois, à ce prix, contenir pendant deux heures les mauvais desseins d'un seul des spectateurs, et sauver l'honneur de la fille ou de la femme de son ami, le secret de son confident, ou la fortune de son créancier.*

L'Allée de Sylvie n'a aucun rapport aux grands principes de vertu, auxquels son auteur s'est livré depuis avec tant de reflexion et de courage. M. Rousseau badinoit encore alors avec l'amour ; il aimoit encore à *promener ses tendres rêveries le long des flots argentés d'un ruisseau qui murmure.* Une chose remarquable dans ce petit ouvrage, c'est qu'il y prévoit, qu'*après ses beaux jours*, certaines circonstances le mettront dans la nécessité de philosopher en public ; et l'événement, en justifiant la prédiction, a fait un honneur infini au prophète.

CETTE question, *si le rétablissement des Sciences et des Arts a contribué à épurer les mœurs*, est l'époque de l'apparition brillante de M. Rous-

seau sur la scène littéraire et philosophique. Ce sujet l'intéressa ; il crut y trouver l'occasion de rendre un hommage public à la vertu aux dépens des sciences : il la saisit ; son discours parut à l'Académie de Dijon, de tous ceux qui avoient concouru, le mieux écrit et le plus profondément pensé, et il triompha. Ce succès lui fit beaucoup d'admirateurs ; le public sentit tout le prix de ce premier essor, et souhaita qu'une plume aussi éloquente se fît un plaisir de l'éclairer et de l'instruire.

Séduit lui-même par les attraits de son triomphe, M. Rousseau, l'œil toujours fixe sur ses principes, et toujours dans le même stile et avec

le même nerf, fit des *observations* sur la réponse dont un Roi philosophe avoit honoré son discours, et une réplique à M. Borde, académicien de Lyon, dont les deux *discours sur les avantages des sciences et des arts*, sont d'ailleurs très-dignes d'être comparés à celui qui les a occasionnés. Avec M. Gautier, académicien de Nancy, et un pseudonyme, qui s'étoit intitulé de l'académie de Dijon, et que cette sage société a formellement désavoué, M. Rousseau usa d'un laconisme aussi plaisant que tranchant, qui les immola l'un et l'autre à la risée du public. C'est ainsi, comme il l'avoue lui-même, que *de dispute en dispute, se sentant engagé dans la carrière, presque sans y avoir pensé, il se trouva devenu auteur à*

l'âge où l'on cesse de l'être, *et homme de lettres*, quoiqu'il fit profession d'écrire contre elles.

L'INTERMEDE du *Devin du Village*, représenté devant le Roi à Fontainebleau, avec le succès le plus brillant, et à Paris, par l'académie royale de musique, avec de nouveaux applaudissemens toujours mérités, le fit connoître et *fêter* à la Cour, et *rechercher* des personnes les plus distinguées. Très-peu de temps après, sa *lettre sur la musique françoise*, écrite avec autant de liberté que de feu, donna un nouvel éclat à sa réputation ; mais, il faut en convenir, il l'acheta un peu cher. *L'apologie de la musique françoise*, par M. l'Abbé Laugier, est presque la seule réponse à sa lettre, dont

M. Rousseau n'ait pas eu sujet de prendre de l'humeur. Les partisans outrés de notre opéra le traitèrent en prose et en vers, sans ménagement. Un visigot lui répondit par des personnalités indécentes ; une foule imbécille s'exhala contre lui en clameurs séditieuses, il en fut *insulté*, *menacé* même : le fanatisme harmonique alla enfin jusqu'à le pendre en effigie.

CE qu'il y a encore d'étonnant, c'est que, tandis que les gens sensés rioient de la colère frénétique de la plûpart de nos musiciens, ce que M. Rousseau auroit dû faire le premier, l'opéra, qui s'enrichissoit des représentations du *Devin du Village*, s'érigeant en vengeur public du goût national, ôta à l'auteur de cet In-

termède charmant ses entrées à son spectacle. M. Rousseau se plaignit de cet affront, & avec d'autant plus de raison, que ses entrées libres à l'opéra étoient d'ailleurs l'une des conditions auxquelles il avoit donné son drame lyrique. Six ans après, on voulut les lui rendre; mais cette espèce de réparation, qu'il regardoit même comme *une raillerie*, venoit trop tard, puisqu'il s'étoit retiré à Montmorency.

AU reste, quoique M. Rousseau ait conclu, en finissant sa lettre, que *les François n'ont pas de musique, qu'ils n'en peuvent avoir, & que si jamais ils en ont une, ce sera tant pis pour eux*, il ne laisse pas d'applaudir sincèrement aux grands talens de M. Rameau, de le reconnoître *supérieur*

même à Lulli du côté de l'expression, & de penser *qu'il faudroit que la Nation lui rendît bien des honneurs, pour lui accorder ce qu'elle lui doit.* Jamais M. Rameau n'a reçu de louanges moins suspectes.

DANS le *discours sur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes*, M. Rousseau a osé courir le risque de renouveler, aux yeux du vulgaire, l'*Alceste* de Molière : peu s'en est fallu en effet qu'il n'ait été déclaré l'ennemi du genre humain. Presque tous ces hommes, qui se croient légitimement au-dessus des autres, parce qu'ils ont un nom & des richesses, ont traité ce discours de libelle diffamatoire. Quelques critiques lettrés n'y ont vu que le panégyrique des Karaïbes, & la satyre des Européens ;

d'autres, comme le P. Caſtel, en prétendant le réfuter, l'ont pris à contre-sens, et n'ont fait que *battre les buissons.* M. de Castillon est le seul qui eût mérité une réplique. Le public sans préjugés a regardé le discours de M. Rousseau comme un chef-d'œuvre, et le regardera toujours comme l'ouvrage d'un génie qui réunit à la fois la fécondité des pensées, la force des raisonnemens, l'étendue des connoissances, le sentiment le plus vif, et l'éloquence du stile la plus nerveuse.

La lettre à M. d'Alembert sur les spectacles, écrite dans les principes de ses discours, du même ton de sincérité, et avec le même coloris d'expression, eut aussi le même sort; elle essuya les mêmes critiques. Que

de brochures, et presque toutes éphémères, cette lettre n'a-t-elle pas fait naître ? Le comédien Laval osa entrer en lice avec M. Rousseau, et crut le terrasser par des injures. M. Villaret répondit aussi à la *lettre sur les spectacles*, mais avec un ton de décence et d'honnêteté, qui prouve son estime pour l'auteur qu'il crut devoir contredire ; d'autres prirent le ton plaisant et badin, et crurent le tourner en ridicule, en écrivant qu'il n'avoit dit du mal des femmes dans sa lettre, que parce qu'il étoit malade : d'autres enfin s'amusèrent à l'accabler de sarcasmes, tandis que les personnes pieuses le nommoient *le défenseur de la morale chrétienne*.

MM. d'Alembert et Marmontel ne l'ont pas décoré de ce beau titre ;

mais leurs réponses, également pleines d'esprit et de solidité, d'égards et de pòlitesse, lui font d'ailleurs, comme à eux-mêmes, beaucoup d'honneur. Jusqu'ici M. Rousseau a gardé le silence avec tous les critiques de sa lettre sur les spectacles ; à moins qu'on ne regarde son *Essai sur l'Imitation théâtrale*, et sur-tout la *Nouvelle Héloïse*, comme la meilleure réponse qu'il pût leur faire, selon leur différente façon de penser. En effet, on ne peut lire ce roman moral, sans se persuader de plus en plus que les spectacles et le théâtre ne sont nullement l'école des bonnes mœurs, et que les personnes religieusement chrétiennes sont bien fondées à applaudir à la morale inexorable du citoyen de Genève. Quoi qu'il en

soit, la *Nouvelle Héloïse* est peut-être le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre, même à côté de *Miss-Clarice*. La vertu y est peinte avec tous ses traits les plus touchans et les plus propres à se soumettre les ames honnêtes. Il est aisé d'y appercevoir le caractère essentiel de son auteur ; et cet excellent roman eût suffi seul pour le faire estimer, et lui donner la célébrité dont il jouit à tant de titres. La *Nouvelle Héloïse* a sans doute des défauts ; mais ils sont compensés par tant de beautés, qu'à peine on les aperçoit : ils prouvent seulement, que l'esprit le plus sublime et le cœur le plus vertueux ne sont pas toujours à l'épreuve de la qualité d'auteur et de philosophe.

IL seroit à souhaiter que les magistrats n'en eussent pas trouvé de plus grands dans le *Contrat Social* et dans *Emile*. En se faisant un système d'être sincère, c'est-à-dire, de réveler au public toutes ses pensées ainsi que ses sentimens, M. Rousseau ne pouvoit guère éviter de tomber dans les excès qu'on lui reproche. Mais s'il a prévû qu'on les lui reprocheroit, et qu'ils attireroient sur son *Emile* et sur lui-même les rigueurs de l'autorité civile et ecclésiastique, comment un homme aussi sage n'a-t-il pas craint de s'y livrer ? Sans *trahir ses sentimens*, il pouvoit s'en tenir, sur la matière du droit politique, à ce qu'il en avoit dit dans son admirable discours *sur l'œconomie politique*, et dans celui sur l'*origine*

de l'inégalité parmi les hommes : il n'en eût pas moins été un esprit profond, un cœur sincère ; on n'eût pas moins admiré ses talens et estimé ses mœurs. Son *Emile* pouvoit être aussi un excellent traité d'éducation, sans qu'il fût besoin d'y discuter des articles délicats, auxquels il est difficile de toucher curieusement, et d'éviter en même temps le sort d'Oza, et qui d'ailleurs ne sont jamais mieux expliqués que par un silence religieux.

DANS sa *lettre à M. l'Archevêque de Paris*, si M. Rousseau s'est exprimé avec la même liberté sur ces articles si délicats ; c'est, dit-il, qu'il ne pouvoit presque pas s'en dispenser, sans paroître convenir de sa ressemblance avec le portrait qu'on avoit fait de lui, et que, d'ailleurs, tout

homme accusé a le droit de se justifier, ou du moins d'essayer de le faire. Sa vertu sembloit lui imposer elle-même la nécessité de se défendre, mais avec la modération d'un sage.

QUELLE douloureuse fatalité ! cet *Emile*, l'enfant chéri de son père, est devenu l'instrument des disgraces qu'il essuie aujourd'hui : c'est cet ouvrage qui répand sur ses jours la tristesse et l'amertume, et qui l'exile du sein de sa patrie et de ses amis.

LES magistrats des Provinces-unies, à l'exemple du parlement de Paris, ont sévi contre *Emile*, et la République de Genève elle-même s'est cru obligée de le proscrire avec le *Contrat Social*. Ce dernier coup a été le plus sensible au cœur de M. Rousseau. Après avoir

honoré le nom Genevois, et s'être montré si digne de l'estime et des égards de ses concitoyens, le procédé du conseil de Genève l'a pénétré de douleur. Plusieurs citoyens et bourgeois de cette ville, frappés d'un jugement, où les formalités prescrites par les constitutions du gouvernement ne leur paroissoient point observées, crurent devoir reclamer contre cette nouveauté. M. Rousseau attendit longtemps l'effet de leurs représentations au premier Syndic; et croyant enfin n'être que trop convaincu que le conseil refusoit d'y avoir égard, sa douleur lui suggéra de renoncer solennellement à ses titres de bourgeois et de citoyen de Genève. *Flétri publiquement dans ma patrie*, dit-il à un de ses amis, *j'ai dû prendre le seul*

parti propre à conserver mon honneur, si cruellement offensé. C'est avec la plus vive douleur que je m'y suis déterminé: mais que pouvois-je faire? Demeurer volontairement membre de l'Etat après ce qui s'étoit passé, n'étoit-ce pas consentir à mon déshonneur? Les amis de M. Rousseau ont blâmé sa démarche, ils l'ont trouvée au moins trop précipitée. Plusieurs sont encore persuadés qu'il n'a pas eu même le droit de le faire.

QUOIQU'IL en soit, sa lettre au premier magistrat de Genève fut lue dans l'assemblée du conseil. On délibéra si l'on devoit accepter l'abdication qu'il y fait *à perpétuité de son droit de bourgeoisie et de cité*; les sentimens se partagèrent. Quelques-uns regardoient cette abdication comme

une insulte faite à la République, et osoient en demander vengeance : mais, après avoir recueilli les voix, on se contenta d'enregistrer la lettre, et chacun se retira en silence.

DEPUIS ce fatal instant, M. Rousseau, quoiqu'adopté par un grand Roi au nombre de ses sujets, et glorieusement dédommagé, par cette naturalisation, des pertes volontaires qu'il a faites à Genève ; M. Rousseau, dis-je, infiniment sensible, d'ailleurs, à ce témoignage de bienveillance et d'estime de la part du Roi de Prusse, semble cependant avoir dit un adieu éternel à la société. Mais la société, qui l'admire toujours, qui ne prétend pas imiter la république de Genève, ne reçoit point cet adieu. Elle attend au con-

traire de lui, qu'il lui prouve de plus en plus que son ame est au-dessus de ses adversités, et que ses talens, comme sa sagesse, sont à l'épreuve de l'instabilité des choses humaines. Le portrait si bien colorié qu'il a fait de lui-même dans sa retraite, ne fait peur à personne ; on aimera toujours à le reconnoître à des traits si rares, et à le voir le même. » Plus ardent, dit-il, qu'éclairé dans » mes recherches, mais sincère en » tout, même contre moi ; simple et » bon, mais sensible et foible ; fai- » sant souvent le mal, et toujours » aimant le bien ; lié par l'amitié, » jamais par les choses, et tenant » plus à mes sentimens qu'à mes in- » térêts ; n'exigeant rien des hommes » et n'en voulant point dépendre ; ne

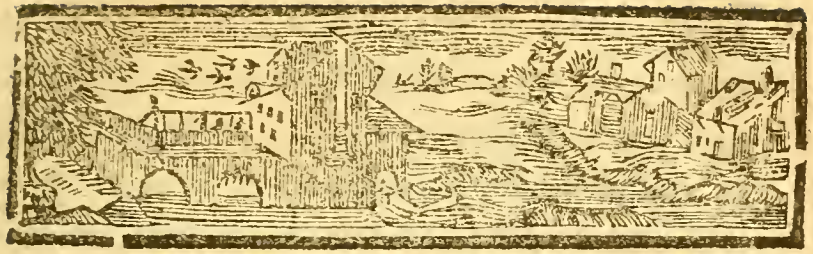
» cédant pas plus à leurs préjugés
» qu'à leurs volontés, et gardant la
» mienne aussi libre que ma raison ;
» craignant Dieu sans peur de l'en-
» fer ; raisonnant sur la religion sans
» libertinage ; n'aimant ni l'impiété
» ni le fanatisme ; mais haïssant les
» intolérans encore plus que les es-
» prits forts ; ne voulant cacher mes
» façons de penser à personne ; sans
» fard, sans artifices en toute chose,
» disant mes fautes à mes amis, mes
» sentimens à tout le monde, au
» public ses vérités, sans flatterie et
» sans fiel, et me souciant aussi peu
» de le fâcher que de lui plaire : voi-
» là mes crimes et mes vertus.

LE public auroit tort de se fâcher des vérités que lui dira M. Rousseau ; il les assaisonne de tant de

pensées utiles, vertueuses et admirables; il les exprime avec tant d'esprit, d'éloquence et de persuasion, qu'on ne peut, au contraire, trop désirer qu'il continue de lui parler le même langage : mais on l'estime aussi trop sincèrement, pour ne pas souhaiter en même temps qu'il épargne à son cœur et à sa santé de nouvelles disgraces : on voudroit qu'il fût aussi heureux qu'il mérite de l'être.

POUR répondre, autant qu'il dépend de nous, à ce désir, à cet empressement du public, que nous venons d'exprimer, pour les ouvrages de cet écrivain célèbre, nous lui donnons aujourd'hui son ESPRIT, ses MAXIMES, et ses PRINCIPES; et nous osons nous flatter que M. Rousseau

s'y reconnoîtra avec plaisir sous ses véritables traits, en même temps que le lecteur se les rendra utiles.



ESPRIT, MAXIMES ET PRINCIPES

DE M. J. J. ROUSSEAU.

CHAPITRE I.

RELIGION.

De Dieu.

Dieu est intelligent ; mais comment l'est-il ? Toutes les vérités ne sont pour lui qu'une seule idée, comme tous les lieux un

seul point, et tous les temps un seul moment. Il est tout-puissant ; sa puissance agit par elle-même ; il peut parce qu'il veut ; sa volonté fait son pouvoir. Dieu est bon ; rien n'est plus manifeste : de tous les attributs de la divinité toute-puissante, la bonté est celui sans lequel on la peut le moins concevoir.

Quand les anciens appeloient *Optimus Maximus* le Dieu suprême, ils disoient très-vrai : mais en disant, *Maximus Optimus*, ils auroient parlé plus exactement, puisque sa bonté vient de sa puissance : il est bon, parce qu'il est grand.

Dieu est juste, j'en suis convaincu ; c'est une suite de sa bonté ; l'injustice des hommes est leur œuvre et non pas la sienne : le désordre moral qui dépose contre la providence aux yeux des philosophes, ne fait que la démontrer aux miens. C'est ainsi que je découvre et que j'affirme les attributs de la divinité, mais sans les comprendre. J'ai beau me dire, Dieu est ainsi ; je le sens,

je me le prouve : je n'en conçois pas mieux comment Dieu peut être ainsi.

L'Être éternel ne se voit, ni ne s'entend ; il se fait sentir ; il ne parle ni aux yeux, ni aux oreilles, mais au cœur. Nous pouvons bien disputer contre son essence infinie, mais non pas le méconnoître de bonne foi.

Moins je le conçois, plus je l'adore. Je m'humilie et lui dis : Être des êtres, je suis parce que tu es ; c'est m'élever à ma source, que de méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi : c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma foiblesse de me sentir accablé de ta grandeur.

Celui qui adore l'Être éternel, détruit d'un souffle ces phantômes de raison, qui n'ont qu'une vaine apparence, & qui fuient comme une ombre devant l'immortelle vérité. Rien n'existe que par celui qui est. C'est lui qui donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire ; c'est lui qui ne cesse

de crier aux coupables, que leurs crimes secrets ont été vus, et qui fait dire au juste oublié ; tes vertus ont un témoin. C'est lui, c'est sa subſtance inaltérable, qui est le vrai modèle des perfections dont nous portons une image en nous-mêmes. Nos passions ont beau la défigurer ; tous ses traits, liés à l'essence infinie, se représentent toujours à la raison, & lui servent à établir ce que l'imposture et l'erreur en ont altéré. Tout ce qu'on ne peut séparer de l'idée de cette essence, est Dieu.

C'est à la contemplation de ce divin modèle, que l'ame s'épure et s'élève ; qu'elle apprend à mépriser ses inclinations basses, et à surmonter ses vils penchans. Un cœur pénétré de ces sublimes vérités, se refuse aux petites passions des hommes ; cette grandeur infinie le dégoûte de leur orgueil ; le charme de la méditation l'arrache aux idées terrestres.

Où chercher la saine raison, sinon dans celui qui en est la source ? Et que penser

de ceux qui consacrent à perdre les hommes, ce flambeau divin qu'il leur donna pour les guider ? Le meilleur moyen de trouver ce qui est bien, est de le chercher sincèrement, et l'on ne peut long-temps le chercher ainsi, sans remonter à l'auteur de tout bien.

Celui qui reconnoit et sert le père commun des hommes, se croit une haute destination ; l'ardeur de la remplir anime son zèle ; et suivant une règle plus sûre que celle de ses penchans, il sait faire le bien qui lui coûte, et sacrifier les désirs de son cœur à la loi du devoir.

Tenez votre ame en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu, et vous n'en douterez jamais.

Ce qui m'intéresse, moi et tous mes semblables, c'est que chacun sache qu'il existe un arbitre du sort des humains, duquel nous sommes tous les enfans, qui nous prescrit à tous d'être justes, de nous aimes les uns les autres, d'être bienfaisans et

misericordieux, de tenir nos engagemens envers tout le monde, même envers nos ennemis et les siens ; que l'apparent bonheur de cette vie n'est rien ; qu'il en est une autre après elle, dans laquelle cet Être suprême sera le remunérateur des bons, et le juge des méchans.

Si la divinité n'est pas, il n'y a que le méchant qui raisonne ; le bon n'est qu'un insensé.

Il est un livre ouvert à tous les yeux, c'est celui de la nature. C'est dans ce grand et sublime livre que j'apprends à servir et adorer son divin auteur. Nul n'est excusable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les esprits. Si j'exerce ma raison, si je la cultive, si j'use bien des facultés immédiates que Dieu me donne, j'apprendrai de moi-même à le connoître, à l'aimer, à aimer ses œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, et à remplir, pour lui plaire, tous mes devoirs sur la

terre. Qu'est-ce que tout le savoir des hommes m'apprendra de plus ?

Le philosophe, qui se flatte de pénétrer dans les secrets de Dieu, ose associer sa sagesse à la sagesse éternelle ; il approuve, il blâme, il corrige, il prescrit des loix à la nature, et des bornes à la divinité ; et tandis qu'occupé de ses vains systêmes, il se donne mille peines pour arranger la machine du monde, le laboureur qui voit la pluie et le soleil tour-tour fertiliser son champ, admire, loue et bénit la main dont il reçoit ces graces, sans se méler de la manière dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à justifier son ignorance ou ses vices par son incrédulité. Il ne censure point les œuvres de Dieu, et ne s'attaque point à son maître pour faire briller sa suffisance. Jamais le mot impie d'Alphonse X. ne tombera dans l'esprit d'un homme vulgaire ; c'est à une bouche savante que ce blasphême étoit réservé.

Les premiers qui ont gâté la cause de

Dieu, sont les prêtres et les dévots, qui ne souffrent pas que rien se fasse selon l'ordre établi, mais font toujours intervenir la justice divine à des événemens purement naturels; et, pour être sûrs de leur fait, punissent et châtient les méchans, éprouvent ou récompensent les bons indifféremment avec des biens ou des maux, selon l'événement. Je ne sais, pour moi, si c'est une bonne théologie; mais je trouve que c'est une mauvaise manière de raisonner, que de fonder indifféremment, sur le pour et le contre, les preuves de la providence, et de lui attribuer, sans choix, tout ce qui se feroit également sans elle.

Les philosophes, à leur tour, ne me paroissent guères plus raisonnables, quand je les vois s'en prendre au ciel, de ce qu'ils ne sont pas impassibles; crier que tout est perdu, quand ils ont mal aux dents, ou qu'ils sont pauvres, ou qu'on les vole; et charger Dieu, comme dit Sénéque, de la garde de leur valise. Ainsi, quelque part qu'ait

qu'ait pris la nature, la providence a toujours raison chez les dévots, et toujours tort chez les philosophes.

Source de justice et de vérité, Dieu clément et bon ! dans ma confiance en toi, le suprême vœu de mon cœur est que ta volonté soit faite ; en y joignant la mienne, je fais ce que tu fais ; j'acquiesce à ta bonté : je crois partager d'avance la suprême félicité qui en est le prix.

Un homme qui craint Dieu n'est guère à craindre ; son parti n'est pas redoutable, il est seul ou à-peu-près ; et l'on est sûr de pouvoir lui faire beaucoup de mal, avant qu'il songe à le rendre.

DE LA SPIRITUALITÉ DE L'AME.

PLus je réfléchis sur la pensée et sur la nature de l'esprit humain, plus je trouve que le raisonnement des Matérialistes ressemble à celui d'un sourd qui nie l'exis-

tence des sons, parce qu'ils n'ont jamais frappé son oreille. Ils sont sourds, en effet, à la voix intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître : une machine ne pense point, il n'y a ni mouvement, ni figure qui produise la réflexion : quelque chose en toi cherche à briser les liens qui le compriment : l'espace n'est pas ta mesure; l'univers entier n'est pas assez grand pour toi ; tes sentimens, tes désirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te sens enchaîné.

Nul être matériel n'est actif par lui-même, et moi je le suis. On a beau me disputer cela, je le sens ; et ce sentiment qui me parle est plus fort que la raison qui le combat. J'ai un corps sur lequel les autres agissent et qui agit sur eux ; cette action réciproque n'est pas douteuse : mais ma volonté est indépendante de mes sens ; je consens ou je résiste ; je succombe ou je suis vainqueur, et je sens

parfaitement en moi-même quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes passions. J'ai toujours la puissance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux tentations, j'agis selon l'impulsion des objets externes : quand je me reproche cette foiblesse, je n'écoute que ma volonté ; je suis esclave par mes vices, et libre par mes remords : le sentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, et que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps. L'homme est donc libre dans ses actions, et comme tel, animé d'une substance immatérielle.

La nature commande à tout animal, et la bête obéit. L'homme éprouve la même impression ; mais il se reconnoît libre d'acquiescer ou de résister ; et c'est sur-tout dans la conscience de cette liberté, que se montre la spiritualité de son ame. Car la physique explique en

quelque manière le méchanisme des sens et la formation des idées ; mais dans la puissance de vouloir, ou plûtôt de choisir, et dans le sentiment de cette puissance, on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les loix de la méchanique.

Plus je rentre en moi, plus je me consulte, et plus je lis ces mots écrits dans mon ame ; sois juste et tu seras heureux. Il n'en est rien pourtant, à considérer l'état présent des choses. Le méchant prospère, et le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée ! La conscience s'élève et murmure contre son auteur ; elle lui crie en gémissant : tu m'as trompé. Je t'ai trompé, téméraire, et qui te l'a dit ? Ton ame est-elle anéantie ? As-tu cessé d'exister ? O Brutus ! ô mon fils ! ne souille point ta noble vie en la finissant ; ne laisse point ton espoir et ta gloire avec ton corps aux champs

de Philippes. Pourquoi dis-tu ? la vertu n'est rien, quand tu vas jouir du prix de la tienne ? Tu vas mourir, penses-tu. Non, tu vas vivre : et c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

Si l'ame est immatérielle, elle peut survivre au corps ; et si elle lui survit, la providence est justifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immortalité de l'ame, que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcheroit d'en douter. Une si choquante dissonnance dans l'harmonie universelle me feroit chercher à la résoudre. Je me dirois : tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort.

Quand l'union du corps et de l'ame est rompue, je conçois que l'un peut se dissoudre et l'autre se conserver. Pourquoi la destruction de l'un entraîneroit-elle la destruction de l'autre ? Au contraire, étant de nature si différente, ils étoient, par leur

union, dans un état violent; et quand cette union cesse, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La substance active regagne toute la force qu'elle employoit à mouvoir la substance passive et morte. Hélas ! je le sens trop par mes vices : l'homme ne vit qu'à moitié durant sa vie ; et la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps.

DE L'ÉVANGILE.

L'Évangile, ce divin livre, le seul nécessaire à un chrétien, et le plus utile de tous à quiconque ne le seroit pas, n'a besoin que d'être médité, pour porter dans l'ame l'amour de son auteur, et la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage ; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simpli-

cité. On n'en quitte point la lecture, sans se sentir meilleur qu'auparavant.

Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits auprès de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si sage, soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grace touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans foiblesse et sans ostentation ? Quand Platon peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jesus-Christ :

la ressemblance est si frappante, que tous les pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper.

Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir, pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie ! Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage ; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douteroit si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avoient mise en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait ; il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice ; Léonidas étoit mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie ; Sparte étoit sobre avant que Socrate eût loué la sobriété ; avant qu'il eût loué la vertu, la Grèce abondoit en

hommes vertueux : mais où Jesus avoit-il pris chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre ; & la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer ; celle de Jesus, expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure ; Jesus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour les bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jesus sont d'un Dieu.

Dirons-nous que l'histoire de l'évangile est inventée à plaisir ? Ce n'est pas ainsi qu'on invente ; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins at-

testés que ceux de Jesus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire. Il seroit plus inconcevable, que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale; et l'évangile a des caractères de vérité si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros.

DE LA DÉVOTION.

IL n'y a rien de bien, qui n'ait un excès blâmable; même la dévotion qui tourne en délire. Savez-vous comment viennent les extases des ascétiques? en prolongeant le temps qu'on donne à la prière, plus que ne le permet la foiblesse humaine. Alors l'esprit s'épuise, l'imagination s'allume et donne des visions; on devient

inspiré, prophète ; et il n'y a plus ni sens ni génie qui garantisse du fanatisme.

La dévotion est un opium pour l'ame : elle égaye, anime et soutient quand on en prend peu ; une trop forte dose endort, ou rend furieux, ou tue.

Si l'on abuse de l'oraison, et qu'on devienne mystique, on se perd à force de s'élever ; en cherchant la grace, on renonce à la raison : pour obtenir un don du ciel, on en foule aux pieds un autre : en s'obstinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumières qu'il nous a données.

Ce qui donne le plus d'éloignement pour les dévots de profession, c'est cette âpreté de mœurs, qui les rend insensibles à l'humanité ; c'est cet orgueil excessif qui leur fait regarder en pitié le reste du monde. Dans leur élévation sublime, s'ils daignent s'abaisser à quelque acte de bonté, c'est d'une manière si humiliante ; ils plaignent les autres d'un ton si cruel ; leur justice est si rigoureuse ; leur charité est

si dure ; leur zèle est si amer ; leur mépris ressemble si fort à la haine, que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur commisération. L'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne ; ils ne s'aiment pas même l'un l'autre : vit-on jamais d'amitié véritable entre ces dévots ? mais plus ils se détachent des hommes, plus ils en exigent ; et l'on diroit qu'ils ne s'élèvent à Dieu, que pour exercer son autorité sur la terre. Il est impossible que l'intolérance n'endurcisse l'ame. Comment chérir tendrement les gens qu'on réprouve ? les aimer, ce seroit haïr Dieu qui les punit. Ah ! n'ouvrons point si légèrement l'enfer à nos frères : jugeons les actions, et non pas les hommes. Si l'enfer étoit destiné pour ceux qui se trompent, quel mortel pourroit l'éviter ?

Je n'aime point qu'on affiche la dévotion par un extérieur affecté, et comme une espèce d'emploi qui dispense de tout

autre. Madame Guyon eût mieux fait, ce me semble, de remplir avec soin ses devoirs de mère de famille, d'élever chrétiennement ses enfans, de gouverner sagement sa maison, que d'aller composer des livres de dévotion, disputer avec des évêques, et se faire mettre à la bastille pour des rêveries où l'on ne comprend rien.

Je n'aime point non plus ce langage mystique et figuré, qui nourrit le cœur des chimères de l'imagination, et substitue au véritable amour de Dieu, des sentimens imités de l'amour terrestre, et trop propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre et l'imagination vive, plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir; car enfin, comment voir les rapports de l'objet mystique, si l'on ne voit aussi l'objet sensuel? et comment une honnête femme ose-t-elle imaginer, avec assurance, des objets qu'elle n'oseroit regarder?

Il y a des gens qui se bornent à une religion extérieure et maniérée, qui, sans

toucher le cœur, rassure la conscience à de simples formules : ils croient exactement en Dieu à certaines heures pour n'y plus penser le reste du temps. Scrupuleusement attachés au culte public, ils n'en savent rien tirer pour la pratique de la vie. Ne pouvant accorder l'esprit du monde avec l'évangile, ni la foi avec les œuvres, ils prennent un milieu qui contente leur vaine sagesse ; ils ont des maximes pour croire, et d'autres pour agir ; ils oublient dans un lieu ce qu'ils avoient pensé dans l'autre ; ils sont dévots à l'église, et philosophes au logis. Alors ils ne sont rien nulle part ; leurs prières ne sont que des mots, leurs raisonnemens des sophismes, et ils suivent, pour toute lumière, la fausse lueur des feux errans qui les guident pour les perdre.

Le fanatisme n'est pas une erreur, mais une fureur aveugle et stupide que la raison ne retient jamais. L'unique secret pour l'empêcher de naître, est de contenir ceux

qui l'excitent. Vous avez beau démontrer à des fous que leurs chefs les trompent, ils n'en sont pas moins ardens à les suivre. Que si le fanatisme existe une fois, je ne vois encore qu'un seul moyen d'arrêter ses progrès : c'est d'employer contre lui ses propres armes. Il ne s'agit ni de raisonner ni de convaincre ; il faut laisser là la philosophie, fermer les livres, prendre le glaive et punir les fourbes.

DE L'IRRELIGION.

L'Oubli de toute religion conduit à l'oubli de tous les devoirs de l'homme.

De combien de douceurs n'est pas privé celui à qui la religion manque ? Quel sentiment peut le consoler dans ses peines ? Quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret ? Quelle voix peut parler au fond de son ame ? Quel prix peut-il attendre de sa vertu ? Comment doit-il envisager la mort ?

L'abus du savoir produit l'incrédulité. Tout savant dédaigne le sentiment vulgaire ; chacun en veut avoir un à soi. L'orgueilleuse philosophie mène à l'esprit fort, comme l'aveugle dévotion mène au fanatisme. Evitez ces extrémités ; restez toujours ferme dans la voie de la vérité, et de ce qui vous paroîtra l'être, dans la simplicité de votre cœur, sans jamais vous en détourner par vanité ni par foiblesse. Osez confesser Dieu chez les philosophes ; osez prêcher l'humanité aux intolérans. Dites ce qui est vrai, faites ce qui est bien : ce qui importe à l'homme, c'est de remplir ses devoirs sur la terre ; et c'est en s'oubliant qu'on travaille pour soi.

Ah ! quel argument contre l'incrédule que la vie du vrai chrétien ! Y a-t-il quelque ame à l'épreuve de celui-là ? quel tableau pour son cœur, quand ses amis, ses enfans, sa femme concourront tous à l'instruire en l'édifiant ! quand, sans lui prêcher Dieu dans leurs discours, ils le lui mon-

treront dans les actions qu'il inspire, dans les vertus dont il est l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire ; quand il verra briller l'image du ciel dans sa maison ; quand une fois le jour il sera forcé de se dire : non, l'homme n'est pas ainsi par lui-même ; quelque chose de plus qu'humain règne ici ?

On ne sauroit se passer de la religion. En vain un heureux instinct porte au bien ; une passion violente s'élève, elle a sa racine dans le même instinct : que fera-t-on pour la détruire ? En vain tire-t-on, de la considération de l'ordre, la beauté de la vertu, et sa bonté, de l'utilité commune : que fait tout cela contre l'intérêt particulier ? En vain la crainte de la honte ou du châtiment empêche de faire du mal pour son profit : il n'y a qu'à faire mal en secret ; la vertu n'a plus rien à dire, et l'on punira, comme à Sparte, non le délit, mais la mal-adresse. En vain, enfin, le caractère et l'amour

du beau sont empreints par la nature au fond de l'ame ; la règle subsistera aussi long-temps qu'il ne sera point défiguré : mais comment s'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure qui n'a point, parmi les êtres sensibles, de modèle auquel on puisse la comparer ? Ne sait-on pas que les affections désordonnées corrompent le jugement ainsi que la volonté, et que la confiance s'altère et se modifie insensiblement dans chaque siécle, dans chaque peuple, dans chaque individu, selon l'inconstance et la variété des préjugés ?

Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sément dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, et dont le sophisme apparent est une fois plus affirmatif et plus dogmatique, que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions

tranchantes, et prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination, Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissans et aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes; je le crois comme eux; et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité.

Par les principes, la philosophie ne peut faire aucun bien, que la religion ne le fasse encore mieux; et la religion en fait beaucoup que la philosophie ne sauroit faire.

Il est indubitable que des motifs de

religion empêchent souvent de mal faire ceux même qui ne la suivent qu'en partie, et obtiennent d'eux des vertus, des actions louables, qui n'auroient point eu lieu sans ces motifs.

Le spectacle de la nature, si vivant, si animé pour ceux qui reconnoissent un Dieu, est mort aux yeux de l'athée ; et dans cette grande harmonie des êtres où tout parle de Dieu d'une voix si douce, il n'aperçoit qu'un silence éternel.

Bayle a très-bien prouvé que le fanatisme est plus pernicieux que l'athéïsme, et cela est incontestable : mais ce qu'il n'a eu garde de dire, et qui n'est pas moins vrai, c'est que le fanatisme, quoique sanguinaire et cruel, est pourtant une passion grande et forte, qui élève le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux, et qu'il ne faut que mieux diriger, pour en tirer les plus sublimes vertus : au lieu que l'irreligion, et en général l'esprit raisonneur et

philosophique attache à la vie, effémine, avilit les ames, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier, dans l'abjection du moi humain, et sape ainsi, à petit bruit, les vrais fondemens de toute société ; car ce que les intérêts particuliers ont de commun, est si peu de chose, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé.

Si l'athéïsme ne fait pas verser le sang des hommes, c'est moins par amour pour la paix, que par indifférence pour le bien. Comme que tout aille, peu importe au prétendu sage, pourvû qu'il reste en repos dans son cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes ; mais ils les empêchent de naître, en détruisant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur espèce, en réduisant toutes leurs actions à un secret égoïsme, aussi funeste à la population qu'à la vertu. L'indifférence philosophique ressemble à la tranquillité de l'état sous le despotisme ;

c'est la tranquillité de la mort ; elle est plu destructive que la guerre même.

Ainsi le fanatisme, quoique plus funest dans ses effets immédiats, que ce qu'o appelle aujourd'hui l'esprit philosophique l'est beaucoup moins dans ses consé quences.

CHAPITRE II.

MORALE.

DE LA CONSCIENCE.

IL existe pour toute l'espêce humaine une règle antérieure à l'opinion. C'est à l'inflexible direction de cette règle, que se doivent rapporter toutes les autres. Elle juge le préjugé même ; et ce n'est qu'autant que l'estime des hommes s'accorde avec elle, que cette estime doit faire autorité pour nous.

La conscience est le plus éclairé des philosophes. On n'a pas besoin de savoir les offices de Ciceron, pour être homme de bien ; et la femme du monde la plus honnête sait peut-être le moins ce que c'est que l'honnêteté.

Toute la moralité de nos actions est dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il est vrai que le bien soit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres ; et le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique. Si la bonté morale est conforme à notre nature, l'homme ne sauroit être sain d'esprit, ni bien constitué qu'autant qu'il est bon. Si elle ne l'est pas, et que l'homme soit méchant naturellement, la bonté n'est en lui qu'un vice contre nature ; un homme inhumain seroit un animal aussi dépravé, qu'un loup pitoyable ; et la vertu seule nous laisseroit des remords.

Rentrons en nous-mêmes ; examinons, tout intérêt personnel à part, à quoi nos penchans nous portent. Quel spectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui ? Qu'est-ce qui nous est plus doux à faire, et nous laisse une impression plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaisance ou d'un acte de

mé anceté

méchanceté ? Pour qui vous intéressez-vous sur vos théâtres ? Est-ce aux forfaits que vous prenez plaisir ? est-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes ? Tout nous est indifférent, dites-vous, hors notre intérêt ; et, tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité nous consolent dans nos peines ; et même, dans nos plaisirs nous serions trop seuls, trop misérables, si nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de morale dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les actions héroïques, ces ravissemens d'amour pour les grandes ames ? Cet enthousiasme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé ? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ses entrailles, plutôt que César triomphant ? ôtez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son ame étroite ces sentimens délicieux ; celui qui, à force de se concen-

trer au dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports; son cœur glacé ne palpite plus de joie; un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux; il ne jouit plus de rien: le malheureux ne sent plus, ne vit plus; il est déjà mort.

Mais quel que soit le nombre des méchans sur la terre, il est peu de ces ames cadavereuses devenues insensibles, hors leur intérêt, à tout ce qui est juste et bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite; dans tout le reste on veut que l'innocent soit protégé. Voit-on dans une rue ou sur un chemin quelque acte de violence et d'injustice? à l'instant un mouvement de colère et d'indignation s'élève au fond du cœur, et nous porte à prendre la défense de l'opprimé. Au contraire, si quelque acte de clémence ou de générosité frappe nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inspire! Qui est-ce qui ne se dit pas, je voudrois en avoir fait autant? Il nous

importe assurément fort peu qu'un homme ait été méchant ou juste, il y a deux mille ans ; et cependant le même intérêt nous affecte dans l'histoire ancienne, que si tout cela s'étoit passé de nos jours. Que me font à moi les crimes de Catilina ? Ai-je peur d'être sa victime ? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur, que s'il étoit mon contemporain ? Nous ne haïssons pas seulement les méchans parce qu'ils nous nuisent, mais parce qu'ils sont méchans. Non-seulement nous voulons être heureux, nous voulons aussi le bonheur d'autrui ; et quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin, l'on a, malgré soi, pitié des infortunés ; quand on est témoin de leur mal, on en souffre. Les plus pervers ne sauroient perdre tout-à-fait ce penchant : souvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur qui dépouille les passans, couvre encore la nudité du pauvre ; et le plus

féroce assassin soutient un homme tombant en défaillance.

Le premier de tous les soins est celui de soi-même ; cependant combien de fois la voix intérieure nous dit qu'en faisant notre bien aux dépens d'autrui, nous faisons mal ! Nous croyons suivre l'impulsion de la nature, et nous lui résistons : en écoutant ce qu'elle dit à nos sens, nous méprisons ce qu'elle dit à nos cœurs ; l'être actif obéit, l'être passif commande. La conscience est la voix de l'ame ; les passions sont la voix du corps : est-il étonnant que souvent ces deux langages se contredisent, et alors lequel faut-il écouter ? Trop souvent la raison nous trompe ; nous n'avons que trop acquis le droit de la recuser, mais la conscience ne trompe jamais ; elle est le vrai guide de l'homme ; elle est à l'ame ce que l'instinct est au corps ; qui la suit, obéit à la nature et ne craint point de s'égarer.

Conscience ! conscience ! instinct divin,

immortelle et céleste voix, guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu ; c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions ; sans toi, je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilége de m'égarer d'erreurs en erreurs, à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principes.

Mais ce n'est pas assez que ce guide existe ; il faut savoir le reconnoître et le suivre. S'il parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'entendent ? Eh ! c'est qu'elle nous parle la langue de la nature que tout nous a fait oublier. La conscience est timide ; elle aime la retraite et la paix ; le monde et le bruit l'épouvantent ; les préjugés dont on la fait naître sont ses plus cruels ennemis ; elle fuit ou se tait devant eux ; leur voix bruyante étouffe la sienne, et l'empêche de se faire entendre ;

le fanatisme ose la contrefaire et dicter le crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduite ; elle ne nous parle plus ; elle ne nous répond plus ; et après de si long mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeler qu'il en coûta de la bannir.

Jetez les yeux sur toutes les nations du monde ; parcourez toutes les histoires ; parmi tant de cultes inhumains et bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs et de caractères, vous trouverez par-tout les mêmes idées de justice et d'honnêteté, par-tout les mêmes notions du bien et du mal. Le vice, armé d'une autorité sacrée, descendoit en vain du séjour éternel ; l'instinct moral le repoussoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate ; la chaste Lucrèce adoroit l'impudique Vénus ; l'intrépide romain sacrifioit à la peur ; il invoquoit le Dieu qui mutila son père, et mouroit sans murmure de

la main du sien : les plus méprisables divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la nature, plus forte que celle des dieux, se faisoit respecter sur la terre, et sembloit reléguer dans le Ciel le crime avec les coupables.

Du système moral, formé par le double rapport, à soi-même et à ses semblables, naît l'impulsion de la conscience. Connoître le bien, ce n'est pas l'aimer ; l'homme n'en a pas la connoissance innée : mais si-tôt que sa raison le lui fait connoître, sa conscience le porte à l'aimer : c'est ce sentiment qui est inné.

Par la raison seule, indépendamment de la conscience, on ne peut établir aucune loi naturelle ; et tout le droit de la nature n'est qu'une chimère, s'il n'est fondé sur un besoin naturel au cœur humain. Le précepte même d'agir avec autrui comme nous voulons qu'on agisse avec nous, n'a de vrai fondement que la conscience et le sentiment. Car où est la raison pré-

cise d'agir, étant moi, comme si j'étois un autre, sur-tout quand je suis moralement sûr de ne jamais me trouver dans le même cas ? Et qui me répondra qu'en suivant bien fidélement cette maxime, j'obtiendrai qu'on la suive de même avec moi ? Le méchant tire avantage de la probité du juste et de sa propre injustice ; il est bien aise que tout le monde soit juste, excepté lui. Cet accord-là, quoi qu'on en dise, n'est pas fort avantageux aux gens de bien. Mais quand la force d'une ame expansive m'identifie avec mon semblable, et que je me sens, pour ainsi dire, en lui, c'est pour ne pas souffrir, que je ne veux pas qu'il souffre ; je m'intéresse à lui pour l'amour de moi ; et la raison du précepte est dans la nature elle-même, qui m'inspire le désir de mon bien-être, en quelque lieu que je me sente exister. D'où je conclus qu'il n'est pas vrai que les préceptes de la loi naturelle soient fondés sur la raison seule ; ils ont une base plus

solide et plus sûre. L'amour des hommes, dérivé de l'amour de soi, est le principe de la justice humaine. Le sommaire de toute la morale est donné dans l'Evangile par celui de la loi.

Les loix éternelles de la nature et de l'ordre tiennent lieu de loi positive au sage ; elles sont écrites au fond de son cœur par la conscience et par la raison ; c'est à celles-là qu'il doit s'asservir pour être libre ; et il n'y a d'esclave que celui qui fait mal ; car il le fait toujours malgré lui. La liberté n'est dans aucune forme de Gouvernement ; elle est dans le cœur de l'homme libre ; il la porte par-tout avec lui. L'homme vil porte par-tout la servitude. L'un seroit esclave à Genève, et l'autre libre à Paris.

Justice et vérité, voilà les premiers devoirs de l'homme : humanité, patrie, voilà ses premières affections. Toutes les fois que des ménagemens particuliers lui font changer cet ordre, il est coupable.

DU BONHEUR.

LE bonheur parfait n'est pas sur la terre ; mais le plus grand des malheurs, et celui qu'on peut toujours éviter, est d'être malheureux par sa faute.

Il n'y a point de route plus sure pour aller au bonheur, que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il est plus pur, plus solide, et plus doux par elle. Si on le manque, elle seule peut en dédommager.

Laissons dire les méchans, qui montrent leur fortune et cachent leur cœur ; et soyons sûrs que, s'il est un seul exemple du bonheur sur la terre, il se trouve dans un homme de bien.

Si d'abord la multitude et la variété des amusemens paroissent contribuer au bonheur, si l'uniformité d'une vie égale paroît d'abord ennuyeuse ; en y regar-

dant mieux, on trouve, au contraire, que la plus douce habitude de l'ame consiste dans une modération de jouissance, qui laisse peu de prise au désir et au dégoût. L'inquiétude des désirs produit la curiosité, l'inconstance ; le vuide des turbulens plaisirs produit l'ennui.

Il faut être heureux, c'est la fin de tout être sensible ; c'est le premier désir que nous imprima la nature, et le seul qui ne nous quitte jamais. Mais où est le bonheur ? Qui le sait ? Chacun le cherche, et nul ne le trouve. On use la vie à le poursuivre, et l'on meurt sans l'avoir atteint.

Tant que nous ignorons ce que nous devons faire, la sagesse consiste dans l'inaction. C'est de toutes les maximes celle dont l'homme a le plus grand besoin, et celle qu'il sait le moins suivre. Chercher le bonheur sans savoir où l est, c'est courir autant de risques contraires, qu'il y a de routes pour s'égarer,

Mais il n'appartient pas à tout le monde de savoir ne point agir. Dans l'inquiétude où nous tient l'ardeur du bien-être, nous aimons mieux nous tromper à le poursuivre, que de ne rien faire pour le chercher ; et sortis une fois de la place où nous pouvions le connoître, nous n'y savons plus revenir.

La source du bonheur n'est toute entière ni dans l'objet désiré, ni dans le cœur qui le possède ; mais dans le rapport de l'un et de l'autre : et comme tous les objets de nos désirs ne sont pas propres à produire la félicité, tous les états du cœur ne sont pas propres à la sentir. Si l'ame la plus pure ne suffit pas seule à son propre bonheur, il est plus sûr encore que toutes les délices de la terre ne sauroient faire celui d'un cœur dépravé : car il y a, des deux côtés, une préparation nécessaire, un certain concours, dont résulte ce précieux sentiment, recherché de tout être sensible, et toujours ignoré du faux sage, qui s'arrête

rête au plaisir du moment, faute de connoître un bonheur durable.

Que serviroit donc d'acquérir un de ces avantages aux dépens de l'autre, de gagner au-dehors pour perdre encore plus au-dedans, et de se procurer les moyens d'être heureux en perdant l'art de les employer ? Ne vaut-il pas mieux encore, si l'on ne peut avoir qu'un des deux, sacrifier celui que le sort peut nous rendre, à celui qu'on ne recouvre point quand on l'a perdu ?

Voulez-vous vivre heureux et sage ? n'attachez votre cœur qu'à la beauté qui ne périt point ; que votre condition borne vos désirs ; que vos devoirs aillent avant vos penchans ; étendez la loi de la nécessité aux choses morales ; apprenez à perdre ce qui peut vous être enlevé : apprenez à tout quitter quand la vertu l'ordonne ; à vous mettre au-dessus des événemens, à détacher votre cœur sans qu'ils le déchirent ; à être courageux dans l'adversité, afin de n'être jamais misérable ; à être ferme

dans votre devoir, afin de n'être jamais criminel. Alors vous serez heureux malgré la fortune, et sage malgré les passions. Alors vous trouverez dans la possession même des biens fragiles, une volupté que rien ne pourra troubler ; vous les posséderez sans qu'ils vous possédent, et vous sentirez que l'homme, à qui tout échappe, ne jouit que de ce qu'il sait perdre. Vous n'aurez point, il est vrai, l'illusion des plaisirs imaginaires ; vous n'aurez point aussi les douleurs qui en sont le fruit ; vous gagnerez beaucoup à cet échange ; car ces douleurs sont fréquentes et réelles, et ces plaisirs sont rares et vains. Vainqueur de tant d'opinions trompeuses, vous le serez encore de celle qui donne un si grand prix à la vie. Vous passerez la vôtre sans trouble, et la terminerez sans effroi : vous vous en détacherez comme de toutes choses. Que d'autres, saisis d'horreur, pensent, en la quittant, cesser d'être ; instruit de votre néant, vous croirez com-

mencer : la mort est la fin de la vie du méchant, et le commencement de celle du juste.

Le plus heureux est celui qui souffre le moins de peines ; le plus misérable est celui qui sent le moins de plaisirs. Toujours plus de souffrances que de jouissances ; voilà la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici bas n'est donc qu'un état négatif ; on doit la mesurer par la moindre quantité des maux qu'il souffre.

Tout sentiment de peine est inséparable du désir de s'en délivrer : toute idée de plaisir est inséparable du désir d'en jouir : tout désir suppose privation ; et toutes les privations qu'on sent sont pénibles : c'est donc dans la disproportion de nos désirs et de nos facultés, que consiste notre misère. Un être sensible, dont les facultés égaleroient les désirs, seroit un être absolument heureux.

En quoi donc consiste la sagesse humaine, ou la route du vrai bonheur ? Ce n'est pas

précisément à diminuer nos désirs ; car s'ils étoient au-dessus de notre puissance, une partie de nos facultés resteroit oisive, et nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'est pas non plus à étendre nos facultés ; car si nos désirs s'étendoient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus misérables ; mais c'est à diminuer l'excès des désirs sur les facultés, et à mettre en égalité parfaite la puissance et la volonté. C'est alors seulement que toutes les forces étant en action, l'ame cependant restera paisible, et que l'homme se trouvera bien ordonné.

Plus l'homme est resté près de sa condition naturelle, plus la différence de ses facultés à ses désirs est petite, et moins par conséquent il est éloîgné d'être heureux. Il n'est jamais moins misérable, que quand il paroît dépourvû de tout : car la misère ne consiste pas dans la privation des choses, mais dans le besoin qui s'en fait sentir.

Le monde réel a ses bornes : le monde imaginaire est infini. Ne pouvant élargir l'un, rétrécissons l'autre ; car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Otez la force, la santé, le bon témoignage de soi, tous les biens de cette vie sont dans l'opinion ; ôtez les douleurs du corps et les remords de la conscience, tous nos maux sont imaginaires. Ce principe est commun, dira-t-on : j'en conviens ; mais l'application pratique n'en est pas commune ; et c'est uniquement de la pratique qu'il s'agit ici.

Les grands besoins, disoit Favorin, naissent des grands biens ; et souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque, est de s'ôter celles qu'on a. C'est à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur, que nous le changeons en misère. Tout homme qui ne voudroit que vivre, vivroit heureux.

La prévoyance qui nous porte sans cesse

au-de-là de nous, et souvent nous place où nous n'arriverons point, est la véritable source de nos maux et de nos misères. Quelle manie à un être aussi passager que l'homme, de regarder toujours dans un avenir qui vient si rarement, et de négliger le présent dont il est sûr ! Manie d'autant plus funeste, qu'elle augmente incessamment avec l'âge, et que les vieillards, toujours défians, prévoyans, avares, aiment mieux se refuser le nécessaire, que d'en manquer dans cent ans. Ainsi nous tenons à tout ; nous nous accrochons à tout ; nous n'existons plus où nous sommes ; nous n'existons qu'où nous ne sommes pas ; les temps, les lieux, les hommes, les choses, tout ce qui est, tout ce qui sera, importe à chacun de nous ; notre individu n'est plus que la moindre partie de nous-mêmes. Chacun s'étend, pour ainsi dire, sur la terre entière, et devient sensible sur toute cette grande surface. Est il étonnant que nos maux se multiplient dans

tous les points par où l'on peut nous blesser ? Que de princes se désolent pour la perte d'un pays qu'ils n'ont jamais vû ! Que de marchands il suffit de toucher aux Indes, pour les faire crier à Paris ! O homme ! resserre ton existence au-dedans de toi, et tu ne seras plus malheureux.

Nous jugeons trop du bonheur sur les apparences ; nous le supposons où il est le moins ; nous le cherchons où il ne sauroit être : la gaieté n'en est qu'un signe très-équivoque. Un homme gai n'est souvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres, et à s'étourdir lui-même. Le vrai contentement n'est ni gai, ni folâtre. Jaloux d'un sentiment si doux, en le goûtant on y pense, on le savoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guère, et ne rit guère ; il resserre, pour ainsi dire, le bonheur autour de son cœur.

La félicité des sens est passagère. L'état habituel du cœur y perd toujours. On jouit

plus par l'espérance, qu'on ne jouira jamais en réalité. L'imagination, qui pare ce qu'on désire, l'abandonne dans la possession. Hors le seul être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas. Tout ce qui tient à l'homme se sent de sa caducité ; tout est fini, tout est passager dans la vie humaine ; et quand l'état qui nous rend heureux dureroit sans cesse, l'habitude d'en jouir nous en ôteroit le goût. Si rien ne change au dehors, le cœur change ; le bonheur nous quitte, ou nous le quittons.

C'est de nos affections, bien plus que de nos besoins, que naît le trouble de notre vie. Nos désirs sont étendus, notre force est presque nulle. L'homme tient par ses vœux à mille choses, et par lui-même il ne tient à rien, pas même à sa propre vie : plus il augmente ses attachemens, plus il multiplie ses peines.

Quelque étroites que soient les bornes du cœur, on n'est point malheureux tant

qu'on s'y renferme : on ne l'est que quand on veut les passer. On l'est quand, dans ses désirs insensés, on met au rang des possibles ce qui ne l'est pas ; on l'est quand on oublie son état d'homme, pour s'en forger d'imaginaires, desquels on retombe toujours dans le sien. Les seuls biens dont la privation coûte, sont ceux auxquels on croit avoir droit. L'évidente impossibilité de les obtenir en détache ; les souhaits sans espoir ne tourmentent point. Un gueux n'est point tourmenté du désir d'être Roi ; un Roi ne veut être Dieu, que quand il croit n'être plus homme.

Celui qui pourroit tout, sans être Dieu, seroit une misérable créature ; il seroit privé du plaisir de désirer : toute autre privation seroit plus supportable. D'où il suit, que tout prince qui aspire au despotisme, aspire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les Royaumes du monde, cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays : allez toujours directement au Souverain,

surtout s'il est très-absolu. C'est bien la peine de faire tant de misérables ! Ne sauroit-il s'ennuyer à moindres frais ?

Je ne conçois pas que celui qui n'a besoin de rien, puisse aimer quelque chose : je ne conçois pas que celui qui n'aime rien, puisse être heureux.

Un état permanent est-il fait pour l'homme ? Non ; quand on a tout acquis, il faut perdre ; ne fût-ce que le plaisir de la possession qui s'use avec elle.

On a du plaisir quand on en veut avoir : c'est l'opinion seule qui rend tout difficile, qui chasse le bonheur devant nous ; et il est cent fois plus aisé d'être heureux que de le paroître. L'homme de goût, et vraiment voluptueux, n'a que faire des richesses ; il lui suffit d'être libre et maître de lui. Quiconque jouit de la santé et ne manque pas du nécessaire, s'il arrache de son cœur les biens de l'opinion, est assez riche : c'est l'*aurea Mediocritas* d'Horace. Gens à coffre-fort, cherchez donc quel-

qu'autre emploi de votre opulence ; car pour le plaisir, elle n'est bonne à rien.

Les plaisirs bruyans sont le vain et stérile bonheur des gens qui ne sentent rien, et qui croient qu'étourdir sa vie, c'est en jouir.

L'ennui d'être toujours à son aise est enfin le pire de tous ; et l'art d'assaisonner les plaisirs, n'est en effet que celui d'en être avare.

Tout l'art qu'emploie une ame sage pour donner du prix aux moindres choses, est de les refuser vingt fois pour en jouir ; et c'est ainsi qu'elle se conserve toujours son premier ressort, que son goût ne s'use point, et qu'en accoutumant sans cesse ses passions à l'obéissance, et ses désirs à plier sous la règle, elle reste maîtresse d'elle-même, tranquille et heureuse.

S'abstenir pour jouir, c'est la philosophie du sage, c'est l'épicurisme de la raison.

La vie est courte : c'est donc une

raison d'en user jusqu'au bout, et de dispenser avec art sa durée, afin d'en tirer le meilleur parti qu'il est possible. Si un jour de satiété nous ôte un an de jouissance, c'est une mauvaise philosophie, d'aller toujours jusqu'où le désir nous mène, sans considérer si nous ne serons point plutôt au bout de nos facultés que de notre carrière, et si notre cœur épuisé ne mourra point avant nous. Je vois que ces vulgaires épicuriens, pour ne vouloir jamais perdre une occasion, les perdent toutes; et toujours ennuyés au sein des plaisirs, n'en savent jamais trouver aucun. Ils prodiguent le temps qu'ils pensent économiser, et se ruinent, comme les avares, par ne savoir rien perdre à propos.

Tous ces gens ennuyés qu'on amuse avec tant de peine, doivent leur dégoût à leurs vices, et ne perdent le sentiment du plaisir qu'avec celui du devoir. Les soins, les travaux, la retraite deviennent

des amusemens par l'art de les diriger. En un mot, une ame saine peut donner du goût à des occupations communes, comme la santé du corps fait trouver bons les alimens les plus simples.

La vie humaine a d'autres plaisirs, quand ceux de la jeunesse lui manquent, et qu'il n'est plus temps de se faire une occupation de ses désirs. Il faut alors se borner prudemment aux goûts dont on peut jouir. En courant vainement après les plaisirs qui fuient, on s'ôte encore ceux qui nous sont laissés. Changeons de goûts avec les années; ne déplaçons pas plus les âges que les saisons; il faut être soi dans tous les temps, et ne point lutter contre la nature: ces vains efforts usent la vie, et nous empêchent d'en user.

Tout ce qui tient aux sens et n'est pas nécessaire à la vie, change de nature aussi-tôt qu'il tourne en habitude, Il cesse d'être un plaisir en devenant un besoin; c'est à la fois une chaîne qu'on se donne,

et une jouissance dont on se prive. Prévenir toujours les désirs, n'est pas l'art de les contenter, mais de les éteindre.

Voulez-vous dégager les plaisirs de leurs peines ? Otez-en l'exclusion. Plus vous les laisserez communs aux hommes, plus vous les goûterez toujours purs. En un mot, les plaisirs exclusifs sont la mort du plaisir. Ceux qu'on veut avoir à soi seul, on ne les a plus.

Dans l'incertitude de la vie humaine, évitons sur-tout la fausse prudence d'immoler le présent à l'avenir : c'est souvent immoler ce qui est, à ce qui ne sera point. L'homme doit se rendre heureux dans tous les âges, de peur qu'après bien des soins, il ne meure avant de l'avoir été. Si l'imprudente jeunesse se trompe, ce n'est pas en ce qu'elle veut jouir ; c'est en ce qu'elle cherche la jouissance où elle n'est point, et qu'en s'apprêtant un avenir misérable, elle ne sait pas même user du moment présent.

L'homme n'a guère de maux que ceux qu'il s'est donnés lui-même ; et ce n'est pas sans peine que nous sommes parvenus à nous rendre si malheureux. La nature nous fait payer cher le mépris que nous faisons de ses leçons.

C'est l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux et méchans. Nos chagrins, nos soucis, nos peines nous viennent de nous. Le mal moral est incontestablement notre ouvrage ; et le mal physique ne seroit rien, sans nos vices qui nous l'ont rendu sensible. N'est-ce pas pour nous conserver, que la nature nous fait sentir nos besoins ? La douleur du corps n'est-elle pas un signe que la machine se dérange, et un avertissement d'y pourvoir ? La mort... les méchans n'empoisonnent-ils pas leur vie et la nôtre ? Qui est-ce qui voudroit toujours vivre ? La mort est le remède aux maux que vous vous faites ; la nature a voulu que vous ne souffrissiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la

simplicité primitive est sujet à peu de maux! Il vit presque sans maladies ainsi que sans passions, et ne prévoit ni ne sent la mort; quand il la sent, ses misères la lui rendent désirable : dès-lors elle n'est plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous sommes, nous n'aurions point à déplorer notre sort ; mais pour chercher un bien-être imaginaire, nous nous donnons mille maux réels. Qui ne sait pas supporter un peu de souffrance doit s'attendre à beaucoup souffrir. Quand on a gâté sa constitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remèdes ; au mal qu'on sent, on ajoûte celui qu'on craint ; la prévoyance de la mort la rend horrible et l'accélère ; plus on la veut fuir, plus on la sent ; et l'on meurt de frayeur durant toute sa vie, en murmurant contre la nature, des maux qu'on s'est faits en l'offensant.

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal ; cet auteur, c'est toi-même. Il

n'existe point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu souffres ; et l'un et l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le désordre ; et je vois dans le système du monde un ordre qui ne se dément point. Le mal particulier n'est que dans le sentiment de l'être qui souffre ; et ce sentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la nature ; il se l'est donné. La douleur a peu de prise sur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni souvenir, ni prévoyance. Otez nos funestes progrès, ôtez nos erreurs et nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme ; et tout est bien.

Je ne vois pas qu'on puisse chercher la source du mal moral ailleurs que dans l'homme libre, perfectionné, par-tant corrompu. Quant aux maux physiques, si la matière sensible et impassible est une contradiction, comme il me le semble, ils sont inévitables dans tout système dont l'homme fait partie ; et alors il n'est pas question de savoir pourquoi l'homme n'est

pas parfaitement heureux, mais pourquoi il existe. De plus, excepté la mort, qui n'est presque un mal que par les préparatifs dont on la fait précéder, la plûpart de nos maux physiques sont encore notre ouvrage. N'est-il pas vrai, par exemple, que la nature n'avoit point rassemblé à Lisbonne vingt mille maisons de six à sept étages, et que si les habitans de cette grande ville eussent été dispersés plus également, et plus légèrement logés, le dégât eût été beaucoup moindre, et peut-être nul ? Tout eût fui au premier ébranlement, et on les eût vûs le lendemain à vingt lieues de-là, tout aussi gais que s'il n'étoit rien arrivé ; mais il faut rester, s'opiniâtrer autour des masures, s'exposer à de nouvelles secousses, parce que ce qu'on laisse vaut mieux que ce qu'on peut emporter. Combien de malheureux ont péri dans ce désastre, pour vouloir prendre, l'un ses habits, l'autre ses papiers, l'autre son argent ! Ne sait-on pas que la personne

de chaque homme est devenue la moindre partie de lui-même, et que ce n'est presque pas la peine de la sauver, quand on a perdu tout le reste ?

DE LA LIBERTÉ.

LE seul qui fait sa volonté est celui qui n'a pas besoin, pour la faire, de mettre les bras d'un autre au bout des siens ; d'où il suit, que le premier de tous les biens n'est pas l'autorité, mais la liberté. L'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut, et fait ce qui lui plaît.

La providence a fait l'homme libre, afin qu'il fît, non le mal, mais le bien par choix, en usant bien des facultés dont elle l'a doué : mais elle a tellement borné ses forces, que l'abus de la liberté qu'elle lui laisse, ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait, retombe sur lui, sans rien changer au système du

monde, sans empêcher qne l'espêce humaine elle-même ne se conserve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'est murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente ; de ce qu'il mit à ses actions la moralité qui les ennoblit ; de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La puissance divine pouvoit-elle mettre de la contradiction dans notre nature, et donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eût pas le pouvoir de mal faire ? Quoi ! pour empêcher l'homme d'être méchant, falloit-il le borner à l'instinct et le faire bête ? Non, Dieu de mon ame, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je pusse être libre, bon et heureux comme toi.

DE LA VIE.

PEu de gens, dit-on avec Erasme, voudroient renaître aux mêmes conditions

u'ils ont vécu ; mais tel tient sa
narchandise fort haute, qui en rabattroit
eaucoup, s'il avoit quelque espoir de
onclure le marché. D'ailleurs, qui est-
e qui dit cela? Des riches, peut-être
assasiés des faux plaisirs, mais ignorant
s véritables ; toujours ennuyés de la
ie, et toujours tremblant de la perdre :
eut-être des gens de lettres, de tous les
rdres d'hommes le plus sédentaire, le plus
nal-sain, le plus réfléchissant, et par con-
équent le plus malheureux. Veut-on trouver
es hommes de meilleure composition, ou
u moins communément plus sincères, et
ui, formant le plus grand nombre, doi-
ent au moins pour cela être écoutés par
référence? Que l'on consulte un hon-
ête bourgeois, qui aura passé une vie
bscure et tranquille, sans projets et sans
mbition ; un bon artisan, qui vit com-
nodément de son métier ; un paysan
nême, non de France, où l'on prétend
qu'il faut les faire mourir de misère,

afin qu'ils nous fassent vivre ; mais d'un pays libre. J'ose poser en fait, qu'il n'y a peut-être pas dans le haut Valais un seul montagnard mécontent de sa vie presque automate, et qui n'acceptât volontiers, au lieu même du paradis, le marché de renaître sans cesse, pour végéter ainsi perpétuellement. Ces différences me font croire, que c'est souvent l'abus que nous faisons de la vie, qui nous la rend à charge ; et j'ai bien moins bonne opinion de ceux qui sont fâchés d'avoir vêcu, que de celui qui peut dire avec Caton : » je ne me repens » point d'avoir vêcu : car j'ai vêcu de » façon à pouvoir me rendre ce témoi» gnage, que je ne suis pas né en » vain «. Cela n'empêche pas que le sage ne puisse quelquefois déloger volontairement, sans murmure et sans désespoir quand la nature ou la fortune lui portent bien distinctement l'ordre du départ.

Selon le cours ordinaire des choses

de quelques maux que soit semée la vie humaine, elle n'est pas, à tout prendre, un mauvais présent; et si ce n'est pas toujours un mal de mourir, c'en est fort rarement un de vivre.

Vivre, ce n'est pas respirer, c'est agir; c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes qui nous donnent le sentiment de notre existence. L'homme qui a le plus vécu, n'est pas celui qui a compté le plus d'années, mais celui qui a le plus senti la vie. Tel s'est fait enterrer à cent ans, qui mourut dès sa naissance. Il eût gagné de mourir jeune; au moins eût-il vécu jusqu'à ce temps-là.

Quelque ingénieux que nous puissions être à fomenter nos misères à force de belles institutions, nous n'avons pu, jusqu'à présent, nous perfectionner au point de nous rendre généralement la vie à charge, et de préférer le néant à notre existence, sans quoi, le découragement

et le désespoir se seroient bientôt emparés du plus grand nombre, et le genre humain n'eût pû subsister long-temps. Or, s'il est mieux pour nous d'être que de n'être pas, c'en seroit assez pour justifier notre existence, quand même nous n'aurions aucun dédommagement à attendre des maux que nous avons à souffrir, et que ces maux seroient aussi grands que l'on nous les dépeint. Mais il est difficile de trouver, sur ce sujet, de la bonne foi chez les hommes, et de bons calculs chez les philosophes; parce que ceux-ci, dans la comparaison des biens et des maux, oublient toujours le doux sentiment de l'existence, indépendamment de toute autre sensation, et que la vanité de mépriser la mort engage les autres à calomnier la vie; à-peu-près comme ces femmes qui, avec une robe tachée et des ciseaux, prétendent aimer mieux des trous que des taches.

Si nous étions immortels, nous serions des

des êtres très-misérables. Il est dur de mourir, sans doute ; mais il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours, et qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci. Si l'on nous offroit l'immortalité sur la terre, qui est-ce qui voudroit accepter ce triste présent ? Quelle ressource, quel espoir, quelle consolation nous resteroit-il contre les rigueurs du sort, et contre les injustices des hommes ? L'ignorant qui ne prévoit rien, sent peu le prix de la vie, et craint peu de la perdre ; l'homme éclairé voit des biens d'un plus grand prix qu'il préfère à celui-là. Il n'y a que le demi-savoir et la fausse sagesse, qui, prolongeant nos vues jusqu'à la mort, et pas au-delà, en font pour nous le pire des maux. La nécessité de mourir n'est à l'homme sage, qu'une raison pour supporter les peines de la vie. Si l'on n'étoit pas sûr de la perdre une fois, elle coûteroit trop à conserver.

Il y a des événemens qui nous frappent souvent plus ou moins, selon les

faces sous lesquelles on les considère, et qui perdent beaucoup de l'horreur qu'ils inspirent au premier aspect, quand on veut les examiner de près. La nature me confirme de jour en jour, qu'une mort accélérée n'est pas toujours un mal réel, et qu'elle peut passer quelquefois pour un bien relatif. De tant d'hommes écrasés sous les ruines de Lisbonne, plusieurs, sans doute, ont évité de plus grands malheurs; et malgré ce qu'une pareille description a de touchant, il n'est pas sûr qu'un seul de ces infortunés ait plus souffert, que si, selon le cours ordinaire des choses, il eût attendu dans de longues angoisses, la mort qui l'est venu surprendre. Est-il une fin plus triste que celle d'un mourant qu'on accable de soins inutiles, qu'un notaire et des héritiers ne laissent pas respirer, que les médecins assassinent dans son lit à leur aise, et à qui des prêtres barbares font avec art savourer la mort? Pour moi, je

vois par tout, que les maux aux quels nous assujettit la nature, sont beaucoup moins cruels que ceux que nous y ajoûtons.

La grande erreur est de donner trop d'importance à la vie, comme si notre être en dépendoit, et qu'après la mort on ne fût plus rien. Notre vie n'est rien aux yeux de Dieu ; elle n'est rien aux yeux de la raison : elle ne doit rien être aux nôtres, et quand nous laissons notre corps, nous ne faisons que poser un vêtement incommode.

Tant qu'il nous est bon de vivre, nous le désirons fortement ; et il n'y a que le sentiment des maux extrêmes, qui puisse vaincre en nous ce désir : car nous avons tous reçu de la nature une très-grande horreur de la mort ; et cette horreur déguise à nos yeux les misères de la condition humaine. On supporte long-temps une vie pénible et douloureuse, avant que de se résoudre à la quitter ; mais quand une fois l'en-

nui de vivre l'emporte sur l'horreur de mourir, alors la vie est évidemment un grand mal. Ainsi, quoiqu'on ne puisse exactement assigner le point où elle cesse d'être un bien, on sait très-certainement au moins, qu'elle est un mal, long temps avant que de nous le paroître.

Les hommes disent que la vie est courte ; et je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne sachant pas l'employer, ils se plaignent de la rapidité du temps ; et je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voient à regret l'intervalle qui les en sépare : l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans de-là, nul ne veut vivre aujourd'hui ; nul n'est content de l'heure présente ; tous la trouvent trop lente à passer. Quand ils se plaignent que le temps coule trop vîte, ils mentent ; ils payeroient volontiers le pouvoir de l'accélérer. Ils emploieroient volontiers leur fortune à consumer leur vie

entière ; et il n'y en a peut-être pas un, qui n'eût réduit ses ans à très-peu d'heures, s'il eût été le maître d'en ôter, au gré de son ennui, celles qui lui étoient à charge, et au gré de son impatience, celles qui le séparoient du moment désiré. Tel passe la moitié de sa vie à se rendre de Paris à Versailles, de Versailles à Paris, de la ville à la campagne, de la campagne à la ville, et d'un quartier à l'autre, qui seroit fort embarrassé de ses heures, s'il n'avoit le secret de les perdre ainsi, et qui s'éloigne exprès de ses affaires, pour s'occuper à les aller chercher : il croit gagner le temps qu'il y met de plus, et dont autrement il ne sauroit que faire ; ou bien, au contraire, il court pour courir, et vient en poste, sans autre objet que de retourner de même. Mortels, ne cesserez-vous jamais de calomnier la nature ? Pourquoi vous plaindre que la vie est courte, puisqu'elle ne l'est pas encore assez à votre gré ? S'il est un seul d'entre vous qui sache mettre assez

de tempérance à ses désirs pour ne jamais souhaiter que le temps s'écoule, celui-là ne l'estimera point trop courte. Vivre et jouir seront pour lui la même chose ; et dût-il mourir jeune, il ne mourra que rassasié de jours.

DE LA VERTU.

LA vertu est si nécessaire à nos cœurs, que quand on a une fois abandonné la véritable, on s'en fait ensuite une à sa mode, et l'on y tient plus fortement, peut-être, parce qu'elle est de notre choix.

En fréquentant les personnes sages et vertueuses, leur ascendant nous gagne et nous touche insensiblement ; le cœur se met par degrés à l'unisson des leurs, comme la voix prend, sans qu'on y songe, le ton des gens avec qui l'on parle.

On peut être bon, sans être pour cela un homme vertueux. Celui qui n'est que

bon, ne demeure tel qu'autant qu'il a du plaisir à l'être ; la bonté se brise et périt sous le choc des passions humaines : l'homme qui n'est que bon, n'est bon que pour lui.

Qu'est-ce donc que l'homme vertueux ? C'est celui qui sait vaincre ses affections. Car alors il suit sa raison, sa conscience ; il fait son devoir, il se tient dans l'ordre, et rien ne l'en peut écarter. Commandez à votre cœur, et vous serez vertueux.

Il n'y a point de vertu sans combat. Le mot de *vertu* vient de *force* ; la force est la base de toute vertu. La vertu n'appartient qu'à un être foible par sa nature et fort par sa volonté ; c'est en cela que consiste le mérite de l'homme juste : et quoique nous appellions Dieu bon, nous ne l'appelons point vertueux, parce qu'il n'a pas besoin d'efforts pour bien faire. Tant que la vertu ne coûte rien à pratiquer, on a peu besoin de la connoître. Ce besoin vient, quand les passions s'éveillent.

Rien n'est plus aimable que la vertu ; mais il en faut jouir pour la trouver telle. Quand on la veut embrasser, semblable au prothée de la fable, elle prend d'abord mille formes effrayantes, et ne se montre enfin sous la sienne qu'à ceux qui n'ont point lâché prise. Se plaire à bien faire, est le prix d'avoir bien fait ; et ce prix ne s'obtient qu'après l'avoir mérité.

La jouissance de la vertu est toute intérieure, et ne s'aperçoit que par celui qui la sent : mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui ; et il n'y a que celui qui les a, qui sache ce qu'ils lui coûtent.

Si vous aimez sincèrement la vertu, apprenez à la servir à sa mode, et non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puisse résulter quelque inconvénient : ce mot de *vertu* n'est-il donc pour vous qu'un vain nom ? Et ne serez-vous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être ?

Le crime assiége sans cesse l'homme le

plus vertueux ; chaque instant qu'il vit, il est prêt à devenir la proie du méchant ou méchant lui-même. Combattre et souffrir, voilà son sort dans le monde ; mal faire et souffrir, voilà celui du mal-honnête homme Dans tout le reste ils diffèrent entr'eux ; ils n'ont rien de commun que les misères et la vie.

Tel se pique de philosophie et pense être vertueux par méthode, qui ne l'est que par tempérament ; et le vernis stoïque qu'il met à ses actions, ne consiste qu'à parer de beaux raisonnemens le parti que le cœur lui a fait prendre.

Veut on savoir laquelle est vraiment désirable, de la fortune ou de la vertu ? Il suffit de songer à celle que le cœur préfère, quand son choix est impartial, et à laquelle l'intérêt nous porte. En lisant l'histoire, s'avise-t-on jamais de désirer les trésors de Crésus, ni la gloire de César, ni le pouvoir de Néron, ni les plaisirs d'Héliogabale ? Pourquoi, s'ils étoient heureux,

nos désirs ne nous mettent-ils pas à leur place ? C'est qu'ils ne l'étoient pas, et que nous le sentons bien ; c'est qu'ils étoient vils et méprisables, et qu'un méchant heureux ne fait envie à personne. Quels hommes contemplons-nous donc avec plus de plaisir ? Auxquels aimons-nous mieux ressembler ? Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point ! C'est l'Athénien bûvant de la ciguë, c'est Brutus mourant pour son pays, c'est Régulus au milieu des tourmens, c'est Caton déchirant ses entrailles ; ce sont tous ces vertueux infortunés qui nous font envie ; et nous sentons au fond du cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ce sentiment est commun à tous les hommes, et souvent même en dépit d'eux. Ce divin modèle, que chacun de nous porte avec lui, nous enchante malgré que nous en ayons ; si-tôt que la passion nous permet de le voir, nous lui voulons ressembler : et si le plus méchant des hommes pouvoit être un autre

que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

Il n'est pas si facile qu'on pense de renoncer à la vertu. Elle tourmente long-temps ceux qui l'abandonnent, et ses charmes, qui font les délices des ames pures, sont le premier supplice du méchant qui les aime encore et n'en sauroit plus jouir.

Les vertus privées sont souvent d'autant plus sublimes, qu'elles n'aspirent point à l'approbation d'autrui, mais seulement au bon témoignage de soi-même : la conscience du juste lui tient lieu des louanges de l'univers. Nul ne peut être heureux, s'il ne jouit de sa propre estime ; car si la véritable jouissance de l'ame est dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui, sans être forcé de se haïr lui-même ?

L'effet assuré des sacrifices qu'on fait à la vertu, c'est que s'ils coûtent souvent à faire, il est toujours doux de les avoir faits : on n'a jamais vu personne se repentir d'une bonne action.

Quand les hommes innocens et vertueux aimoient à avoir les Dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient ensemble sous les mêmes cabanes ; mais bien-tôt devenus méchans, ils se lassèrent de ces incommodes spectateurs, et les reléguèrent dans des temples magnifiques. Ils les en chassèrent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les temples des Dieux ne se distinguèrent plus des maisons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation ; et les vices ne furent jamais poussés plus loin, que quand on les vit, pour ainsi dire, soutenus à l'entrée du palais des grands sur des colonnes de marbre, et gravés sur des chapiteaux corinthiens.

Quoiqu'il puisse appartenir à Socrate et aux esprits de sa trempe, d'acquérir de la vertu par raison, il y a long-temps que le genre humain ne seroit plus, si sa conservation n'eût dépendu que des raisonnemens de ceux qui le composent.

Rien n'est méprisable de ce qui tend à garder

garder la pureté ; et ce sont les petites précautions qui conservent les grandes vertus.

Si la vie est courte pour le plaisir, qu'elle est longue pour la vertu ! Il faut être incessamment sur ses gardes. L'instant de jouir passe et ne revient plus ; celui de mal faire passe et revient sans cesse : on s'oublie un moment, et l'on est perdu.

On ne se méfie jamais de la droiture ni des intentions d'un cœur vertueux. S'il est capable d'une faute imprévue, très-sûrement le mal prémédité n'en approche jamais ; et c'est ce qui distingue l'homme fragile, du méchant homme.

La peine et le plaisir passent comme une ombre ; la vie s'écoule en un instant ; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait, demeure ; et c'est par lui qu'elle est quelque chose.

Ce n'est pas assez que la vertu soit la base de notre conduite, si nous n'établissons cette base même sur un fondement inébran-

lable. N'imitons pas ces indiens, qui font porter le monde sur un grand éléphant, et puis l'éléphant sur une tortue ; et quand on leur demande sur quoi porte la tortue, ils ne savent que dire.

Quiconque est plus attaché à sa vie qu'à ses devoirs, ne sauroit être solidement vertueux.

Quand on aime la vertu, on l'aime dans toute son intégrité ; et l'on refuse son cœur quand on peut, et toujours sa bouche aux sentimens qu'on ne doit pas avoir.

Je le dis à regret, l'homme de bien est celui qui n'a besoin de tromper personne.

La bienséance n'est que le masque du vice ; où la vertu règne, elle est inutile.

DE LA SENSIBILITÉ.

POur plaindre le mal d'autrui, sans doute il faut le connoître, mais il ne faut pas le sentir. Quand on a souffert, ou qu'on

craint de souffrir, on plaint ceux qui souffrent ; mais tandis qu'on souffre, on ne plaint que soi Or, si tous étant assujettis aux misères de la vie, nul n'accorde aux autres que la sensibilité dont il n'a pas actuellement besoin pour lui-même, il s'ensuit que la commisération doit être un sentiment très-doux, puisqu'elle dépose en notre faveur ; et qu'au contraire un homme dur est toujours malheureux, puisque l'état de son cœur ne lui laisse aucune sensibilité surabondante qu'il puisse accorder aux peines d'autrui.

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne se mesure pas sur la quantité de ce mal, mais sur le sentiment qu'on prête à ceux qui le souffrent : on ne plaint un malheureux, qu'autant qu'on croit qu'il se trouve à plaindre. C'est ainsi que l'on s'endurcit sur le sort des hommes, et que les riches se consolent du mal qu'ils font aux pauvres, en les supposant assez stupides pour n'en rien sentir. En général, on peut juger du

prix que chacun met au bonheur de ses semblables, par le cas qu'il paroît faire d'eux. Il est naturel qu'on fasse bon marché du bonheur des gens qu'on méprise.

On ne plaint jamais dans autrui, que les maux dont on ne se croit pas exempt soi-même.

Non ignora mali, miseris succurrere disco.

Je ne connois rien de si beau, de si profond, de si touchant, de si vrai, que ce vers-là.

En effet, pourquoi les Rois sont-ils sans pitié pour leurs sujets? C'est qu'ils comptent de n'être jamais hommes. Pourquoi les riches sont-ils si durs envers les pauvres? C'est qu'ils n'ont pas peur de le devenir? Pourquoi la noblesse a-t-elle un si grand mépris pour le peuple? C'est qu'un noble ne sera jamais roturier. Pourquoi les Turcs sont-ils généralement plus humains, plus hospitaliers que nous? C'est que dans leur gouvernement tout-à-fait arbitraire, la gran-

deur et la fortune des particuliers étant toujours précaires et chancelantes, ils ne regardent point l'abaissement et la misère comme un état étranger à eux ; chacun peut être demain, ce qu'est aujourd'hui celui qu'il assiste.

Quoique la pitié soit le premier sentiment relatif du cœur humain, selon l'ordre de la nature, elle n'est pas égale dans tous les hommes. Les impressions diverses par lesquelles elle est excitée, ont leurs modifications et leurs degrés, qui dépendent du caractère particulier de chaque individu et de ses habitudes. Il en est de moins générales, qui sont plus propres aux ames vraiment sensibles : ce sont celles qu'on reçoit des peines morales, des douleurs internes, des afflictions, des langueurs, de la tristesse. Il y a des gens qui ne savent être émus que par des cris et des pleurs ; les longs et sourds gémissemens d'un cœur serré de détresse ne leur ont jamais arraché de soupirs ; jamais l'aspect d'une contenance

abattue, d'un visage hâve et plombé, d'un œil éteint et qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes ; les maux de l'ame ne sont rien pour eux : ils sont jugés ; la leur ne sent rien : n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurcissement, cruauté. Ils pourront être intègres et justes ; jamais clémens, généreux, pitoyables. Je dis qu'ils pourront être justes, si toutefois un homme peut l'être, quand il n'est pas miséricordieux.

Les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison ; c'est de cette seule qualité, que découlent toutes les vertus sociales. En effet, qu'est-ce que la générosité, la clémence, l'humanité ; si non la pitié appliquée aux foibles, aux coupables, ou à l'espêce humaine en général ? La bienveillance et l'amitié même sont, à le bien prendre, des productions d'une pitié constante, fixée sur un objet particulier ; car désirer que quelqu'un ne souffre point,

qu'est ce autre chose que désirer qu'il soit heureux ?

Il n'est pas dans le cœur humain de se mettre à la place des gens qui sont plus heureux que nous, mais seulement de ceux qui sont plus à plaindre.

Un excès de délicatesse n'offense que les cœurs qui en manquent.

C'est une très-grande cruauté envers les hommes, que la pitié pour les méchans.

DE LA BIENFAISANCE.

N'Est pas toujours bienfaisant qui veut ; et souvent tel croit rendre de grands services, qui fait de grands maux qu'il ne voit pas, pour un petit bien qu'il aperçoit. C'est que les soins que l'on prend pour le bonheur d'autrui, doivent être dirigés, autant qu'il est possible, par la sagesse, afin qu'il n'en résulte jamais d'abus.

L'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense ; la punition de l'a-

voir manquée est de ne la plus retrouver ; et l'usage que nous en faisons nous laisse un sentiment éternel de contentement ou de repentir.

L'ingratitude seroit plus rare, si les bienfaits à usure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien ; c'est un sentiment si naturel ! L'ingratitude n'est pas dans le cœur de l'homme ; mais l'intérêt y est : il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaiteurs intéressés. Si vous me vendez vos dons, je marchanderai sur le prix ; mais si vous feignez de donner, pour vendre ensuite à votre mot, vous usez de fraude : c'est d'être gratuits qui les rend inestimables. Le cœur ne reçoit de loix que de lui-même ; en voulant l'enchaîner on le dégage ; on l'enchaîne en le laissant libre.

Quand le pêcheur amorce l'eau, le poisson vient, et reste autour de lui, sans défiance ; mais quand, pris à l'hameçon caché sous l'appas, il sent retirer la ligne,

il tache de fuir. Le pêcheur est-il le bienfaiteur ? le poisson est-il l'ingrat ? Voit-on jamais qu'un homme oublié par son bienfaiteur l'oublie ? Au contraire, il en parle toujours avec plaisir ; il n'y songe point sans attendrissement. S'il trouve occasion de lui montrer, par quelque service inattendu, qu'il se ressouvient des siens, avec quel contentement intérieur il satisfait alors sa gratitude ! Avec quelle douce joie il se fait reconnoître ! Avec quel transport il lui dit : mon tour est venu ! Voilà vraiment la voix de la nature : jamais un vrai bienfait ne fit d'ingrat.

La reconnoissance est bien un devoir qu'il faut rendre, mais non pas un droit qu'on puisse exiger.

Qui est-ce qui ne fait pas du bien ? Tout le monde en fait, le méchant comme les autres ; il fait un heureux aux dépens de cent misérables, et de-là viennent toutes nos calamités. Ainsi le précepte de faire du bien seroit lui-même dangereux, faux, con-

tradictoire, s'il n'étoit pas subordonné au plus important de tous, qui est de ne jamais faire de mal à personne. Celui-ci est sans doute plus sublime, mais il est aussi plus difficile à pratiquer ; et il en est de même de toutes les vertus négatives, parce qu'elles sont sans ostentation, et au-dessus même de ce plaisir si doux au cœur de l'homme, de renvoyer un autre content de nous. O quel bien fait nécessairement à ses semblables celui d'entr'eux, s'il en est un, qui ne leur fait jamais de mal ! De quelle intrépidité d'ame, de quelle vigueur de caractère il a besoin pour cela ! Ce n'est pas en raisonnant sur cette maxime, c'est en tâchant de la pratiquer, qu'on sent combien il est grand et pénible d'y réussir.

Il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaisance, qui garantisse les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux : un tendre intérêt aux malheurs d'autrui sert à mieux en trouver la source, et à s'éloigner

en tout sens des vices qui les ont produits.

S'il est des bénédictions humaines que le ciel daigne exaucer, ce ne sont point celles qu'arrachent la flatterie et la bassesse en présence des gens qu'on loue ; mais celles que dicte en secret un cœur simple et reconnoissant. Voilà l'encens qui plaît aux ames bienfaisantes.

Un homme bienfaisant satisfait mal son penchant au milieu des villes, où il ne trouve presque à exercer son zèle que pour des intrigans ou pour des frippons.

Il ne seroit pas plus aisé à une ame sensible et bienfaisante d'être heureuse en voyant des misérables, qu'à l'homme droit de conserver sa vertu toujours pure, en vivant sans cesse au milieu des méchans. Une ame de ce caractère n'a point cette pitié barbare, qui se contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit soulager ; elle les va chercher pour les guérir. C'est l'existence et non la vue des malheureux qui la tourmente : il ne lui suffit

pas de ne point savoir qu'il y en a ; il faut, pour son repos, qu'elle sache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle : car ce seroit sortir des termes de la raison, que de faire dépendre son bonheur de celui de tous les hommes.

Nul honnête homme ne peut jamais se vanter d'avoir du loisir, tant qu'il y aura du bien à faire, une patrie à servir, des malheureux à soulager.

Les premiers besoins, ou du moins les plus sensibles, sont ceux d'un cœur bienfaisant ; et tant que quelqu'un manque du nécessaire, quel honnête homme a du superflu ?

Ce n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés : et il n'y a que les paresseux de bien faire, qui ne sachent faire du bien que la bourse à la main. Les consolations, les conseils, les soins, les amis, la protection, sont autant de ressources que la commisération laisse au défaut des richesses, pour le soulagement

de l'indigent. Souvent les opprimés ne le sont, que parce qu'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs plaintes ; il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raison qu'ils ne savent point exposer, de la porte d'un grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu désintéressée suffit pour lever une infinité d'obstacles ; et l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la tyrannie au milieu de toute sa puissance. Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redescendre. L'humanité coule comme une eau pure et salutaire, et va fertiliser les lieux bas ; elle cherche toujours le niveau, elle laisse à sec ces roches arides qui menacent la campagne, et ne donnent qu'une ombre nuisible ou des éclats pour écraser leurs voisins.

Il n'y a que les infortunés qui sentent le prix des ames bienfaisantes.

Sans savoir ce que les pauvres sont à l'état, s'ils lui sont plus onéreux que tant d'autres

professions qu'on encourage et qu'on tolère ; je sais qu'ils sont tous mes frères, et que je ne puis, sans une inexcusable dureté, leur refuser le foible secours qu'ils me demandent. La plûpart sont des vagabonds, j'en conviens ; mais je connois trop les peines de la vie, pour ignorer par combien de malheurs un honnête homme peut se trouver réduit à leur sort ; et comment puis-je être sur que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon assistance, et mendier un pauvre morceau de pain, n'est pas, peut-être, cet honnête homme prêt à périr de misère, et que mon refus va réduire au désespoir ? Quand l'aumône qu'on leur donne ne seroit pas pour eux un secours réel, c'est au moins un témoignage qu'on prend part à leur peine, un adoucissement à la dureté du refus, une sorte de salutation qu'on leur rend. Une petite monnoie, un morceau de pain ne coûtent guères plus à donner, et sont une réponse plus honnête qu'un *Dieu vous assiste*. Comme si les dons

de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, et qu'il eût d'autres greniers sur la terre, que les magasins des riches. Enfin, quoi qu'on puisse penser de ces infortunés; si l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins se doit-on à soi-même de rendre honneur à l'humanité souffrante ou à son image, et de ne point s'endurcir le cœur à l'aspect de ses misères.

Il ne faut pas encourager les pauvres à se faire mendians; mais quand une fois ils le sont, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne se fassent voleurs. Un liard est bien-tôt demandé et refusé; mais vingt liards auroient payé le souper d'un pauvre, que vingt refus peuvent impatienter. Qui est-ce qui voudroit jamais refuser une si légère aumône, s'il songeoit qu'elle peut sauver deux hommes, l'un d'un crime, l'autre de la mort?

J'ai lu quelque part que les mendians sont une vermine qui s'attache aux riches. Il est naturel en effet que les en-

fans s'attachent aux pères : mais ces pères opulens et durs les méconnoissent, et laissent aux pauvres le soin de les nourrir.

DE L'AMITIÉ.

LEs ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix ; et la force unie des amis, comme celle des lames d'un aiman artificiel, est incomparablement plus grande, que la somme de leurs forces particulières. Divine amitié, c'est-là ton triomphe !

Rien n'a tant de poids sur le cœur humain, que la voix de l'amitié bien reconnue ; car on sait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami se trompe ; mais non qu'il veuille nous tromper : quelquefois on résiste à ses conseils ; mais jamais on ne les méprise.

Il est des amitiés circonspectes qui, craignant de se compromettre, refusent des

conseils dans les occasions difficiles, et dont la réserve augmente avec le péril des amis ; mais une amitié vraie ne connoît point ces timides précautions.

Les consolations indiscrettes ne font qu'aigrir les violentes afflictions. L'indifférence et la froideur trouvent aisément des paroles ; mais la tristesse et le silence sont alors le vrai langage de l'amitié.

La communication des cœurs imprime à la tristesse je ne sais quoi de doux et de touchant, que n'a pas le contentement ; et l'amitié a été spécialement donnée aux malheureux, pour le soulagement de leurs maux et la consolation de leurs peines.

On n'a besoin que de soi pour réprimer ses penchans ; on a quelquefois besoin d'autrui pour discerner ceux qu'il est permis de suivre ; et c'est à quoi sert l'amitié d'un homme sage, qui voit pour nous, sous un autre point de vue, les objets que nous avons intérêt de bien connoître.

Quelle chaleur la voix d'un ami ne don-

ne-t-elle pas au raisonnement d'un sage !

La conversation des amis ne tarit jamais, dit-on. Si cela est vrai, ce n'est que dans les attachemens médiocres, auxquels la langue fournit en effet un babil facile. Mais l'amitié, l'amitié ! sentiment vif et céleste ! quels discours sont dignes de toi ? Quelle langue ose être ton interprète ? Jamais ce qu'on dit à son ami peut-il valoir ce qu'on sent à ses côtés ? Mon Dieu ! qu'une main serrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le soupir qui la suit, disent de choses ! Et que le premier mot qu'on prononce est froid après tout cela !

Les amis ont besoin d'être sans témoin pour pouvoir ne se rien dire à leur aise. On veut être recueilli, pour ainsi dire, l'un dans l'autre ; les moindres distractions sont désolantes, la moindre contrainte est insupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche, il est si doux de pouvoir le prononcer sans gêne ! Il semble

d'on n'ose penser librement ce qu'on ose dire de même : il semble que la présence d'un seul étranger retienne le sentiment, et comprime des ames qui s'entendroient si bien sans lui.

Les épanchemens de l'amitié se retiennent devant un témoin quel qu'il soit. Il y a mille secrets que trois amis doivent avoir, et qu'ils ne peuvent se dire que deux à deux.

Tout le charme de la société qui règne entre de vrais amis, consiste dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les sentimens, toutes les pensées, et qui fait que chacun se sentant tel qu'il doit être, se montre à tous tel qu'il est. Supposez un moment quelque intrigue secrette, quelque liaison qu'il faille cacher, quelque raison de réserve et de mystère, à l'instant tout le plaisir de se voir s'évanouit ; on est contraint l'un devant l'autre ; on cherche à se dérober ; quand on se rassemble on voudroit se fuir : la cir-

conspection, la bienséance amènent la défiance et le dégoût. Le moyen d'aimer long temps ce qu'on craint ?

L'attachement peut se passer de retour jamais l'amitié. Elle est un échange, un contrat comme les autres ; mais elle est le plus saint de tous. Le mot d'ami n'a point d'autre correlatif que lui-même. Tout homme qui n'est pas l'ami de son ami, est très-sûrement un fourbe ; car ce n'est qu'en rendant ou feignant de rendre l'amitié, qu'on peut l'obtenir.

On peut repousser des coups portés par des mains ennemies ; mais quand on voit parmi les assassins son ami le poignard à la main, il ne reste qu'à s'envelopper la tête.

Dans une société très-intime, les styles se rapprochent ainsi que les caractères ; les amis, confondant leurs ames, confondent aussi leurs manières de penser, de sentir et de dire.

Le progrès de l'amitié est plus naturel qu'il ne semble ; il a sa raison dans la si-

ation des amis ainsi que dans leurs caractères. A mesure qu'on avance en âge, tous s sentimens se concentrent ; on perd tous s jours quelque chose de ce qui nous fut ier ; et l'on ne le remplace plus. On meurt nsi par degrés, jusqu'à ce que n'aimant nfin que soi-même, on ait cessé de sentir et de vivre avant de cesser d'exister. Mais un cœur sensible se défend de toute sa orce contre cette mort anticipée ; quand froid commence aux extrémités, il rassemble autour de lui toute sa chaleur naturelle : plus il perd, plus il s'attache à ce ui lui reste ; et il tient, pour ainsi dire, au ernier objet par les liens de tous les autres.

Un riche, un grand n'a de véritable mi, que celui qui n'est pas la dupe des pparences, et qui le plaint plus qu'il ne 'envie, malgré sa prospérité.

La cause qui fait cesser d'aimer peut être un vice ; celle qui change un tendre amour en une amitié non moins vive, ne sauroit être équivoque ; c'est le vrai triomphe de la vertu.

DES PASSIONS.

LA source de toutes les passions est l sensibilité ; l'imagination détermine leu pente, et ce sont les erreurs de l'imagina tion qui transforment en vices les passion de tous les êtres bornés, même des Anges s'ils en ont : car il faudroit qu'ils connussen la nature de tous les êtres, pour savoir quel rapports conviennent le mieux à la leur Toute la sagesse humaine, dans l'usage de passions, consiste donc, d'abord à senti les vrais rapports de l'homme, tant dan l'espêce que dans l'individu ; ensuite à or donner toutes les affections de l'ame selor ces rapports.

L'entendement humain doit beaucoup aux passions, qui, d'un commun aveu, lui doivent beaucoup aussi : c'est par leur activité que notre raison se perfectionne ; nous ne cherchons à connoître, que parce que nous désirons de jouir. Les passions, à

leur tour, tirent leur origine de nos besoins, et leurs progrès de nos connoissances.

Toutes les grandes passions se forment dans la solitude ; on n'en a point de semblables dans le monde, où nul objet n'a le temps de faire une profonde impression, et où la multitude des goûts énerve le sentiment.

C'est une erreur de distinguer les passions et permises et défendues, pour se livrer aux premières, et se refuser aux autres. Toutes sont bonnes quand on en reste le maître ; toutes sont mauvaises quand on s'y laisse assujettir. Ce qui nous est défendu par la nature, c'est d'étendre nos attachemens plus loin que nos forces ; ce qui nous est défendu par la raison, c'est de vouloir ce que nous ne pouvons obtenir ; ce qui nous est défendu par la conscience, n'est pas d'être tentés, mais de nous laisser vaincre aux tentations. Il ne dépend pas de nous d'avoir ou de n'avoir pas des passions ; mais il dépend de nous de régner sur elles.

Tous les sentimens que nous dominons sont légitimes ; tous ceux qui nous dominent sont criminels. Un homme n'est pas coupable d'aimer la femme d'autrui, s'il tient cette malheureuse passion asservie à la loi du devoir ; il est coupable d'aimer sa propre femme, au point d'immoler tout à cet amour.

Les passions les plus à craindre ne sont pas celles qui, en nous faisant une guerre ouverte, nous avertissent de nous mettre en défense ; qui nous laissent, quoi qu'elles fassent, la conscience de toutes nos fautes, et auxquelles on ne cède jamais, qu'autant qu'on leur veut céder. Il faut plutôt redouter celles dont l'illusion trompe au lieu de contraindre, et nous fait faire, sans le savoir, autre chose que ce que nous voulons.

Comment réprimer la passion même la plus foible, quand elle est sans contrepoids ? Voilà l'inconvénient des caractères froids et tranquilles. Tout va bien

bien tant que leur froideur les garantit des tentations ; mais s'il en survient une qui les atteigne, ils sont aussi-tôt vaincus qu'attaqués ; et la raison, qui gouverne tandis qu'elle est seule, n'a jamais de force pour résister au moindre effort.

On n'a de prise sur les passions, que par les passions. C'est par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie ; et c'est toujours de la nature elle-même, qu'il faut tirer les instrumens propres à la régler.

Il n'y a que des ames de feu, qui sachent combattre et vaincre. Tous les grands efforts, toutes les actions sublimes sont leur ouvrage ; la froide raison n'a jamais rien fait d'illustre ; et l'on ne triomphe de ses passions, qu'en les opposant l'une à l'autre. Quand celle de la vertu vient à s'élever, elle domine seule et tient tout en équilibre. Voilà comment se forme le vrai sage, qui n'est pas plus qu'un autre à l'abri des

passions ; mais qui seul sait les vaincre par elles-mêmes, comme un pilote fait route par les mauvais vents.

La sublime raison ne se soutient que par la même vigueur de l'ame qui fait les grandes passions ; et l'on ne sert dignement la philosophie, qu'avec le même feu qu'on sent pour une maîtresse.

La philosophie n'est souvent qu'un trompeur étalage qui ne consiste qu'en vains discours ; ce n'est qu'un phantôme, une ombre, qui nous excite à menacer de loin les passions, et nous laisse comme un faux brave, à leur approche.

La jeunesse du sage est le temps de ses expériences : ses passions en sont les instrumens ; mais après avoir appliqué son ame aux objets extérieurs pour les sentir, il la retire au-dedans de lui pour les considérer, les comparer, les connoître : et bien-tôt il ne lui reste plus d'objet à regarder que lui-même, ni de jouissance à goûter que celle de la sagesse.

Chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir ; mais l'homme est toujours le même. A dix ans, il est mené par des gâteaux ; à vingt, par une maîtresse ; à trente, par les plaisirs ; à quarante, par l'ambition ; à cinquante, par l'avarice ; quand ne court-il qu'après la sagesse ? Heureux celui qu'on y conduit malgré lui !

Plus le corps est foible, plus il commande ; plus il est fort, plus il obéit. Toutes les passions sensuelles logent dans des corps efféminés ; ils s'en irritent d'autant plus, qu'ils peuvent moins les satisfaire.

Le malheur tient lieu de force pour vaincre la nature, et triompher des tentations. On a peu de désirs quand on souffre, et souvent une grande passion malheureuse est un grand moyen de sagesse.

Les passions aident à supporter les tourmens qu'elles donnent ; elles tiennent l'espérance à côté du désir. Tant qu'on désire, on peut se passer d'être heureux ; on s'attend à le devenir. Si le bonheur ne vient

point, l'espoir se prolonge ; et le charme de l'illusion dure autant que la passion qui le cause. Ainsi cet état se suffit à lui-même, et l'inquiétude qu'il cause est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité, qui vaut mieux peut-être. Malheur à qui n'a plus rien à désirer ! Il perd, pour ainsi dire, tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient, que de ce qu'on espère ; et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme avide et borné, fait pour tout vouloir et peu obtenir, a reçu du Ciel une force consolante, qui rapproche de lui tout ce qu'il désire ; qui le soumet à son imagination ; qui le lui rend présent et sensible ; qui le lui livre en quelque sorte, et, pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparoît devant l'objet même : rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur ; on ne se figure point ce qu'on voit : l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possède : l'il-

lusion cesse où commence la jouissance. Le pays des chimères est, en ce monde, le seul digne d'être habité.

DE L'AMOUR.

L'Amour en lui-même est-il un crime ? N'est-il pas le plus pur ainsi que le plus doux penchant de la nature ? n'a-t-il pas une fin bonne et louable ? ne dédaigne-t-il pas les ames basses et rampantes ? n'anime-t-il pas les ames grandes et fortes ? n'ennoblit-il pas tous leurs sentimens ? ne double-t-il pas leur être ? ne les élève-t-il pas au-dessus d'elles-mêmes ? Ah ! si pour être honnête et sage, il faut être inacessible à ses traits, que reste-t-il pour la vertu sur la terre ? Le rebut de la nature, et les plus vils des mortels.

On doit distinguer le moral du physique dans le sentiment de l'amour. Le physique est ce désir général qui porte un sexe à s'unir à l'autre ; le moral est ce qui détermine

ce désir, et le fixe sur un seul objet exclusivement, ou qui du moins lui donne pour cet objet préféré un plus grand degré d'énergie. Or il est aisé de voir que le moral de l'amour est en effet un sentiment factice, né de l'usage de la société.

Au reste, ce choix, qu'on met en opposition avec la raison, nous vient d'elle. On a fait l'amour aveugle, parce qu'il a de meilleurs yeux que nous, et qu'il voit des rapports que nous ne pouvons apercevoir. Pour qui n'auroit nulle idée de mérite ni de beauté, toute femme seroit également bonne; et la première venue seroit toujours la plus aimable. Ainsi, loin que l'amour vienne de la nature, il est la règle et le frein de ses penchans: c'est par lui, qu'excepté l'objet aimé, un sexe n'est plus rien pour l'autre. Cet amour, quoi qu'on en dise, sera toujours honoré des hommes: car bien que ses emportemens nous égarent, bien qu'il n'exclue pas du cœur qui le sent, des qualités odieuses, et même qu'il en pro-

duise ; il en suppose pourtant toujours d'estimables, sans lesquelles on seroit hors d'état de le sentir.

Le véritable amour est le plus chaste de tous les liens. C'est lui, c'et son feu divin qui sait épurer nos penchans naturels, en les concentrant dans un seul objet. Pour une femme ordinaire, tout homme est toujouts un homme ; mais pour celle dont le cœur aime, il n'y a point d'homme que son amant. Que dis-je ? Un amant n'est-il qu'un homme ? Ah ! qu'il est un être bien plus sublime ! Il n'y a point d'homme pour celle qui aime, son amant est plus, tous les autres sont moins ; elle et lui sont les seuls de leur espèce. Ils ne désirent pas, ils aiment. Le cœur ne suit point les sens, il les guide ; il couvre leurs égaremens d'un voile délicieux. Le véritable amour, toujours modeste, n'arrache point les faveurs avec audace ; il les dérobe avec timidité. Le mystère, le silence, la honte craintive,

aiguisent et cachent ses doux transports : sa flamme honore et purifie toutes ses caresses ; la décence et l'honnêteté l'accompagnent au sein de la volupté même ; et lui seul sait tout accorder aux désirs, sans rien ôter à la pudeur.

C'est une erreur cruelle de croire que l'amour heureux n'a plus de ménagement à garder avec la pudeur, et qu'on ne doit plus de respect à celles dont on n'a plus de rigueur à craindre.

L'amour est privé de son plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne. Pour en sentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaise, et qu'il nous élève en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthousiasme : ôtez l'estime, et l'amour n'est plus rien.

L'accord de l'amour et de l'innocence semble être le paradis sur la terre ; c'est le bonheur le plus doux, et l'état le plus délicieux de la vie. Nulle crainte, nulle honte ne trouble la félicité des amans

qui jouissent ; au sein des vrais plaisirs de l'amour, ils peuvent parler de la vertu sans rougir.

Il n'y a point de véritable amour sans enthousiasme, et point d'enthousiasme sans un objet de perfection réel ou chimérique, mais toujours existant dans l'imagination. De quoi s'enflammeroient des amans pour qui cette perfection n'est plus rien, et qui ne voient dans ce qu'ils aiment, que l'objet du plaisir des sens ? Non ; ce n'est pas ainsi que l'ame s'échauffe, et se livre à ces transports sublimes qui font le délire des amans et le charme de leur passion.

Tout n'est qu'illusion dans l'amour, il est vrai ; mais ce qui est réel, ce sont les sentimens dont il nous anime pour le vrai beau qu'il nous fait aimer. Ce beau n'est point dans l'objet qu'on aime ; il est l'ouvrage de nos erreurs. Eh ! qu'importe ? En sacrifie-t-on moins tous ses sentimens bas à ce modèle imaginaire ? En pénètre-t-on moins son cœur des

vertus qu'on prête à ce qu'il chérit ! S'en détache-t-on moins de la bassesse du *Moi* humain ? Où est le véritable amant qui n'est pas prêt à immoler sa vie à sa maîtresse ; et où est la passion grossière dans un homme qui veut mourir ? Nous nous mocquons des paladins ! C'est qu'ils connoissent l'amour, et que nous ne connoissons plus que la débauche. Quand ces maximes romanesques commencèrent à devenir ridicules, ce changement fut moins l'ouvrage de la raison, que celui des mauvaises mœurs.

L'amour sensuel ne peut se passer de la possession, et s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut se passer du cœur, et dure autant que les rapports qui l'ont fait naître : mais quand ces rapports sont chimériques, il dure autant que l'illusion qui nous les fait imaginer.

O que les illusions de l'amour sont aimables ! Ses flatteries sont, en un sens, des vérités : le jugement se tait, mais le cœur

parle. L'amant qui loue dans son amante des perfections qu'elle n'a pas, les voit en effet telles qu'il les représente ; il ne ment point en disant des mensonges ; il flatte sans s'avilir ; et l'on peut au moins l'estimer sans le croire.

Celui qui disoit : *je possède Laïs sans qu'elle me possède*, disoit un mot sans esprit. La possession qui n'est pas réciproque n'est rien ; c'est tout au plus la possession du sexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'est pas, pourquoi faire une si grande affaire du reste ? Rien n'est si facile à trouver.

Les amans ont mille moyens d'adoucir le sentiment de l'absence et de se rapprocher en un moment. Leur attraction ne connoît point la loi des distances ; ils se toucheroient aux deux bouts du monde. Quelquefois même ils se voient plus souvent encore, que quand ils se voyoient tous les jours ; car si-tôt qu'un des deux est seul, à l'instant tous deux sont ensemble.

Deux amans s'aiment-ils l'un l'autre? Non ; *Vous* et *Moi* sont des mots proscrits de leur langue : ils ne sont plus deux, ils sont un.

Le plus grand des plaisirs est dans le cœur qui les donne : un véritable amour ne trouveroit que douleur, rage et désespoir dans la possession même de ce qu'il aime, s'il croyoit n'en point être aimé.

L'inconstance et l'amour sont incompatibles : l'amant qui change, ne change pas ; il commence ou finit d'aimer.

Malgré l'absence, les privations, les allarmes, malgré le désespoir même, les puissans élancemens de deux cœurs l'un vers l'autre, ont toujours une volupté secrette, ignorée des ames tranquilles. C'est un des miracles de l'amour, de nous faire trouver du plaisir à souffrir ; et de vrais amans regarderoient comme le pire des malheurs, un état d'indifférence et d'oubli, qui leur ôteroit tout le sentiment de leurs peines.

Un

Un cœur languissant est tendre, la tristesse fait fermenter l'amour.

On n'est point sans plaisir quand on aime. L'image de l'amour éteint, effraye plus un cœur tendre, que celle de l'amour malheureux; et le dégoût de ce qu'on possède est un état cent fois pire, que le regret de ce qu'on a perdu.

Le véritable amour est inséparable de la générosité; par elle on a toujours quelque prise sur lui.

Je ne sache rien de plus méprisable qu'un homme dont on achète le cœur et les soins, si ce n'est la femme qui les paye; mais entre deux cœurs unis, la communauté des biens est une justice et un devoir.

Pourquoi seroit-il vil de recevoir de ce qu'on aime? Ce que le cœur donne peut-il donc déshonorer le cœur qui accepte? Un don honnête à faire est toujours honnête à recevoir. Ah! si les dons de l'amour sont à charge, quel cœur jamais peut être reconnoissant?

Périsse l'homme indigne qui marchande un cœur et rend l'amour mercénaire. C'est lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne seroit pas toujours à vendre celle qui se laisse acheter une fois ? Et dans l'opprobre où bien-tôt elle tombe, lequel est l'auteur de sa misère, du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu, ou du séducteur qui l'y entraîne en mettant le premier ses faveurs à prix ?

Comment y a-t-il dans le monde des hommes assez vils, pour acheter de la misère un prix que le cœur seul doit payer, et recevoir d'une bouche affamée les tendres baisers de l'amour ?

Loin que l'amour soit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paye, fût-il le plus aimable des hommes, par cela seul qu'il paye, ne peut être long-temps aimé. Bien-tôt il payera pour un autre, ou plutôt cet autre sera payé de son argent : et dans ce double lien, formé par l'intérêt,

par la débauche, sans amour, sans honneur, sans vrai plaisir, la femme avide, infidelle et misérable, traitée par le vil qui reçoit, comme elle traite le sot qui donne, reste ainsi quitte envers tous deux. Il seroit doux d'être libéral envers ce qu'on aime, si cela ne faisoit un marché. Je ne connois qu'un moyen de satisfaire ce penchant avec sa maîtresse, sans empoisonner l'amour; c'est de lui tout donner, et d'être ensuite nourri par elle. Reste à savoir où est la femme avec qui ce procédé ne fût pas extravagant.

L'amour n'est qu'illusion; il se fait, pour ainsi dire, un autre univers; il s'entoure d'objets qui ne sont point, ou auxquels lui seul a donné l'être; et comme il rend tous ses sentimens en images, son langage est toujours figuré. Mais ces figures sont sans justesse et sans suite, son éloquence est dans son désordre; il prouve d'autant plus qu'il raisonne moins. L'enthousiasme est le dernier degré de la passion. Quand elle est

à son comble, elle voit son objet parfait ; elle en fait alors son idole ; elle le place dans le Ciel ; et comme l'enthousiasme de la dévotion emprunte le langage de l'amour, l'enthousiasme de l'amour emprunte aussi le langage de la dévotion. Il ne voit plus que le Paradis, les Anges, les vertus des Saints, les délices du séjour céleste. Dans ses transports, entouré de si hautes images, en parlera-t-il en termes rampans ? Se résoudra-t-il d'abaisser, d'avilir ses idées par des expressions vulgaires ? N'élévera-t-il pas son stile ? Ne lui donnera-t-il pas de la noblesse, de la dignité ? Que parlez-vous de lettres, de style épistolaire ? En écrivant à ce qu'on aime, il est bien question de cela ! Ce ne sont plus des lettres qu'on écrit, ce sont des hymnes.

Lisez une lettre d'amour faite par un auteur dans son cabinet, par un bel esprit qui veut briller. Pour peu qu'il ait de feu dans la tête, sa lettre va, comme on dit, brûler le papier ; la chaleur

n'ira pas plus loin. Vous serez enchanté, même agité peut-être, mais d'une agitation passagère et sèche, qui ne vous laissera que des mots pour tout souvenir. Au contraire, une lettre que l'amour a réellement dictée, une lettre d'un amant vraiment passionné, sera lâche, diffuse, toute en longueurs, en désordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un sentiment qui déborde, redit toujours la même chose, et n'a jamais achevé de dire, comme une source vive qui coule sans cesse et ne s'épuise jamais. Rien de saillant, rien de remarquable; on ne retient ni mots, ni tours, ni phrases; on n'admire rien, l'on n'est frappé de rien. Cependant on se sent l'ame attendrie: on se sent ému sans savoir pourquoi. Si la force du sentiment ne nous frappe pas, sa vérité nous touche, et c'est ainsi que le cœur sait parler au cœur. Mais ceux qui ne sentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des passions, ne connois-

sent point ces sortes de beautés, et les méprisent.

Qu'est-ce que des amans apprendroient de l'amour dans les poëtes et dans les livres d'amour ? Ah ! leur cœur leur en dit plus qu'eux, et le langage imité des livres est bien froid pour quiconque est passionné lui-même. D'ailleurs, ces études énervent l'ame, la jettent dans la mollesse, et lui ôtent tout son ressort. Au contraire, l'amour véritable est un feu dévorant, qui porte son ardeur dans les autres sentimens, et les anime d'une vigueur nouvelle. C'est pour cela qu'on a dit que l'amour faisoit des héros.

En amour, la jalousie paroît tenir de si près à la nature, qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que l'aversion contre tout ce qui trouble et combat nos plaisirs, est un mouvement naturel, et que, jusqu'à un certain point, le désir de posséder exclusivement ce qui nous plaît en est encore un.

Parmi nous, la jalousie a son motif dans les passions sociales, plus que dans l'instinct primitif. Dans la plûpart des liaisons de galanterie l'amant hait bien plus ses rivaux, qu'il n'aime sa maîtresse. S'il craint de n'être pas seul écouté, c'est l'effet de l'amour-propre, et la vanité pâtit en lui bien plus que l'amour.

Ce n'est que dans les liaisons formées par l'estime et le sentiment, que la jalousie est elle-même un sentiment délicat ; parce qu'alors, si l'amour est inquiet, l'estime est constante ; et que, plus il est exigeant, plus il est crédule. Un amant, guidé par l'estime, et qui n'aime dans ce qu'il aime que les qualités dont il fait cas, sera jaloux, sans être colère, ombrageux ou méchant ; mais il sera sensible et craintif, il sera plus allarmé qu'irrité ; il s'attachera bien plus à gagner sa maîtresse, qu'à menacer son rival ; il l'écartera, s'il peut, comme un obstacle, sans le haïr comme un ennemi : son injuste orgueil ne s'offensera point sot-

tement qu'on ose entrer en concurrence avec lui : mais, comprenant que le droit de préférence est uniquement fondé sur le mérite, et que l'honneur est dans le succès, il redoublera de soins pour se rendre aimable, et probablement il réussira.

DE LA SOCIÉTÉ CONJUGALE.

Rien n'est plus difficile que le choix d'un bon mari, si ce n'est peut-être celui d'une bonne femme.

C'est aux époux seuls à juger s'ils se conviennent. Si l'amour ne règne pas, la raison choisira seule ; si l'amour règne, la nature a déjà choisi. Telle est la loi sacrée de la nature, qu'il n'est pas permis d'enfreindre, que l'on n'enfreint jamais impunément, et que la considération des états et des rangs ne peut abroger qu'il n'en coûte des malheurs et des crimes.

Le bonheur dans le mariage dépend

de tant de convenances, que c'est une folie de les vouloir toutes rassembler. Il faut d'abord s'assûrer des plus importantes; quand les autres s'y trouvent, on s'en prévaut; quand elles manquent, on s'en passe.

Ces convenances sont, les unes naturelles, les autres d'institution; il y en a qui ne tiennent qu'à l'opinion seule. Les parens sont juges des deux dernières espèces; les enfans seuls le sont de la première. Dans les mariages qui se font par l'autorité des pères, on se règle uniquement sur les convenances d'institution et d'opinion; ce ne sont pas les personnes qu'on marie, ce sont les conditions et les biens: mais tout cela peut changer; les personnes seules restent toujours; elles se portent par-tout avec elles; en dépit de la fortune, ce n'est que par les rapports personnels qu'un mariage peut être heureux ou malheureux.

C'est aux époux à s'assortir. Le penchant mutuel doit être leur premier lien; leurs yeux, leurs cœurs doivent être leurs pre-

miers guides : car comme leur premier devoir, étant unis, est de s'aimer ; et qu'aimer ou n'aimer pas ne dépend pas de nous-mêmes, ce devoir en emporte nécessairement un autre, qui est de commencer par s'aimer avant que de s'unir. C'est-là le droit de la nature, que rien ne peut abroger : ceux qui l'ont gênée par tant de loix civiles, ont eu plus d'égard à l'ordre apparent, qu'au bonheur du mariage et aux mœurs des citoyens.

Il est fort différent, pour l'ordre du mariage, que l'homme s'allie au-dessus ou au-dessous de lui. Le premier cas est tout-à-fait contraire à la raison ; le second y est plus conforme. Comme la famille ne tient à la société que par son chef, c'est l'état de ce chef qui règle celui de sa famille entière. Quand il s'allie dans un rang plus bas, il ne descend point, il élève son épouse ; au contraire, en prenant une femme au-dessus de lui, il l'abaisse sans s'élever : ainsi, dans l'un de ces cas, il y a

du bien sans mal ; et dans l'autre, du mal sans bien.

De plus, il est dans l'ordre de la nature, que la femme obéïsse à l'homme. Quand donc il la prend daus un rang inférieur, l'ordre naturel et l'ordre civil s'accordent, et tout va bien. C'est le contraire quand, s'alliant au-dessus de lui, l'homme sé met dans l'alternative de blesser son droit ou sa reconnoissance, et d'être ingrat ou méprisable. Alors la femme, prétendant à l'autorité, se rend le tyran de son chef ; et le maître, devenu l'esclave, se trouve la plus ridicule et la plus misérable des créatures. Tels sont ces malheureux favoris, que les rois de l'Asie honorent et tourmentent de leur alliance, et qui, dit-on, pour coucher avec leurs femmes, n'osent entrer dans le lit que par le pied.

Quelque difficile que l'on puisse être, on doit cependant convenir qu'il est plus doux et mieux séant de devoir sa fortune à son épouse, qu'à son ami ; car

on devient le protecteur de l'une et le protégé de l'autre ; et quoi que l'on puisse dire, un honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que sa femme.

Dans le choix d'une femme, la considération de la figure est la première qui frappe, et c'est la dernière qu'on doit faire, sans cependant la compter pour rien. La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. Elle s'use promptement par la possession ; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur ; mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes ; et quand elle seroit un ange, comment empêchera-t elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis ? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la préférerois à l'extrême beauté ; car en peu de temps, l'une et l'autre étant nulle pour le mari, la beauté devient un inconvénient,

et la laideur un avantage : mais la laideur qui produit le dégoût est le plus grand des malheurs. Ce sentiment, loin de s'effacer, augmente sans cesse et se tourne en haine. C'est un enfer qu'un pareil mariage : il vaudroit mieux être morts qu'unis ainsi.

Désirez en tout la médiocrité, sans en excepter la beauté même. Une figure agréable et prévenante, qui n'inspire pas l'amour, mais la bienveillance, est ce qu'on doit préférer ; elle est sans préjudice pour le mari ; et l'avantage en tourne au profit commun. Les graces ne s'usent pas comme la beauté ; elles ont de la vie, elles se renouvellent sans cesse ; et au bout de trente ans de mariage, une honnête femme, avec des graces, plaît à son mari comme le premier jour.

Il n'y a, pour les deux sexes, que deux classes réellement distinguées ; l'une des gens qui pensent, l'autre des gens qui ne pensent pas. Et cette différence vient presque uniquement de l'éducation ; car

penser est un art qui s'apprend comme tous les autres. Un homme de la première de ces deux classes ne doit point s'allier dans l'autre : le plus grand charme de la société manqueroit à la sienne ; parce que sa femme n'ayant ni l'esprit cultivé, ni le commerce agréable, il seroit réduit à penser seul. Que c'est une triste chose pour un père de famille qui se plaît dans sa maison, d'être forcé de s'y renfermer en soi-même, et de ne pouvoir s'y faire entendre à personne !

D'ailleurs, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir, élèvera-t-elle ses enfans ? Comment discernera-t-elle ce qui leur convient ? Comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée ? Elle ne saura que les flatter ou les menacer, les rendre insolens ou craintifs ; elle en fera des singes maniérés ou d'étourdis polissons ; jamais de bons esprits ni des enfans aimables. Il ne con-

vient donc pas à un homme qui a de l'éducation, de prendre une femme qui n'en ait point, ni conséquemment dans un rang où l'on ne sauroit en avoir.

La recette contre le refroidissement de l'amour dans le mariage est simple et facile ; c'est de continuer d'être amans quand on est époux. Les nœuds qu'on veut trop serrer, rompent. Voilà ce qui arrive à celui du mariage, quand on veut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impose aux deux époux est le plus saint de tous les droits ; mais le pouvoir qu'il donne à chacun des deux sur l'autre est de trop. La contrainte et l'amour vont mal ensemble, et le plaisir ne se commande pas. Ce n'est pas tant la possession qui rassasie, que l'assujettissement. Voulez-vous donc être l'amant de votre femme ? Qu'elle soit toujours votre maîtresse et la sienne. Soyez amant heureux, mais respectueux : obtenez tout de l'amour, sans rien exiger du devoir ; et

que les moindres faveurs ne soient jamais pour vous des droits, mais des graces; souvenez-vous toujours que, même dans le mariage, le plaisir n'est légitime, que quand le désir est partagé.

La relation sociale des sexes est admirable. De cette société résulte une personne morale dont la femme est l'œil, et l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'un de l'autre, que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, et de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. L'homme a les principes; la femme une raison pratique et l'esprit des détails. Dans l'harmonie qui règne entre eux, tout tend à la fin commune; on ne sait lequel met le plus du sien. Chacun suit l'impulsion de l'autre; chacun obéit, et tous deux sont les maîtres.

Ce n'est pas seulement l'intérêt des époux, mais la cause commune de tous les hommes, que la pureté du mariage ne

soit point altérée. Chaque fois que deux époux s'unissent par un nœud solennel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain, de respecter ce lien sacré, d'honorer en eux l'union conjugale; et c'est, ce me semble, une raison très forte contre les mariages clandestins, qui, n'offrant nul signe de cette union, exposent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultère. Le public est en quelque sorte garant d'une convention passée en sa présence, et l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique est sous la protection spéciale de tous les gens de bien. Ainsi quiconque ose la corrompre, pèche; premièrement, parce qu'il la fait pécher, et qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre; il pèche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique et sacrée du mariage, sans lequel rien ne peut subsister daus l'ordre légitime des choses humaines.

La rigidité des devoirs relatifs des

deux sexes dans le mariage n'est, ni ne peut être la même. Quand la femme se plaint là-dessus de l'injuste inégalité qu'y met l'homme, elle a tort; cette inégalité n'est point une institution humaine, ou du moins elle n'est point l'ouvrage du préjugé mais de la raison: c'est à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfans, d'en répondre à l'autre. Sans doute, il n'est permis à personne de violer sa foi; et tout mari infidelle qui prive sa femme du seul prix des austères devoirs de son sexe, est un homme injuste et barbare; mais la femme infidelle fait plus: elle dissout la famille, et brise tous les liens de la nature: en donnant à l'homme des enfans qui ne sont pas à lui, elle trahit les uns et les autres; elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel désordre et quel crime ne tient pas à celui-là. S'il est un état affreux au monde, c'est celui d'un malheureux père, qui sans confiance en sa femme,

n'ose se livrer aux plus doux sentimens de son cœur ; qui doute, en embrassant son enfant, s'il n'embrasse point l'enfant d'un autre, le gage de son déshonneur, le ravisseur des biens de ses propres enfans. Qu'est-ce alors que la famille, si ce n'est une société d'ennemis secrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre, en les forçant de feindre de s'entr'aimer ?

Il n'importe donc pas seulement que la femme soit fidelle, mais qu'elle soit jugée telle par son mari, par ses proches, par tout le monde ; il importe qu'elle soit modeste, attentive, réservée, et qu'elle porte aux yeux d'autrui, comme en sa propre conscience, le témoignage de sa vertu : s'il importe qu'un père aime ses enfans, il importe qu'il estime leur mère. Telles sont les raisons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes, et leur rendent l'honneur et la réputation non moins indispensables que la chasteté. De ces principes dérive,

avec la différenee morale des sexes, un motif nouveau de devoir et de convenance, qui prescrit spécialement aux femmes l'attention la plus scrupuleuse sur leur conduite, sur leurs manières, sur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux sexes sont égaux, et que leurs devoirs sont les mêmes, c'est se perdre en déclamations vaines; c'est ne rien dire, tant qu'on ne répondra pas à cela.

Voulez-vous rendre chacun à ses premiers devoirs ? commencez par les mères; vous serez étonné des changemens que vous produirez. Tout vient successivement de cette première dépravation : tout l'ordre moral s'altère ; le naturel s'éteint dans tous les cœurs ; l'intérieur des maisons prend un air moins vivant ; le spectacle touchant d'une famille naissante n'attache plus le mari, n'impose plus d'égards aux étrangers ; on respecte moins la mère dont on ne voit pas les enfans : il n'y a point de résidence dans les familles ; l'habitude ne renforce

plus les liens du sang ; il n'y a plus ni père, ni mère, ni enfans, ni frères, ni sœurs : tous se connoissent à peine ; comment s'aimeroient-ils ? chacun ne songe plus qu'à soi. Quand la maison n'est plus qu'une triste solitude, il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais que les mères daignent nourrir leurs enfans ; les mœurs vont se réformer d'elles-mêmes, les sentimens de la nature se réveiller dans tous les cœurs ; l'état va se repeupler : ce premier point, ce point seul va tout réunir. L'attrait de la vie domestique est le meilleur contrepoison des mauvaises mœurs. Le tracas d'enfans, qu'on croit importun, devient agréable ; il rend le père et la mère plus nécessaires, plus chers l'un à l'autre ; il resserre entre eux le lien conjugal. Quand la famille est vivante et animée, les soins domestiques font la plus chère occupation de la femme et le plus doux amusement du mari. Ainsi de ce seul abus corrigé résulteroit

bientôt une réforme générale ; bientôt la nature auroit repris tous ses droits. Qu'une fois les femmes redeviennent mères, bientôt les hommes redeviendront pères et maris. Fondé sur des conséquences que donne le plus simple raisonnement, et sur des observations que je n'ai jamais vu démenties, j'ose promettre à ces dignes mères un attachement solide et constant de la part de leurs maris, une tendresse vraiment filiale de la part de leurs enfans, l'estime et le respect du public, d'heureuses couches sans accident et sans suite, une santé ferme et vigoureuse, enfin le plaisir de se voir un jour imiter par leurs filles, et citer en exemple à celles d'autrui.

Non contentes d'avoir cessé d'alaiter leurs enfans, les femmes cessent d'en vouloir faire ; la conséquence est naturelle. Dès que l'état de mère est onéreux, on trouve bientôt le moyen de s'en délivrer tout-à-fait : on veut faire un ouvrage inutile, afin de le commencer toujours ; et l'on

tourne au préjudice de l'espèce, l'attrait donné pour la multiplier. Cet usage, ajoûté aux autres causes de dépopulation, nous annonce le sort prochain de l'Europe. Les sciences, les arts, la philosophie et les mœurs qu'elle engendre, ne tarderont pas d'en faire un désert. Elle sera peuplée de bêtes féroces; elle n'aura pas beaucoup changé d'habitans.

DU CÉLIBAT.

L'Obligation de se marier n'est pas commune à tous; elle dépend, pour chaque homme, de l'état où le sort l'a placé. C'est pour le peuple, pour l'artisan, pour le villageois, pour les hommes vraiment utiles, que le célibat est illicite: pour les ordres qui dominent les autres, auxquels tout tend sans cesse, et qui ne sont toujours que trop remplis, il est permis et même convenable. Sans cela, l'état ne fait que se dépeupler par la multiplication des sujets qui lui sont à

charge. Les hommes auront toujours assez de maîtres ; et l'Angleterre manquera plutôt de laboureurs que de pairs.

Au reste, ces raisons, assez judicieuses pour un politique qui balance les forces respectives de l'état, afin d'en maintenir l'équilibre, je ne sais si elles sont assez solides pour dispenser les particuliers de leur devoir envers la nature. Il sembleroit que la vie est un bien qu'on ne reçoit qu'à la charge de la transmettre, une sorte de substitution qui doit passer de race en race ; et que quiconque eut un père, est obligé de le devenir. Il est bien difficile qu'un état si contraire à la nature, tel que le célibat, n'amène pas quelque désordre public ou caché. Le moyen d'échapper toujours à l'ennemi qu'on porte sans cesse avec soi ?

DE LA SOCIETÉ CIVILE.

LE premier qui, ayant enclos un terein, s'avisa de dire *ceci est à moi*, et rouva des gens assez simples pour le roire, fut le vrai fondateur de la soiété civile.

Tant que les hommes ne s'appliquèrent u'à des ouvrages qu'un seul pouvoit aire, et qu'à des arts qui n'avoient pas esoin du concours de plusieurs mains, ls vécurent libres, sains, bons et heureux utant qu'ils pouvoient l'être par leur ature, et continuèrent à jouir entre eux les douceurs d'un commerce indépendant; nais dès l'instant qu'un homme eut beoin du secours d'un autre; dès qu'on 'aperçut qu'il étoit utile à un seul l'avoir des provisions pour deux, l'égaité disparut, la propriété s'introduisit; e travail devint nécessaire, et les vastes fo-

rêts se changèrent en des campagnes riantes, qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons.

C'est la foiblesse de l'homme qui le rend sociable ; ce sont nos misères communes qui portent nos cœurs à l'humanité : nous ne lui devrions rien, si nous n'étions pas hommes. Tout attachement est un signe d'insuffisance : si chacun de nous n'avoit nul besoin des autres, il ne songeroit guères à s'unir à eux. Il suit delà que nous nous attachons à nos semblables, moins par le sentiment de leurs plaisirs, que par celui de leurs peines ; car nous y voyons bien mieux l'identité de notre nature, et les garants de leurs attachemens pour nous. Si nos besoins communs nous unissent par intérêt, nos misères communes nous unissent par affection.

Le précepte de ne jamais nuire à autrui emporte celui de tenir à la société

humaine le moins qu'il est possible : car dans l'état social, le bien de l'un fait nécessairement le mal de l'autre. Ce rapport est dans l'essence de la chose, et rien ne sauroit le changer. Qu'on cherche, sur ce principe, lequel est le meilleur, de l'homme social, ou du solitaire ? Un auteur illustre dit qu'il n'y a que le méchant qui soit seul ; mais je dis qu'il n'y a que le bon qui soit seul. Si cette proposition est moins sentencieuse, elle est plus vraie et mieux raisonnée que la précédente. Si le méchant étoit seul, quel mal feroit-il ? C'est dans la société qu'il dresse ses machines pour nuire aux autres.

Il est clair qu'il faut mettre sur le compte de la propriété, et par conséquent de l'établissement et de la perfection des sociétés, les raisons de la diminution de notre espèce, les assassinats, les empoisonnemens, les vols de grands chemins ; ces moyens honteux d'empêcher la naissance des hommes et de tromper la nature, soit par ces goûts

brutaux et dépravés qui insultent son plus charmant ouvrage, goûts que les sauvages ni les animaux ne connûrent jamais, et qui ne sont nés dans les pays policés que d'une imagination corrompue ; soit par ces avortemens secrets, dignes fruits de la débauche et de l'honneur vicieux ; soit par l'exposition ou le meurtre d'une multitude d'enfans, victimes de la misère de leurs parens, ou de la honte barbare de leurs mères ; soit enfin par la mutilation de ces malheureux, dont une partie de l'existence et toute la postérité sont sacrifiées à de vaines chansons, ou, ce qui est pis encore, ou la brutale jalousie de quelques hommes : mutilation qui, dans ce dernier cas, outrage doublement la nature, et par le traitement que reçoivent ceux qui la souffrent, et par l'usage auquel ils sont destinés. Le dirai-je ? l'espèce humaine est attaquée dans sa source même, et jusques dans le plus saint de tous les liens, où l'on n'ose plus écouter la nature, qu'après avoir consulté la

fortune, et où le désordre civil confondant les vertus et les vices, la continence devient une précaution criminelle, et le refus de donner la vie à son semblable un acte d'humanité.

Les vices qui rendent nécessaires les institutions sociales, sont les mêmes qui en rendent l'abus inévitable; parce que les loix, en général moins fortes que les passions, contiennent les hommes sans les changer.

Les hommes sont méchans; cependant l'homme est naturellement bon. Qu'est-ce donc qui peut l'avoir dépravé à ce point, si non les changemens survenus dans sa constitution, les progrès qu'il a faits, et les connoissances qu'il a acquises? Qu'on admire tant qu'on voudra la société humaine, il n'en sera pas moins vrai qu'elle porte nécessairement les hommes à s'entre-haïr à proportion que leurs intérêts se croisent; à se rendre mutuellement des services apparens, et à se faire en effet

tous les maux imaginables. Que peut-on penser d'un commerce où la raison de chaque particulier lui dicte des maximes directement contraires à celles que la raison publique prêche au corps de la société, et où chacun trouve son compte dans le malheur d'autrui ? Les calamités publiques elles-mêmes font l'attente d'une multitude de particuliers ; et j'ai vu des hommes affreux pleurer de douleur aux apparences d'une année fertile.

Pour le poëte, c'est l'or et l'argent ; mais pour le philosophe, ce sont le fer et le bled qui ont civilisé les hommes, et perdu le genre humain.

L'état social n'est avantageux aux hommes, qu'autant qu'ils ont tous quelque chose, et qu'aucun d'eux n'a rien de trop ; car dans le fait, les loix sont toujours utiles à ceux qui possèdent, et nuisibles à ceux qui n'ont rien.

Celui qui mange dans l'oisiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole ; et un

entier que l'état paye pour ne rien faire, ne diffère guère, à mes yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des passans. Hors de la société, l'homme isolé ne devant rien à personne, a droit de vivre comme il lui plaît ; mais dans la société, où il vit nécessairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de son entretien ; cela est sans exception. Travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social. Riche ou pauvre, puissant ou foible, tout citoyen oisif est un fripon.

Toute société partielle, quand elle est étroite et bien unie, s'aliène de la grande. Tout patriote est dur aux étrangers ; ils ne sont qu'hommes, ils ne sont rien à ses yeux. Cet inconvénient est inévitable ; mais il est foible. L'essentiel est d'être bon aux gens avec qui l'on vit. Au dehors le Spartiate étoit ambitieux, avare, inique : mais le désintéressement, l'équité, la concorde régnoient dans ses murs. Défiez-vous de ces cosmopolites qui vont chercher au

loin dans leurs livres, des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux. Tel philosophe aime les tartares, pour être dispensé d'aimer ses voisins.

L'homme naturel est tout pour lui ; il est l'unité numérique, l'entier absolu, qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à son semblable. L'homme civil n'est qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, et dont la valeur est dans son rapport avec l'entier, qui est le corps social. Les bonnes institutions sociales sont celles qui savent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter son existence absolue, pour lui en donner une relative, et transporter le *Moi* dans l'unité commune ; en sorte que chaque particulier ne se croye plus un, mais partie de l'unité, et ne soit plus sensible que dans le tout. Un citoyen de Rome n'étoit ni Caïus, ni Lucius; c'étoit un romain : même il aimoit la patrie exclusivement à lui. Régulus se prétendoit Carthaginois, comme étant devenu le bien de ses maîtres.

En sa qualité d'étranger, il refusoit de siéger au Sénat de Rome ; il fallut qu'un Carthaginois le lui ordonnât. Il s'indignoit qu'on voulût lui sauver la vie. Il vainquit, et s'en retourna triomphant mourir dans les supplices. Cela n'a pas grand rapport, ce me semble, aux hommes que nous connoissons.

Le Lacédémonien pédarète se présente pour être admis au conseil des trois cent ; il est rejeté : il s'en retourne tout joyeux de ce qu'il s'est trouvé dans Sparte trois cents hommes valant mieux que lui. Je suppose cette démonstration sincère, et il y a lieu de croire qu'elle l'étoit : voilà le citoyen.

Une femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, et attendoit des nouvelles de la bataille. Un Ilote arrive ; elle lui en demande en tremblant.... Vos cinq fils ont été tués.... Vil esclave, t'ai-je demandé cela ?... Nous avons gagné la victoire..... La mère court aux temples, et rend gra-

ces aux dieux : voilà la citoyenne.

Celui qui, dans l'ordre civil, veut conserver la primauté des sentimens de la nature, ne sait ce qu'il veut. Toujours en contradiction avec lui-même, toujours flottant entre ses penchans et ses devoirs, il ne sera jamais ni homme ni citoyen ; il ne sera bon ni pour lui ni pour les autres. Ce sera un de ces hommes de nos jours ; un français, un anglais, un bourgeois ; ce ne sera rien.

Pour être quelque chose, pour être soi-même et toujours un, il faut agir comme on parle ; il faut être toujours décidé sur le parti qu'on doit prendre, le prendre hautement et le suivre toujours. J'attends qu'on me montre ce prodige, pour savoir si l'on est homme ou citoyen, ou comment on s'y prend pour être à la fois l'un et l'autre.

Dans l'ordre naturel, les hommes étant tous égaux, leur vocation commune est l'état d'homme ; et quiconque est bien

élevé pour celui-là, ne peut mal remplir ceux qui s'y rapportent.

L'homme civil naît, vit et meurt dans l'esclavage. A sa naissance on le coud dans un maillot ; à sa mort, on le cloue dans une bière : tant qu'il garde la figure humaine, il est enchaîné par nos institutions ; car toute notre sagesse consiste en préjugés serviles ; tous nos usages ne sont qu'assujettissement, gêne et contrainte.

Le sauvage vit en lui-même ; l'homme social, toujours hors de lui, ne sait vivre que dans l'opinion des autres ; et c'est, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence. De-là vient que demandant toujours aux autres ce que nous sommes, et n'osant jamais nous interroger là-dessus nous-mêmes, au milieu de tant de philosophie, d'humanité, de politesse et de maximes sublimes, nous n'avons qu'un extérieur trompeur et frivole, de l'honneur sans vertu, de la raison sans sagesse, et du plaisir sans bonheur.

DES SOCIÉTÉS DU MONDE.

DE quelque sens qu'on envisage les choses, tout dans la société n'est que babil, jargon, propos sans conséquence. Sur la scène, comme dans le monde, on a beau écouter ce qui se dit, on n'apprend rien de ce qui se fait, et qu'a-t-on besoin de l'apprendre ? Si-tôt qu'un homme a parlé, s'informe-t-on de sa conduite ? n'a-t-il pas tout fait, n'est-il pas jugé ? L'honnête homme aujourd'hui n'est point celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choses ; et un seul propos inconsidéré, lâché sans reflexion, peut faire à celui qui le tient, un tort irréparable que n'effaceroient pas quarante ans d'intégrité. En un mot, bien que les œuvres des hommes ne ressemblent guère à leurs discours, je vois qu'on ne les peint que par leurs discours, sans égard à leurs œuvres : je vois aussi que dans une grande ville la

société

société paroît plus douce, plus facile, plus sûre même, que parmi des gens moins étudiés ; mais les hommes y sont-ils en effet plus humains, plus modérés, plus justes ? je n'en sais rien. Ce ne sont encore là que des apparences. Ce qu'on s'efforce de me prouver avec évidence, c'est qu'il n'y a que le demi-philosophe qui regarde à la réalité des choses ; que le vrai sage ne les considère que par les apparences ; qu'il doit prendre les préjugés pour principes, les bienséances pour loix, et que la plus sublime sagesse consiste à vivre comme les fous.

C'est dans les sociétés privées, aux soupers privés, où la porte est fermée à tout survenant, que les femmes s'observent moins, et qu'on peut commencer à les étudier. C'est-là que règnent plus paisiblement des propos plus fins et plus satyriques ; c'est-là qu'on passe discrettement en revue les anecdotes, qu'on dévoile tous les événemens secrets de la chronique

scandaleuse, qu'on rend le bien et le mal également plaisans et ridicules ; et que peignant avec art, et selon l'intérêt particulier, les caractères des personnages, chaque interlocuteur, sans y penser, peint encore beaucoup mieux le sien. C'est-là, en un mot, qu'on affile avec soin le poignard, sous prétexte de faire moins de mal, mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

Cependant ces propos sont plus railleurs que mordans, et tombent moins sur le vice que sur le ridicule. En général, la satyre a peu de cours dans les grandes villes, où ce qui n'est que mal est si simple, que ce n'est pas la peine d'en parler. Que reste-t-il à blâmer où la vertu n'est plus estimée ? et de quoi médiroit-on quand on ne trouve plus de mal à rien ? A Paris, sur-tout, où l'on ne saisit les choses que par le côté plaisant, tout ce qui doit allumer la colère et l'indignation est toujours mal reçu, s'il n'est mis en chanson ou en épigramme.

Les jolies femmes n'aiment point à se fâcher ; aussi ne se fâchent-elles de rien. Elles aiment à rire ; comme il n'y a pas le mot pour rire au crime, les fripons sont d'honnêtes gens comme tout le monde : mais malheur à qui prête le flanc au ridicule : sa caustique empreinte est ineffaçable ; il ne déchire pas seulement les mœurs, la vertu ; il marque jusqu'au vice même : il fait calomnier les méchans.

Ce qu'il y a de plus frappant dans ces sociétés d'élite, c'est de voir six personnes choisies exprès pour s'entretenir agréablement ensemble, et parmi lesquelles règnent même le plus souvent des liaisons secrettes, ne pouvoir rester une heure, entre elles six, sans y faire intervenir la moitié de Paris, comme si leurs cœurs n'avoient rien à se dire, et qu'il n'y eût là personne qui méritât de les intéresser.

Si la conversation se tourne par hasard sur les convives, c'est communément dans un certain jargon de société, dont il faut

avoir la clef pour l'entendre. A l'aide de ce chiffre, on se fait réciproquement et selon le goût du temps, mille mauvaises plaisanteries, durant lesquelles le plus sot n'est pas celui qui brille le moins, tandis qu'un tiers mal instruit est réduit à l'ennui et au silence, ou à rire de ce qu'il n'entend point.

Au milieu de tout cela, qu'un homme de poids avance un propos grave ou agite une question sérieuse, aussitôt l'attention commune se fixe à ce nouvel objet; hommes, femmes, vieillards, jeunes gens se prêtent à le considérer par toutes ses faces; et l'on est étonné du sens et de la raison qui sortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres, pourvu, toutefois, qu'une plaisanterie imprévue ne vienne pas déranger cette gravité; car alors chacun renchérit à tout part à l'instant, et il n'y a plus moyen de reprendre le ton sérieux.

Un point de morale ne seroit pas mieux discuté dans une société de philosophes, que dans celle d'une folie femme

de Paris ; les conclusions y seroient même souvent moins sévères : car le philosophe qui veut agir comme il parle, y regarde à deux fois ; mais ici où toute la morale est un pur verbiage, on peut être austère sans conséquence ; et l'on ne seroit pas fâché, pour rabattre un peu l'orgueil philosophique, de mettre la vertu si haut, que le sage même n'y pût atteindre. Au reste, hommes et femmes, tous instruits par l'expérience du monde, et sur-tout par leur conscience, se réunissent pour penser de leur espèce aussi mal qu'il est possible ; toujours philosophant tristement, toujours dégradant par vanité la nature humaine, toujours cherchant dans quelque vice la cause de tout ce qui se fait de bien ; toujours, d'après leur propre cœur, médisant du cœur de l'homme.

Que croyez-vous qu'on apprenne dans les conversations si charmantes des grandes sociétés ? A juger sainement des choses du monde ? à bien user de la société ? à con-

noître au moins les gens avec qui l'on vit ? Rien de tout cela. On y apprend à plaider la cause du mensonge ; à ébranler, à force de philosophie, tous les principes de la vertu ; à colorer de sophismes subtils ses passions et ses préjugés, et à donner à l'erreur un certain tour à la mode selon les maximes du jour. Il n'est point nécessaire de connoître le caractère des gens, mais seulement leurs intérêts, pour deviner à-peu-près ce qu'ils diront de chaque chose. Quand un homme parle, c'est, pour ainsi dire, son habit et non pas lui qui a un sentiment ; et il en changera sans façon, tout aussi souvent que d'état. Donnez-lui tour-à-tour une longue perruque, un habit d'ordonnance, et une croix pectorale : vous l'entendrez successivement prêcher avec le même zèle les loix, le despotisme, et l'inquisition. Il y a une raison commune pour la robe, une autre pour la finance, une autre pour l'épée. Chacune prouve très-bien que les deux autres sont mauvaises ; conséquence

facile à tirer pour les trois. Ainsi nul ne dit jamais ce qu'il pense, mais ce qu'il lui convient de faire penser à autrui ; et le zèle apparent de la vérité n'est jamais en eux que le masque de l'intérêt.

Vous croirez que les gens isolés, qui vivent dans l'indépendance, ont au moins un esprit à eux : point du tout ; autres machines qui ne pensent point et qu'on fait penser par ressorts. On n'a qu'à s'informer de leurs sociétés, de leurs coteries, de leurs amis, des femmes qu'ils voient, des auteurs qu'ils connoissent ; là-dessus on peut d'avance établir leur sentiment futur sur un livre prêt à paroître, et qu'ils n'ont point lu ; sur une pièce prête à jouer, et qu'ils n'ont point vue ; sur tel ou tel système dont ils n'ont aucune idée. Et comme la pendule ne se monte ordinairement que pour vingt-quatre heures, tous ces gens là s'en vont chaque soir apprendre dans leurs sociétés ce qu'ils penseront demain.

Il y a ainsi un petit nombre d'hommes et de femmes qui pensent pour tous les autres, et par lesquels tous les autres parlent et agissent ; et comme chacun songe à son intérêt, personne au bien commun, et que les intérêts particuliers sont toujours opposés entre eux ; c'est un choc perpétuel de brigues et de cabales, un flux et reflux de préjugés, d'opinions contraires, où les plus échauffés, animés par les autres, ne savent presque jamais de quoi il est question. Chaque coterie a ses règles, ses jugemens, ses principes, qui ne sont point admis ailleurs. L'honnête homme d'une maison est un fripon dans la maison voisine. Le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu n'ont qu'une existence locale et circonscrite. Quiconque aime à se répandre et fréquente plusieurs sociétés, doit être plus flexible qu'Alcibiade, changer de principes comme d'assemblées, modifier son esprit, pour ainsi dire, à chaque pas, et mesurer

ses maximes à la toise. Il faut qu'à chaque visite il quitte, en entrant, son ame, s'il en a une ; qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maison, comme un laquais prend un habit de livrée ; qu'il la pose de même en sortant, et reprenne, s'il veut, la sienne jusqu'à nouvel échange.

Il y a plus ; c'est que chacun se met sans cesse en contradiction avec lui-même, sans qu'on s'avise de le trouver mauvais. On a des principes pour la conversation, et d'autres pour la pratique ; leur opposition ne scandalise personne, et l'on est convenu qu'ils ne se ressembleroient point entre eux. On n'exige pas même d'un auteur, sur-tout d'un moraliste, qu'il parle comme ses livres, ni qu'il agisse comme il parle. Ses écrits, ses discours, sa conduite sont trois choses toutes différentes, qu'il n'est point obligé de concilier. En un mot, tout est absurde et rien ne choque, parce qu'on y est accoutumé ; et il y a même, à cette incon-

séquence, une sorte de bon air dont bien des gens se font honneur. En effet, quoique tous prêchent avec zèle les maximes de leur profession, tous se piquent d'avoir le ton d'une autre. Le magistrat prend l'air cavalier; le financier fait le seigneur; l'évêque a le propos galant; l'homme de cour parle de philosophie, l'homme d'état de bel esprit: il n'y a pas jusqu'au simple artisan qui, ne pouvant prendre un autre ton que le sien, se met en noir les dimanches, pour avoir l'air d'un homme de palais. Les militaires seuls, dédaignant tous les autres états, gardent sans façon le ton du leur.

Ainsi les hommes à qui l'on parle, ne sont point ceux avec qui l'on converse; leurs sentimens ne partent point de leur cœur; leurs lumières ne sont point dans leur esprit; leurs discours ne représentent point leurs pensées; on n'aperçoit d'eux que leur figure, et l'on est dans une assemblée à-peu-près comme devant un

tableau mouvant, où le spectateur paisible est le seul être mu par lui-même.

Qu'il seroit doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure étoit toujours l'image des dispositions du cœur; si la décence étoit la vertu; si nos maximes nous servoient de règle; si la véritable philosophie étoit inséparable du titre de philosophe! Mais tant de qualités vont trop rarement ensemble, et la vertu ne marche guère en si grande pompe.

Qu'on pénètre, au travers de nos frivoles démonstrations de bienveillance, ce qui se passe au fond des cœurs, et qu'on refléchisse à ce qui doit être un état de choses où tous les hommes sont forcés de se caresser et de se détruire mutuellement, et où ils naissent ennemis par devoir, et fourbes par intérêt. Chaque homme, dit-on, gagne à servir les autres; oui, mais il gagne encore plus à leur nuire. Il n'y a point de profit si légitime, qui ne soit surpassé par celui

qu'on peut faire illégitimement ; et le tort fait au prochain est toujours plus lucratif que les services. Il ne s'agit plus que de trouver les moyens de s'assurer l'impunité ; et c'est à quoi les puissans emploient toutes leurs forces, et les foibles toutes leurs ruses.

L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement simple et touchant d'une ame franche, ont un langage bien différent des fausses démonstrations de la politesse, et des dehors trompeurs que l'usage du monde exige. J'ai grand' peur que celui qui, dès la première vue, me traite comme un ami de vingt ans, ne me traitât au bout de vingt ans comme un inconnu, si j'avois quelque important service à lui demander : et, quand je vois des hommes si dissipés prendre un intérêt si tendre à tant de gens, je présumerois volontiers qu'ils n'en prennent à personne.

La véritable politesse consiste à mar-

quer de la bienveillance aux hommes ; elle se montre sans peine quand on en a : c'est pour celui qui n'en a pas, qu'on est forcé de réduire en art ses apparences.

Quel contraste entre les discours, les sentimens et les actions des honnêtes gens ! Quand je vois les mêmes hommes changer de maximes selon les cotteries ; molinistes dans l'une, jansénistes dans l'autre, vils courtisans chez un ministre, frondeurs mutins chez un mécontent ; quand je vois un homme doré décrier le luxe, un financier les impôts, un prélat le déréglement ; quand j'entends une femme de la cour parler de modestie, un grand seigneur de vertu, un auteur de simplicité, un abbé de religion, et que ces absurdités ne choquent personne ; ne dois-je pas conclure à l'instant, qu'on ne se soucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire, et que, loin de vouloir persuader les autres quand on leur parle, on ne

cherche pas même à leur faire penser qu'on croit ce qu'on leur dit?

Les auteurs, les gens de lettres, les philosophes ne cessent de crier que, pour remplir ses devoirs de citoyen, pour servir ses semblables, il faut habiter les grandes villes; selon eux, fuir Paris, c'est haïr le genre humain; le peuple de la campagne est nul à leurs yeux; à les entendre, on croiroit qu'il n'y a des hommes, qu'où il y a des pensions, des académies et des dîners. De proche en proche la même pente entraîne tous les états. Les contes, les romans, les pièces de théâtre, tout tire sur les provinces, tout tourne en dérision la simplicité des mœurs rustiques, tout prêche les manières et les plaisirs du grand monde: c'est une honte de ne les pas connoître; c'est un malheur de ne les pas goûter. Qui sait de combien de filoux et de filles publiques l'attrait de ces plaisirs imaginaires peuple Paris de jour en jour. Ainsi, les

préjugés et l'opinion renforçant l'effet des systêmes politiques, amoncellent, entassent les habitans de chaque pays sur quelques points du territoire, et laissent tout le reste en friche et désert : ainsi, pour faire briller les capitales, se dépeuplent les nations; et, ce frivole éclat, qui frappe les yeux des sots, fait courir l'Europe à grands pas vers sa ruine.

Les Français du bel air ne comptent qu'eux dans tout l'univers; tout le reste n'est rien à leurs yeux. Avoir un carrosse, un suisse, un maître d'hôtel, c'est être *comme tout le monde.* Pour être *comme tout le monde*, il faut être comme très-peu de gens. Ceux qui vont à pied ne sont pas du monde; ce sont des bourgeois, des hommes du peuple, des gens de l'autre monde, et l'on diroit qu'un carrosse n'est pas tant nécessaire pour se conduire, que pour exister.

Devant celui qui pense, toutes les distinctions civiles disparoissent. Il voit les

mêmes passions, les mêmes sentimens dans le goujat et dans l'homme illustre ; il n'y différne que leur langage et qu'un coloris plus ou moins apprêté : et si quelque différence essentielle les distingue, elle est au préjudice des plus dissimulés. Le peuple se montre tel qu'il est, et n'est pas aimable ; mais il faut bien que les gens du monde se déguisent ; s'ils se montroient tels qu'ils sont, ils feroient horreur.

DE LA CONVERSATION.

LE ton de la bonne conversation n'est ni pesant, ni frivole ; il est coulant et naturel, sage sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoques. Ce ne sont ni des dissertations, ni des épigrammes ; on y raisonne sans argumenter, on y plaisante sans jeux de mots ; on y associe avec art l'esprit et la raison, les maximes et les

illies, la satyre aiguë, l'adroite flatterie
la morale austère : on y parle de tout,
our que chacun ait quelque chose à dire ;
n n'approfondit point les questions de
eur d'ennuyer, on les propose comme
n passant, on les traite avec rapidité ;
a précision mène à l'élégance ; chacun
lit son avis, et l'appuie en peu de mots ;
ul n'attaque avec chaleur celui d'autrui,
ul ne défend opiniâtrément le sien : on
liscute pour s'éclairer, on s'arrête avant la
dispute ; chacun s'instruit, chacun s'amuse,
ous s'en vont contens, et le sage même
peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence.

Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire ; c'est par lui seul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les sens. C'est l'esprit qui non-seulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque sorte ; c'est par la succession des sentimens et des idées qu'il anime et varie

la physionomie ; et c'est par les discou
qu'il inspire, que l'attention, tenue e
haleine, soutient long-temps le mêm
intérêt sur le même objet.

Le bon usage du monde, celui qu
nous y fait le plus rechercher et chérir
n'est pas tant d'y briller que d'y fair
briller les autres, et mettre, à force d
modestie, leur orgueil plus en liberté
Ne craignons pas qu'un homme d'esprit,
qui ne s'abstient de parler que par rete-
nue et discrétion, puisse jamais passer
pour un sot. Dans quelque pays que ce
puisse être, il n'est pas possible qu'on
juge un homme sur ce qu'il n'a pas dit,
et qu'on le méprise pour s'être tu. Au
contraire, on remarque en général que
les gens silencieux en imposent ; qu'on
s'écoute devant eux, et qu'on leur donne
beaucoup d'attention quand ils parlent :
ce qui, leur laissant le choix des occa-
sions, et faisant qu'on ne perd rien de ce

ls disent, met tout l'avantage de leur
é. Il est si difficile à l'homme le plus
e de garder toute sa présence d'esprit
s un long flux de paroles ; il est si ra-
qu'il ne lui échappe des choses dont
se repent à loisir, qu'il aime mieux
enir le bon, que risquer le mauvais.
fin, quand ce n'est pas faute d'esprit
'il se tait, s'il ne parle pas, quelque
scret qu'il puisse être, le tort en est à
ux qui sont avec lui.

Le grand caquet vient nécessairement
u de la prétention à l'esprit, ou du prix
u'on donne à des bagatelles dont on croit
ottement que les autres font autant de
as que nous. Celui qui connoît assez de
hoses, pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop ; car il sait apprécier aussi l'attention qu'on lui donne, et l'intérêt qu'on peut prendre à ses discours. En général, les gens qui savent peu, parlent beaucoup ; et les

gens qui savent beaucoup, parlent p
Il est simple qu'un ignorant trouve
portant tout ce qu'il sait, et le dise
tout le monde. Mais un homme inst
n'ouvre pas aisément son repertoire
auroit trop à dire, et il voit encore p
à dire après lui ; il se tait.

On ne considère pas assez combien l'
bitude de passer sa vie à dire des rie
rétrécit l'esprit. Les gens oisifs, toujo
ennuyés d'eux-mêmes, s'efforcent de do
ner un grand prix à l'art de les amuse
et l'on diroit que le savoir-vivre co
siste à ne dire que de vaines paroles
mais la société humaine a un objet pl
noble ; et ses vrais plaisirs ont plus
solidité. L'organe de la vérité, le pl
digne organe de l'homme, le seul do
l'usage le distingue des animaux, ne l
a point été donné pour n'en pas tirer u
meilleur parti qu'ils ne font de leurs cri
Il se dégrade au-dessous d'eux, quand
parle pour ne rien dire ; et l'homme doi

e homme jusques dans ses délassemens. l'entretien des paysans a des charmes, me pour ces ames élevées avec qui le ge aimeroit à s'instruire. On trouve dans naïveté villageoise des caractères plus rqués, plus d'hommes pensans par eux-êmes, que sous le masque uniforme des bitans des villes, où chacun se montre mme sont les autres, plutôt que comme est lui-même. On trouve encore en eux es cœurs sensibles aux moindres caresses, qui s'estiment heureux de l'intérêt qu'on rend à leurs affaires et à leur bonheur. eur cœur ni leur esprit ne sont point açonnés par l'art; ils n'ont point appris se former sur nos modèles, et l'on n'a as peur de trouver en eux l'homme de l'homme, au lieu de celui de la nature.

DES FEMMES.

LEs anciens avoient en général un très-grand respect pour les femmes; mais ils

marquoient ce respect en s'abstenant
les exposer au jugement du public,
croyoient honorer leur modestie, en
faisant sur leurs autres vertus. Ils avoie
pour maxime, que le pays où les mœu
étoient les plus pures, étoit celui où l'
parloit le moins des femmes; et que
femme la plus honnête étoit celle dont
parloit le moins. C'est sur ce princip
qu'un Spartiate, entendant un étrange
faire de magnifiques éloges d'une dam
de sa connoissance, l'interrompit e
colère : ne cesseras-tu point, lui dit-il, d
médire d'une femme de bien ? De-là ve
noit encore que dans leurs comédies le
rôles d'amoureuses et de filles à marie
ne représentoient jamais que des esclave
ou des filles publiques. Ils avoient une
telle idée de la modestie du sexe, qu'ils
auroient cru manquer aux égards qu'ils lui
devoient, de mettre une honnête fille sur
la scène, seulement en représentation.
En un mot, l'image du vice à découvert

s choquoit moins, que celle de la pu-
eur offensée.

Chez nous, la femme la plus estimée est elle qui fait le plus de bruit ; de qui l'on arle le plus ; qu'on voit le plus dans le nonde ; chez qui l'on dîne le plus sou-ent ; qui donne le plus impérieusement e ton ; qui juge, tranche, décide, pro-nonce, assigne aux talens, au mérite, ux vertus, leurs degrés et leurs places, t dont les humbles savans mendient le plus bassement la faveur. Sur la scène, c'est pis encore. Au fond, dans le monde, elles ne savent rien, quoiqu'elles jugent de tout ; mais au théâtre, savantes du savoir des hommes ; philosophes, graces aux auteurs, elles écrasent notre sexe de ses propres talens, et les imbécilles spectateurs vont bonnement apprendre des femmes ce qu'ils ont pris soin de leur dicter. Tout cela, dans le vrai, c'est se moquer d'elles, c'est les taxer d'une vanité puérile ; et je ne doute pas que les

plus sages n'en soient indignées. Parcour la plûpart des pièces modernes ; c'e toujours une femme qui sait tout, q apprend tout aux hommes ; c'est tou jours la dame de cour qui fait dire l catéchisme au *petit Jean de Saintré.* U enfant ne sauroit se nourrir de son pain s'il n'est coupé par sa gouvernante. Voil l'image de ce qui se passe aux nouvelle pièces. La bonne est sur le théâtre, e les enfans sont dans le parterre.

La galanterie françoise a donné au femmes un pouvoir universel, qui n' besoin d'aucun tendre sentiment pour s soutenir. Tout dépend d'elles ; rien ne s fait que par elles ou pour elles ; l'olymp et le parnasse, la gloire et la fortune son également sous leurs loix. Les livre n'ont de prix, les auteurs n'ont d'estime, qu'autant qu'il plait aux femmes de leu en accorder ; elles décident souveraine- ment des plus hautes connoissances, ain- si que des agréables. Poësie, littérature, histoire,

histoire ; philosophie, politique même, on voit d'abord, au style de tous les livres, qu'ils sont écrits pour amuser de jolies femmes ; et l'on vient de mettre la bible en histoires galantes. Dans les affaires, elles ont, pour obtenir ce qu'elles demandent, un ascendant naturel jusques sur leurs maris, non parce qu'ils sont leurs maris, mais parce qu'ils sont hommes, et qu'il est convenu qu'un homme ne refusera rien à aucune femme, fût-ce même la sienne.

Au reste, cette autorité ne suppose ni attachement, ni estime ; mais seulement de la politesse et de l'usage du monde ; car d'ailleurs, il n'est pas moins essentiel à la galanterie françoise de mépriser les femmes que de les servir. Ce mépris est une sorte de titre qui leur en impose : c'est un témoignage qu'on a assez vécu avec elles pour les connoître. Quiconque les respecteroit, passeroit à leurs yeux pour un novice, un paladin, un

homme qui n'a connu les femmes que dans les romans. Elles se jugent avec tant d'équité, que les honorer seroit être indigne de leur plaire ; et la première qualité d'homme à bonnes fortunes est d'être souverainement impertinent.

Le manége de la coquetterie exige un discernement plus fin que celui de la politesse ; car pourvu qu'une femme polie le soit envers tout le monde, elle a toujours assez bien fait ; mais la coquette perdroit bientôt son empire par cette uniformité mal-adroite. A force de vouloir obliger tous ses amans, elle les rebuteroit tous. Dans la société les manières qu'on prend avec tous les hommes ne laissent pas de plaire à chacun ; pourvu qu'on soit bien traité, l'on n'y regarde pas de si près sur les préférences ; mais en amour une faveur qui n'est pas exclusive est une injure. Un homme sensible aimeroit cent fois mieux être seul maltraité, que caressé avec tous les autres,

et ce qui peut arriver de pis est de n'être point distingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conserver plusieurs amans, persuade à chacun d'eux qu'elle le préfère, et qu'elle le lui persuade sous les yeux de tous les autres, à qui elle en persuade autant sous les siens.

Voulez vous voir un personnage embarrassé ? placez un homme entre deux femmes avec chacune desquelles il aura des liaisons secrettes ; puis observez quelle sotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes (et sûrement l'exemple ne sera pas plus rare), vous serez émerveillé de l'adresse avec laquelle elle donnera le change à tous deux, et fera que chacun se rira de l'autre. Or si cette femme leur témoignoit la même confiance, et prenoit avec eux la même familiarité, comment seroient-ils un moment ses dupes ? En les traitant également, ne montreroit-elle pas qu'ils ont les mêmes droits sur elle ? Oh ! qu'elle s'y prend bien

mieux que cela ! Loin de les traiter de la même manière, elle affecte de mettre entre eux de l'inégalité ; elle fait si bien que celui qu'elle flatte croit que c'est par tendresse, et que celui qu'elle maltraite croit que c'est par dépit. Ainsi chacun content de son partage, la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle seule.

Dans le désir général de plaire, la coquetterie suggère de semblables moyens. Les caprices ne feroient que rebuter, s'ils n'étoient sagement ménagés ; et c'est en les dispensant avec art, qu'une femme en fait les plus fortes chaînes de ses esclaves.

A quoi tient tout cet art, si ce n'est à des observations fines et continuelles, qui lui font voir à chaque instant ce qui se passe dans les cœurs des hommes, et qui la disposent à porter à chaque mouvement secret qu'elle aperçoit, la force qu'il faut pour le suspendre ou l'accélérer ? Or cet art s'apprend-il ? Non : il

naît avec les femmes ; elles l'ont toutes, et jamais les hommes ne l'ont au même degré. Tel est un des caractères distinctifs du sexe. La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines sont la science des femmes : l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

Les femmes sont fausses, nous dit-on : non ; elles le deviennent. Le don qui leur est propre est l'adresse, et non pas la fausseté. Dans les vrais penchans de leur sexe, même en mentant, elles ne sont point fausses. Pourquoi consultez-vous leur bouche, quand ce n'est pas elle qui doit parler ? Consultez leurs yeux, leur teint, leur respiration, leur air craintif, leur molle résistance : voilà le langage que la nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours, non, et doit le dire ; mais l'accent qu'elle y joint n'est pas toujours le même, et cet accent ne sait point mentir. La femme n'a-t-elle pas les mêmes besoins que l'homme, sans avoir

le même droit de les témoigner ? Son sort seroit trop cruel, si même dans les désirs légitimes elle n'avoit un langage équivalent à celui qu'elle n'ose tenir. Ne lui faut-il pas un art de communiquer ses penchans, sans les découvrir ? Combien ne lui importe-t-il pas d'apprendre à toucher le cœur de l'homme sans paroître songer à lui ? Quel discours charmant n'est-ce pas que la pomme de Galathée et sa fuite maladroite ? Que faudra-t-il qu'elle ajoûte à cela ? Ira-t-elle dire au berger qui la suit entre les saules, qu'elle n'y fuit qu'à dessein de l'y attirer ? Elle mentiroit, pour ainsi dire ; car alors elle ne l'attireroit plus. Plus une femme a de réserve, plus elle doit avoir d'art, même avec son mari. Oui, je soutiens qu'en tenant la coquetterie dans ses limites, on la rend modeste et vraie ; et qu'on en fait une loi de l'honnêteté.

Douce pudeur ! suprême volupté de

l'amour, que de charmes perd une femme, au moment qu'elle renonce à toi ! combien, si elle connoissoit ton empire, elle mettroit de soin à te conserver, si non par honnêteté, du moins par coquetterie ! Mais on ne joue pas la pudeur. Il n'y a point d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter.

L'audace d'une femme est le signe assuré de sa honte : c'est pour avoir trop à rougir, qu'elle ne rougit plus : et si quelquefois la pudeur survit à la chasteté, que doit-on penser de la chasteté, quand la pudeur même est éteinte ?

En gênant les désirs, la pudeur les enflamme ; ses craintes, ses détours, ses réserves, ses timides aveux, sa tendre et naïve finesse, disent mieux ce qu'elle croit taire, que la passion ne l'eût dit sans elle : c'est elle qui donne du prix aux faveurs et de la douceur aux refus. Le véritable amour possède en effet ce que la seule pudeur lui dispute ; ce mélange de foiblesse

et de modestie le rend plus touchant et plus tendre ; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente ; et c'est ainsi qu'il jouit à la fois de ses privations et de ses plaisirs.

Si la pudeur étoit un préjugé de la société et de l'éducation, ce sentiment devroit augmenter dans les lieux où l'éducation est plus soignée, et où l'on rafine incessamment sur les loix sociales ; il devroit être plus foible par-tout où l'on est resté plus près de l'état primitif. C'est tout le contraire. Dans nos montagnes, les femmes sont timides et modestes, un mot les fait rougir ; elles n'osent lever les yeux sur les hommes, et gardent le silence devant eux. Dans les grandes villes, la pudeur est ignoble et basse ; c'est la seule chose dont une femme bien élevée auroit honte ; et l'honneur d'avoir fait rougir un honnête homme n'appartient qu'aux femmes du meilleur air.

Les femmes qui ont perdu le plus la

udeur, prétendent bien être plus vraies ue les autres, et se faire valoir de cette anchise ; mais elles n'ont jamais perfadé cela qu'à des sots. Le plus grand ein de leur sexe ôté, que reste-t-il qui s retienne, et de quel honneur feront-lles cas, après avoir renoncé à celui ui leur est propre ? On n'arrive à ce oint de dépravation, qu'à force de vices u'on garde tous, et qui ne règnent qu'à a faveur de l'intrigue et du mensonge. Au contraire, celles qui ont encore de la udeur, qui ne s'enorgueillissent point de eurs fautes, qui savent cacher leurs désirs, même à ceux qui les inspirent ; celles dont ls en arrachent les aveux avec le plus de peine, sont d'ailleurs les plus vraies, les plus sincères, les plus constantes dans tous leurs engagemens ; et celles sur la foi desquelles on peut généralement le plus compter. Je ne sache que la seule mademoiselle de l'*Enclos*, qu'on ait pû citer pour exception connue à ces remar-

ques. Aussi mademoiselle de l'*Enclos* a-t-elle passé pour un prodige. Dans le mépris des vertus de son sexe, elle avoit dit-on, conservé celles du nôtre : on vante sa franchise, sa droiture, la sûreté de son commerce, sa fidélité dans l'amitié. Enfin pour achever le tableau de sa gloire, on a dit qu'elle s'étoit *faite homme* ; à la bonne heure : mais avec toute sa haute réputation je n'aurois pas plus voulu de cet homme-là pour mon ami, que pour ma maîtresse.

Que la chasteté doit être une vertu délicieuse pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'ame ! Tandis qu'elle voit toute la terre à ses pieds, elle triomphe de tout et d'elle-même : elle s'élève dans son propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage ; les sentimens tendres ou jaloux, mais toujours respectueux, des deux sexes ; l'estime universelle et la sienne propre, lui payent sans cesse, en tribut de gloire, les combats de quelques instans. Les privations sont

assagères, mais le prix en est perma-
ent : quelle jouissance pour une ame
oble, que l'orgueil de la vertu joint à
a beauté ! Réalisez une héroïne de ro-
nan, elle goûtera des voluptés plus
xquises que les Laïs et les Cléopâtres ;
t quand sa beauté ne sera plus, sa gloire
t ses plaisirs resteront encore : elle seule
saura jouir du passé.

Une femme hardie, effrontée, intri-
gante, qui ne sait attirer des amans que
par la coquetterie, ni les conserver que
par les faveurs, les fait obéir comme
des valets dans les choses serviles et
communes ; dans les choses importantes
et graves, elle est sans autorité sur eux.
Mais la femme à la fois honnête, aima-
ble et sage ; celle qui force les siens à la
respecter ; celle qui a de la réserve et de
la modestie ; celle, en un mot, qui sou-
tient l'amour par l'estime, les envoie
d'un signe au bout du monde, au com-
bat, à la gloire, à la mort, où il lui

plait : cet empire est beau, et vaut bien la peine d'être acheté.

Il est certain que les femmes seules pourroient ramener l'honneur et la probité parmi nous : mais elles dédaignent de mains de la vertu un empire qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes.

Que de grandes choses on feroit avec le désir d'être estimé des femmes, si l'on savoit mettre en œuvre ce ressort ! Malheur au siécle où les femmes perdent leur ascendant, et où leurs jugemens ne font plus rien aux hommes ! c'est le dernier degré de la dépravation. Tous les peuples qui ont eu des mœurs ont respecté les femmes. Voyez Sparte, voyez les Germains ; voyez Rome, Rome le siège de la gloire et de la vertu, si jamais elles en eurent un sur la terre. C'est-là que les femmes honoroient les exploits des grands généraux, qu'elles pleuroient publiquement les pères de la patrie, que leurs vœux ou leurs deuils étoient

étoient consacrés comme le plus solennel jugement de la République. Toutes les grandes révolutions y vinrent des femmes ; par une femme Rome acquit la liberté ; par une femme les Plébéïens obtinrent le consulat ; par une femme finit la tyrannie des Decemvirs ; par les femmes Rome assiégée fut sauvée des mains d'un proscrit. Galans françois, qu'eussiez-vous dit en voyant passer cette procession, si ridicule à vos yeux moqueurs ? Vous l'eussiez accompagnée de vos huées. Que nous voyons d'un œil différent les mêmes objets ! et peut-être avons-nous tous raison. Formez ce cortége de belles dames françoises ; je n'en connois point de plus indécent : mais composez-le de romaines, vous aurez, tous, les yeux des Volsques et le cœur de Coriolan.

Femmes ! femmes ! objets chers et funestes, que la nature orna pour notre supplice, qui punissez quand on vous brave, qui poursuivez quand on vous

craint ; dont la haine et l'amour sont également nuisibles, et qu'on ne peut ni rechercher ni fuir impunément ! Beauté, charme, attrait, sympathie ! être ou chimère inconcevable, abîme de douleurs et de voluptés ! beauté plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître, malheureux qui se livre à ton calme trompeur ! c'est toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain.

L'ascendant que les femmes ont sur les hommes n'est pas un mal en soi ; c'est un présent que leur a fait la nature pour le bonheur du genre humain ; mieux dirigé, il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne sent point assez quels avantages naîtroient dans la société d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du genre humain, qui gouverne l'autre. Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes : si vous voulez donc qu'ils deviennent grands et vertueux,

apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur d'ame et vertu.

L'empire des femmes sur les hommes n'est point à elles, parce que les hommes l'ont voulu, mais parce qu'ainsi le veut la nature; il étoit à elles avant qu'elles parussent l'avoir. Ce même Hercule qui crut faire violence aux cinquante filles de Thespitius, fut pourtant contraint de filer près d'Omphale; et le fort Samson n'étoit pas si fort que Dalila. Cet empire est aux femmes, et ne peut leur être ôté, même quand elles en abusent: si jamais elles pouvoient le perdre, il y a long-temps qu'elles l'auroient perdu.

Toutes les facultés communes aux deux sexes ne leur sont pas également partagées, mais prises en tout elles se compensent. La femme vaut mieux comme femme et moins comme homme; par-tout où elle fait valoir ses droits, elle a l'avantage; par-tout où elle veut usurper les nôtres, elle reste au-dessous de nous.

Croyez-moi, mère judicieuse, ne faites point de votre fille un honnête homme, comme pour donner un démenti à la nature : faites-en une honnête femme, et soyez sûre qu'elle en vaudra mieux pour elle et pour nous.

La première et la plus importante qualité d'une femme est la douceur. Faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices, et toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice, et à supporter les torts d'un mari sans se plaindre : ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce. L'aigreur et l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux et les mauvais procédés des maris ; ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point insinuantes et persuasives pour devenir acariâtres ; il ne les fit point foibles pour être impérieuses :

ne leur donna point une voix si douce pour dire des injures : il ne leur fit point des traits si délicats, pour les défigurer par la colère. Quand elles se fâchent, elles s'oublient ; elles ont souvent raison de se plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe ; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente : mais, à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramène, et triomphe de lui tôt ou tard.

Les hommes, en général, sont moins constans que les femmes, et se rebutent plutôt qu'elles, de l'amour heureux. La femme pressent de loin l'inconstance de l'homme, et s'en inquiète ; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il commence à s'attiédir, forcée à lui rendre, pour le garder, tous les soins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à son tour, et rarement avec le même succès. L'attachement et les

soins gagnent les cœurs, mais ils ne les recouvrent guères.

Vous êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la consistance à un sentiment aussi frivole et aussi passager que l'amour! Tout change dans la nature; tout est dans un flux continuel, et vous voulez inspirer des feux constans! Et de quel droit prétendez-vous être aimées aujourd'hui, parce que vous l'étiez hier? Gardez donc le même visage, le même âge, la même humeur; soyez toujours la même, et l'on vous aimera toujours, si l'on peut. Mais changer sans cesse et vouloir toujours qu'on vous aime, ce n'est pas chercher des cœurs constans, c'est en chercher d'aussi changeans que vous.

Chez les peuples qui ont des mœurs, les filles sont faciles et les femmes sévères: c'est le contraire chez ceux qui n'en ont pas. Les premiers n'ont égard qu'au délit, et les autres qu'au scandale. Il ne

s'agit que d'être à l'abri des preuves ; le crime est compté pour rien.

Loin de rougir de leur foiblesse, les femmes en font gloire ; elles affectent de ne pouvoir soulever les plus légers fardeaux ; elles auroient honte d'être fortes : pourquoi cela ? Ce n'est pas seulement pour paroître délicates : c'est par une précaution plus adroite ; elles se ménagent de loin des excuses et le droit d'être foibles au besoin.

Entre les devoirs de la femme, un des premiers est la propreté ; devoir spécial, indispensable, imposé par la nature. Il n'y a pas au monde un objet plus dégoûtant qu'une femme mal-propre, et le mari qui s'en dégoûte n'a pas tort. Ainsi, bien faire ce qu'elle fait n'est que le second des soins d'une femme : le premier doit être toujours de le faire proprement.

L'abus de la toilette n'est point ce qu'on pense : il vient plus d'ennui que de vanité. Une femme qui passe six heures à

sa toilette, n'ignore point qu'elle n'en sort pas mieux mise que celle qui n'y passe qu'une demi-heure ; mais c'est autant de pris sur l'assommante longueur du temps ; et il vaut mieux s'amuser de soi, que de s'ennuyer de tout. Sans la toilette, que feroit-on de la vie depuis midi jusqu'à neuf heures ? En rassemblant des femmes autour de soi, on s'amuse à les impatienter ; c'est déjà quelque chose ; on évite les tête-à-tête avec un mari qu'on ne voit qu'à cette heure-là, c'est beaucoup plus : et puis viennent les marchandes, les brocanteurs, les petits messieurs, les petits auteurs, les vers, les chansons, les brochures : sans la toilette, on ne réuniroit jamais si bien tout cela.

Dans chaque société la maîtresse de la maison est presque toujours seule au milieu d'un cercle d'hommes ; on a peine à concevoir d'où tant d'hommes peuvent se répandre par-tout ; ils semblent, comme les espèces, se multiplier par la

circulation. C'est donc là qu'une femme apprend à parler, à agir et à penser comme eux, et eux comme elle. C'est-là qu'unique objet de leurs petites galanteries, elle jouit paisiblement de ces insultans hommages auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi : qu'importe? Sérieusement, ou par plaisanterie, on s'occupe d'elle, et c'est sur-tout ce qu'elle veut. Qu'une autre femme survienne, à l'instant le ton de cérémonie succède à la familiarité ; les grands airs commencent, l'attention des hommes se partage, et l'on se tient mutuellement dans une secrette gêne, dont on ne sort plus qu'en se séparant.

Mille liaisons secrettes doivent être le fruit de cette manière de vivre éparse et isolée parmi tant d'hommes ; tout le monde en convient aujourd'hui, et l'expérience a détruit l'absurde maxime de vaincre les tentations en les multipliant. On ne dit plus que cet usage est plus

honnête, mais qu'il est plus agréable, et c'est ce qui n'est pas plus vrai : car quel amour peut régner où la pudeur est en dérision, et quel charme peut avoir une vie, privée à la fois d'amour et d'honnêteté ? Aussi, comme le grand fléau de tous ces gens si dissipés est l'ennui, les femmes se soucient-elles moins d'être aimées qu'amusées ; la galanterie et les soins valent mieux que l'amour auprès d'elles ; et pourvu qu'on soit assidu, peu leur importe qu'on soit passionné. Les mots même d'*amour* et d'*amant* sont bannis de l'intime société des deux sexes, et relegués avec ceux de *chaîne* et de *flamme* dans les romans qu'on ne lit plus.

On diroit que le mariage n'est pas à Paris de la même nature que par-tout ailleurs. C'est un sacrement, à ce qu'ils prétendent ; et ce sacrement n'a pas la force des moindres contrats civils ; il semble n'être que l'accord de deux personnes libres, qui conviennent de de-

meurer ensemble, de porter le même nom, de reconnoître les mêmes enfans, mais qui n'ont, au surplus, aucune sorte de droit l'une sur l'autre; et un mari qui s'aviseroit de contrôler la mauvaise conduite de sa femme, n'exciteroit pas moins de murmures, que celui qui souffriroit ailleurs le désordre public de la sienne. Les femmes, de leur côté, n'usent pas de rigueur envers leurs maris; elles ne les font point punir d'imiter leurs infidélités. Au reste, comment attendre de part et d'autre un effet plus honnête d'un lien, où le cœur n'a point été consulté? Qui n'épouse que la fortune ou l'état, ne doit rien à la personne.

Chez la plupart des femmes l'amant est comme un des gens de la maison. S'il ne fait pas son devoir, on le congédie, et l'on en prend un autre; s'il trouve mieux ailleurs, ou s'ennuie du métier, il quitte, et l'on en prend un autre. Il y a, dit-on, des femmes assez capri-

cieuses pour essuyer même du maître de la maison ; car enfin, c'est encore une espèce d'homme. Cette fantaisie ne dure pas ; quand elle est passée, on le chasse, et l'on en prend un autre ; ou s'il s'obstine, on le garde, et l'on en prend toujours un autre.

Mais comment une femme vit-elle ensuite avec tous ces autres-là, qui ont ainsi pris ou reçu leur congé ? Bon ! elle n'y vit point. On ne se voit plus ; on ne se connoît plus. Si jamais la fantaisie prenoit de renouer, on auroit une nouvelle connoissance à faire, et ce seroit beaucoup qu'on se souvînt de s'être vûs. Ailleurs, après une union si tendre, on ne pourroit se revoir de sang-froid, le cœur palpiteroit au nom de ce qu'on a une fois aimé, on tressailleroit à sa rencontre : mais à Paris, il n'est point question de cela ; vraiment ! les femmes ne feroient donc autre chose que de tomber en syncope !

Au reste, il faut en convenir ; comme les femmes de Paris ont plus de naturel qu'elles ne croient en avoir, pour peu qu'on les fréquente assidûment, pour peu qu'on les détache de cette éternelle représentation qui leur plaît si fort, on les voit bien-tôt comme elles sont ; et c'est alors que toute l'aversion qu'elles ont d'abord inspirée par leurs couleurs, leur air, leurs regards, leurs propos et leurs manières, se change en estime et en amitié. Il n'y a point de pays où les femmes soient plus éclairées, parlent en général plus sensément, plus judicieusement, et sachent donner au besoin de meilleurs conseils. Elles servent avec zèle leurs amis ; et quoiqu'ordinairement elles n'aiment qu'elles-mêmes, une longue habitude, quand elles ont assez de constance pour l'acquérir, leur tient lieu d'un sentiment assez vif : celles qui peuvent supporter un attachement de dix ans, le gardent d'ordinaire toute leur vie, et elles aiment les vieux

amis plus tendrement, plus sûrement au moins, que leurs jeunes amans. Au milieu de la vie frivole qu'elles mènent, elles savent dérober des momens à leurs plaisirs, pour les donner à leur bon naturel; elles secourent le pauvre de leur bourse, et l'opprimé de leur crédit. Elles ont du penchant au bien; elles en font beaucoup, et de bon cœur: en un mot, il est certain que ce sont elles seules qui conservent dans Paris le peu d'humanité qui y règne encore, et que sans elles on verroit les hommes avides et insatiables s'y dévorer comme des loups.

Les dames de Paris ont un extérieur de caractère aussi bien que de visage; et comme l'un ne leur est guères plus favorable que l'autre, on leur fait tort en ne les jugeant que par-là. Elles se mettent bien; ou du moins elles en ont tellement la réputation, qu'elles servent en cela, comme en tout, de modèle au reste de l'Europe. En effet, on ne peut employer

avec plus de goût un habillement plus bizarre. Elles sont, de toutes les femmes, les moins asservies à leurs propres modes. La mode domine les provinciales : mais les parisiennes dominent la mode, et la savent plier chacune à son avantage. Les premières sont comme des copistes ignorans et serviles, qui copient jusqu'aux fautes d'orthographe : les autres sont des auteurs qui copient en maîtres, et savent rétablir les mauvaises leçons.

La parure des femmes de la cour est plus recherchée que magnifique ; il y règne plus d'élégance que de richesse. Ne voulant point se distinguer par le luxe, parce qu'elles seroient bien-tôt effacées par celles des financiers, elles ont choisi des moyens de distinction plus sûrs, plus adroits, et qui marquent plus de réflexion. Elles savent que des idées de pudeur et de modestie sont profondément gravées dans l'esprit du peuple ; c'est là ce qui leur a suggéré des modes

inimitables. Elles ont vu que le peuple avoit en horreur le rouge, qu'il s'obstine à nommer grossièrement du fard ; elles se sont appliqué quatre doigts, non de fard mais de rouge ; car le mot changé, la chose n'est plus la même. Elles ont vu qu'une gorge découverte est en scandale au public ; elles ont largement échancré leurs corps : elles ont vu .... oh ! bien des choses ! Elles ont mis dans leurs manières le même esprit qui dirige leurs ajustemens. Cette pudeur charmante qui distingue, honore et embellit tout sexe, leur a apparu vile et roturière ; elles ont animé leur geste et leur propos d'une noble impudence ; et il n'y a point d'honnête homme, à qui leur regard assuré ne fasse baisser les yeux. C'est ainsi que cessant d'être femmes, de peur d'être confondues avec les autres femmes, elles préfèrent leur rang à leur sexe, et imitent les filles de joie, afin de n'être pas imitées.

Ce rouge et ces corps échancrés ont fait tout le progrès qu'ils pouvoient faire. Les femmes de la ville ont mieux aimé renoncer à leurs couleurs naturelles et aux charmes que pouvoit leur prêter *l'amoroso pensier* des amans, que de rester mises comme des bourgeoises; et si cet exemple n'a point gagné les moindres états, c'est qu'une femme à pied dans un pareil équipage n'est pas trop en sûreté contre les insultes de la populace.

Les belles femmes cependant sont en général plus modestes; il y a plus de décence dans leur maintien; mais il y a aussi plus de minauderies dans leurs manières; elles sont toujours si visiblement occupées d'elles-mêmes, qu'on n'est jamais exposé à la tentation qu'avoit quelquefois M. de Muralt auprès des Angloises, de dire à une femme qu'elle est belle, pour avoir le plaisir de le lui apprendre.

Les femmes ont le jugement plutôt

formé que les hommes : étant sur la défensive presque dès leur enfance, et chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien et le mal leur sont nécessairement plutôt connus.

Les femmes ont la langue flexible ; elles parlent plutôt, plus aisément et plus agréablement que les hommes : on les accuse aussi de parler davantage : cela doit être, et je changerois volontiers ce reproche en éloge ; la bouche et les yeux ont chez elles la même activité ; et par la même raison, l'homme dit ce qu'il sait ; la femme dit ce qui plaît : l'un, pour parler, a besoin de connoissance ; et l'autre de goût : l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles ; l'autre les agréables. Leurs discours ne doivent avoir de formes communes, que celles de la vérité.

Les hommes philosopheront mieux qu'une femme sur le cœur humain ; mais elle lira mieux qu'eux dans le cœur des

ommes. C'est aux femmes à trouver, our ainsi dire, la morale expérimentale ; nous, à la réduire en système. La emme a plus d'esprit, et l'homme plus le génie ; la femme observe, et l'homme aisonne. De ce concours résultent la lumière la plus claire et la science la plus complette que puisse acquérir de ui-même l'esprit humain ; la plus sûre connoissance, en un mot, de soi et des autres, qui soit à la portée de notre espèce : et voilà comment l'art peut tendre incessamment à perfectionner l'instrument donné par la nature.

Une femme bel-esprit, est le fléau de son mari, de ses enfans, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie, elle dédaigne tous ses devoirs de femme, et commence toujours par se faire homme à la manière de mademoiselle de *l'Enclos*. Au-dehors elle est toujours ridicule et très-justement critiquée, parce qu'on

ne peut manquer de l'être aussi-tôt qu'on sort de son état, et qu'on n'est point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens n'en imposent jamais qu'aux sots. On sait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent. On sait quel est le discret homme de lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatanerie est indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, sa prétention les avilissoit. Sa dignité est d'être ignorée; sa gloire est dans l'estime de son mari; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille. Toute fille lettrée restera fille toute sa vie, quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre;

Quæris cur nolim te ducere, Galla? diserta es.

DE L'ÉDUCATION.

NOus commençons à nous instruire en commençant à vivre ; notre éducation commence avec nous ; notre premier précepteur est notre nourrice. Aussi ce mot d'*éducation* avoit il chez les anciens un autre sens que nous ne lui donnons plus : il signifioit *nourriture*. Ainsi l'éducation, l'institution, l'instruction, sont trois choses aussi différentes dans leur objet, que la gouvernante, le précepteur et le maître.

Celui d'entre nous qui sait le mieux supporter les biens et les maux de cette vie est, à mon gré, le mieux élevé. D'où il suit que la véritable éducation consiste moins en préceptes qu'en exercices.

Si les hommes naissoient attachés au sol d'un pays, si la même saison duroit toute l'année, si chacun tenoit à sa fortune de manière à n'en pouvoir jamais changer, la pratique d'éducation établie

seroit bonne à certains égards. L'enfant élevé pour son état, n'en sortant jamais, ne pourroit être exposé aux inconvénients d'un autre. Mais, vu la mobilité des choses humaines ; vu l'esprit inquiet et remuant de ce siècle, qui bouleverse tout à chaque génération, peut-on concevoir une méthode plus insensée, que d'élever un enfant, comme n'ayant jamais à sortir de sa chambre, comme devant être sans cesse entouré de ses gens ? Si le malheureux fait un seul pas sur la terre, s'il descend un seul degré, il est perdu. Ce n'est pas lui apprendre à supporter la peine ; c'est l'exercer à la sentir. On ne songe qu'à conserver son enfance ; ce n'est pas assez : on doit lui apprendre à se conserver étant homme, à supporter les coups du sort, à braver l'opulence et la misère, à vivre, s'il le faut, dans des glaces d'Islande ou sur le brûlant rocher de Malte.

Nous naissons foibles, nous avons be-

oin de forces : nous naissons dépourvus de out, nous avons besoin d'assistance : nous aissons stupides, nous avons besoin de ugement. Tout ce que nous n'avons pas notre naissance, et dont nous avons esoin étant grands, nous est donné par éducation. Cette éducation nous vient de a nature, ou des hommes, ou des choses. Le développement interne de nos facultés et de nos organes est l'éducation de la nature ; l'usage qu'on nous apprend à faire de ce développement est l'éducation des hommes ; et l'acquis de notre propre expérience sur les objets qui nous affectent, est l'éducation des choses. Chacun de nous est donc formé par trois sortes de maîtres. Le disciple dans lequel leurs diverses leçons se contrarient, est mal élevé, et ne sera jamais d'accord avec lui-même : celui dans lequel elles tombent toutes sur les mêmes points, et tendent aux mêmes fins, va seul à son but et vit conséquemment : celui-là seul est bien élevé.

La première éducation de l'enfance est celle qui importe le plus ; et elle appartient incontestablement aux femmes. Si l'auteur de la nature eût voulu qu'elle appartînt aux hommes, il leur eût donné du lait pour nourrir les enfans. Outre que les femmes sont à portée de veiller à cette éducation de plus près que les hommes, et qu'elles y influent toujours davantage, le succès les intéresse aussi beaucoup plus, puisque la plûpart des veuves se trouvent presque à la merci de leurs enfans, et qu'alors ils leur font vivement sentir, en bien ou en mal, l'effet de la manière dont elles les ont élevés. Les mères, dit-on, gâtent leurs enfans : en cela, sans doute, elles ont tort ; mais moins de tort que vous, peut-être, qui les dépravez. La mère veut que son enfant soit heureux, qu'il le soit dès à présent ; en cela elle a raison : quand elle se trompe sur les moyens, il faut l'éclairer. L'ambition, l'avarice, la tyrannie, la fausse

fausse prévoyance des pères, leur négligence, leur dure insensibilité, sont cent fois plus funestes aux enfans, que l'aveugle tendresse des mères.

Il y a des caractères qui s'annoncent presque en naissant, et des enfans qu'on peut étudier sur le sein de leur nourrice. Ceux-là font une classe à part, et s'élèvent en commençant de vivre. Mais quant aux autres qui se développent moins vîte, vouloir former leur esprit avant de le connoître, c'est s'exposer à gâter le bien que la nature a fait, et à faire plus mal à sa place.

Pour changer un esprit, il faudroit changer l'organisation intérieure : pour changer un caractère, il faudroit changer le tempérament dont il dépend ; et c'est en vain qu'on prétendroit y réussir. Il ne s'agit donc pas de changer le caractère d'un enfant et de plier son naturel ; mais au contraire de le pousser aussi loin qu'il peut aller, de le cultiver, et d'empêcher

qu'il ne dégénère ; car c'est ainsi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, et que l'ouvrage de la nature s'achève en lui par l'éducation.

Avant de cultiver le caractère, il faut l'étudier, attendre paisiblement qu'il se montre, lui fournir les occasions de se montrer, et toujours s'abstenir de rien faire, plutôt que d'agir mal-à-propos. A tel génie il faut donner des ailes, à d'autres des entraves ; l'un veut être pressé, l'autre retenu ; l'un veut qu'on le flatte, et l'autre qu'on l'intimide : il faudroit tantôt éclairer, tantôt abrutir. Tel homme est fait pour porter la connoissance humaine jusqu'à son dernier terme ; à tel autre, il est même funeste de savoir lire. Attendons la première étincelle de raison ; c'est elle qui fait sortir le caractère et lui donne sa véritable forme ; c'est par elle aussi qu'on le cultive, et il n'y a point, avant la raison, de véritable éducation pour l'homme.

Qu'arrive-t-il d'une éducation commencée dès le berceau, et toujours sous une même formule, sans égard à la prodigieuse diversité des esprits ? Qu'on donne à la plûpart des instructions nuisibles ou déplacées ; qu'on les prive de celles qui leur conviendroient ; qu'on gêne de toutes parts la nature ; qu'on efface les grandes qualités de l'ame, pour en substituer de petites et d'apparentes qui n'ont aucune réalité ; qu'en exerçant indistinctement aux mêmes choses tant de talens divers, on efface les uns par les autres, on les confond tous ; qu'après bien de soins perdus à gâter dans les enfans les vrais dons de la nature, on voit bientôt ternir cet éclat passager et frivole qu'on leur préfère ; qu'on perd à la fois ce qu'on a détruit et ce qu'on a fait ; qu'enfin, pour le prix de tant de peines indiscrétement prises, tous ces petits prodiges deviennent des esprits sans force, des hommes sans mé-

rite, uniquement remarquables par leur foiblesse et leur inutilité.

La première éducation doit être purement négative. Elle consiste, non point à enseigner la vertu, ni la vérité, mais à garantir le cœur, du vice ; et l'esprit, de l'erreur. Si vous pouviez ne rien faire et ne laisser rien faire ; si vous pouviez amener votre élève sain et robuste à l'âge de douze ans, sans qu'il sût distinguer sa main droite de sa main gauche, dès vos premières leçons, les yeux de son entendement s'ouvriroient à la raison ; sans préjugé, sans habitude, il n'auroit rien de lui qui pût contrarier l'effet de vos soins. Bientôt il deviendroit entre vos mains le plus sage des hommes, et en commençant par ne rien faire, vous auriez fait un prodige d'éducation.

Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses : tout dégénère entre les mains de l'homme. Il force une terre

à nourrir les productions d'une autre ; un arbre, à porter les fruits d'un autre : il mêle et confond les climats, les élémens, les saisons : il mutile son chien, son cheval, son esclave : il bouleverse tout, il défigure tout : il aime la difformité, les monstres : il ne veut rien tel que l'a fait la nature, pas même l'homme : il le faut dresser pour lui, comme un cheval de manège ; il le faut contourner à sa mode, comme un arbre de son jardin. Sans cela, tout iroit plus mal encore, et notre espèce ne veut pas être façonnée à demi. Dans l'état où sont désormais les choses, un homme abandonné dès sa naissance à lui-même parmi les autres, seroit le plus défiguré de tous. Les préjugés, l'autorité, la nécessité, l'exemple, toutes les institutions sociales dans lesquelles nous nous trouvons submergés, étoufferoient en lui la nature, et ne mettroient rien à la place. Elle y seroit comme un arbrisseau que le hasard fait naître au milieu d'un chemin,

et que les passans font bientôt périr en le heurtant de toutes parts, et le pliant dans tous les sens.

C'est du premier moment de la vie, qu'il faut apprendre à mériter de vivre; et comme on participe en naissant aux droits des citoyens, l'instant de notre naissance doit être le commencement de l'exercice de nos devoirs. S'il y a des loix pour l'âge mûr, il doit y en avoir pour l'enfance, qui enseignent à obéir aux autres; et comme on ne laisse pas la raison de chaque homme unique arbitre de ses devoirs, on doit d'autant moins abandonner aux lumières et aux préjugés des pères l'éducation de leurs enfans, qu'elle importe à l'état encore plus qu'aux pères.

La patrie ne peut subsister sans la liberté, ni la liberté sans la vertu, ni la vertu sans les citoyens: vous aurez tout, si vous formez des citoyens; sans cela, vous n'aurez que de méchans esclaves, à

commencer par les chefs de l'état. Or, pour former des citoyens et pour les avoir hommes, il faut les instruire enfans et sous des règles prescrites par le gouvernement. Si l'on n'apprend point aux hommes à n'aimer rien, on peut, sans doute, leur apprendre à aimer un objet plutôt qu'un autre, et ce qui est véritablement beau, plutôt que ce qui est difforme. Si donc les enfans sont élevés en commun dans le sein de l'égalité; si on les exerce assez tôt à ne jamais regarder leur individu que par ses relations avec le corps de l'état, et à n'apercevoir, pour ainsi dire, leur existence, que comme une partie de la sienne; s'ils sont imbus des loix de l'état et des maximes de la volonté générale; s'ils sont instruits à les respecter par dessus toutes choses; s'ils sont environnés d'exemples et d'objets qui leur parlent sans cesse de la patrie comme de leur tendre mère qui les nourrit, de l'amour qu'elle a pour eux, des

biens inestimables qu'ils reçoivent d'elle, et du retour qu'ils lui doivent, ne doutons point qu'ils ne parviennent à l'aimer de ce sentiment exquis, que tout homme isolé n'a que pour lui-même, et à transformer ainsi en une vertu sublime, cette disposition dangereuse d'où naissent tous nos vices. Ils auront appris à se chérir mutuellement comme des frères, à ne vouloir jamais que ce que veut la société, à substituer des actions d'hommes et de citoyens au stérile et vain babil des sophistes ; et c'est ainsi qu'ils deviendront un jour les défenseurs et les pères de la patrie, dont ils auront été si long-temps les enfans.

Il n'est plus temps de changer nos inclinations naturelles, quand elles ont pris leur cours, et que l'habitude s'est jointe à l'amour propre : il n'est plus temps de nous tirer hors de nous-mêmes, quand une fois le *moi humain* concentré dans nos cœurs y a acquis cette méprisable

activité, qui absorbe toute vertu et fait la vie des petites ames. Comment l'amour de la patrie pourroit-il germer au milieu de tant d'autres passions qui l'étouffent ? et que reste t-il pour des concitoyens, dans un cœur déjà partagé entre l'avarice, une maîtresse, et la vanité ?

Il est bien étrange que, depuis qu'on se mêle d'élever des enfans, on n'ait imaginé d'autre instrument pour les conduire, que l'émulation, la jalousie, l'envie, la vanité, l'avidité, la vile crainte, toutes les passions les plus dangereuses, les plus promptes à fermenter, et les plus propres à corrompre l'ame, même avant que le corps soit formé. A chaque instruction précoce qu'on veut faire entrer dans leur tête, on plante un vice au fond de leur cœur ; d'insensés instituteurs pensent faire des merveilles en les rendant méchans pour leur apprendre ce que c'est que bonté ; et puis ils nous disent gravement, tel est l'homme. Oui, tel est l'homme que vous avez fait.

On raisonne beaucoup sur les qualités d'un bon gouverneur. La première que j'en exigerois, (et cette loi seule en suppose beaucoup d'autres,) c'est de n'être point un homme à vendre. Il y a des métiers si nobles, qu'on ne peut les faire pour de l'argent, sans se montrer indigne de les faire : tel est celui de l'homme de guerre, tel est celui de l'instituteur. Un gouverneur ! ô quelle ame sublime ! En vérité, pour faire un homme, il faut être ou père, ou plus qu'homme soi-même. Voilà la fonction que vous confiez tranquillement à des mercenaires !

Le respectable état de précepteur exige tant de talens qu'on ne sauroit payer tant de vertus qui ne sont point à prix, qu'il est inutile d'en chercher un avec de l'argent. Il n'y a qu'un homme de génie en qui l'on puisse espérer de trouver les lumières d'un maître ; il n'y a qu'un ami très-tendre, à qui son cœur puisse inspirer le zèle d'un père : et le génie n'est guère

à vendre, encore moins l'attachement.

Un père, quand il engendre et nourrit des enfans, ne fait en cela que le tiers de sa tâche. Il doit des hommes à son espèce; il doit à la société des hommes sociables; il doit des citoyens à l'état. Tout homme qui peut payer cette triple dette, et ne le fait pas, est coupable, et plus coupable, peut-être, quand il la paye à demi. Celui qui ne peut remplir les devoirs d'un père, n'a pas droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain, qui le dispensent de nourrir ses enfans et de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire, je prédis à quiconque a des entrailles, et néglige de si saints devoirs, qu'il versera long-temps sur sa faute des larmes amères, et n'en sera jamais consolé.

Mais les affaires, les fonctions, les devoirs..... Ah! les devoirs! sans doute, le dernier est celui de père. Ne nous étonnons pas qu'un homme, dont la femme

a dédaigné de nourrir le fruit de leur union, dédaigne de l'élever. Mais que fait cet homme riche, ce père de famille si affairé, et forcé, selon lui, de laisser ses enfans à l'abandon ? Il paye un autre homme pour remplir ses soins qui lui sont à charge. Ame vénale ! crois-tu donner à ton fils un autre père avec de l'argent ? Ne t'y trompe point ; ce n'est pas même un maître que tu lui donnes, c'est un valet. Il en formera bientôt un second. Quand on lit dans Plutarque, que Caton le censeur, qui gouverna Rome avec tant de gloire, éleva lui-même son fils dès le berceau, et avec un tel soin, qu'il quittoit tout pour être présent quand la nourrice c'est-à-dire, la mère le remuoit et le lavoit quand on lit dans Suétone, qu'Auguste maître du monde qu'il avoit conquis, et qu'il régissoit lui-même, enseignoit lui-même à ses petits-fils à écrire, à nager les élémens des sciences, et qu'il les avoit sans cesse autour de lui, on ne peut s'empêche

pêcher de rire des petites bonnes-gens de ce temps-là, qui s'amusoient à de pareilles niaiseries, trop bornés, sans doute, pour savoir vaquer aux grandes affaires des grands hommes de nos jours.

Ne parlez jamais raison aux jeunes gens, même en âge de raison, que vous ne les ayez premièrement mis en état de l'entendre. La plupart des discours perdus le sont bien plus par la faute des maîtres, que par celle des disciples. Le pédant et l'instituteur disent à peu près les mêmes choses; mais le premier le dit à tout propos; le second ne les dit que quand il est sûr de leur effet. Comme un somnambule, errant durant son sommeil, marche, en dormant, sur les bords d'un précipice dans lequel il tomberoit, s'il étoit éveillé tout-à-coup, de même un jeune homme, dans le sommeil de l'ignorance, échappe à des périls qu'il n'aperçoit pas: si je l'éveille en sursaut, il est perdu; tâchons, premièrement, de

l'éloigner du précipice, et puis nous l'éveillerons pour le lui montrer de loin.

Ne raisonnez jamais sèchement avec la jeunesse. Revêtez la raison d'un corps, si vous voulez la lui rendre sensible. Faites passer par le cœur le langage de l'esprit, afin qu'il se fasse entendre. Les argumens froids peuvent déterminer nos opinions, non nos actions; ils nous font croire et non pas agir; on démontre ce qu'il faut penser, et non ce qu'il faut faire. Si cela est vrai pour tous les hommes, à plus forte raison l'est-il pour les jeunes gens encore enveloppés dans leurs sens, et qui ne pensent qu'autant qu'ils imaginent.

On s'imagine assez communément, surtout à Paris, que les enfans ne jasent jamais assez tôt, ni assez long-temps; et l'on juge de l'esprit qu'ils auront étant grands, par les sottises qu'ils débitent étant jeunes. Que produit cependant dans les enfans cette émancipation de paroles avant

l'âge de parler, et le droit qu'on leur laisse prendre, de soumettre effrontément les hommes à leur interrogatoire ? De petits questionneurs babillards, qui questionnent moins pour s'instruire que pour importuner, pour occuper d'eux tout le monde, et qui prennent encore plus de goût à ce babil par l'embarras où ils s'aperçoivent que jettent quelquefois leurs questions indiscrettes ; en sorte que chacun est inquiet aussi-tôt qu'ils ouvrent la bouche. Ce n'est pas tant un moyen de les instruire, que de les rendre étourdis et vains ; inconvénient plus grand, à mon avis, que l'avantage qu'ils acquièrent par-là n'est utile : car par degrés, l'ignorance diminue ; mais la vanité ne fait jamais qu'augmenter.

Notre éducation ne prescrit d'être savant, que dans les choses qui ne peuvent nous servir de rien ; et nos enfans sont précisément élevés comme les anciens athlètes des jeux publics, qui, destinant

leurs membres robustes à un exercice inutile et superflu, se gardoient de les employer jamais à aucun travail profitable.

Il faut occuper les enfans ; l'oisiveté est pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il donc qu'ils apprennent ? Voilà, certes, une belle question ! qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes, et non ce qu'ils doivent oublier.

De toutes les facultés de l'homme, la mémoire est la première qui se développe et la plus commode à cultiver dans les enfans ; mais lequel est à préférer, de ce qu'il leur est aisé d'apprendre, ou de ce qu'il leur importe le plus de savoir ? Quand on réfléchit à l'usage qu'on fait en eux de cette faculté, à la violence qu'il faut leur faire, à l'éternelle contrainte où il faut les assujettir pour mettre leur mémoire en étalage, il est aisé de comparer l'utilité qu'ils en retirent, au mal qu'on leur fait souffrir pour cela. Quoi ! forcer un enfant d'étudier des langues qu'il ne parlera ja-

mais, même avant qu'il ait bien appris la sienne ! lui faire incessamment répéter et construire des vers qu'il n'entend point, et dont toute l'harmonie n'est pour lui qu'au bout de ses doigts ; embrouiller son esprit de cercles et de sphères dont il n'a pas la moindre idée ! l'accabler de mille noms de villes et de rivières qu'il confond sans cesse, et qu'il r'apprend tous les jours ! est-ce cultiver sa mémoire au profit de son jugement ?

Si tout cela n'étoit qu'inutile, je m'en plaindrois moins ; mais n'est-ce rien que d'instruire un enfant à se payer de mots, et à croire savoir ce qu'il ne peut comprendre ? Se pourroit il qu'un tel amas ne nuisît point aux premières idées dont on doit meubler une tête humaine ; et ne vaudroit-il pas mieux n'avoir point de mémoire, que de la meubler de tout ce fatras, au préjudice des connoissances nécessaires dont il tient la place ? Non ; si la nature a donné au cerveau des enfans

cette souplesse qui le rend propre à recevoir toutes sortes d'impressions, ce n'est pas pour qu'on y grave des noms de rois, des dates, des termes de blason, de sphère, de géographie, et tous ces mots sans aucun sens pour leur âge, et sans utilité pour quelque âge que ce soit, dont on accable leur triste et stérile enfance ; mais c'est pour que, de toutes les idées relatives à l'état de l'homme, toutes celles qui se rapportent à son bonheur et l'éclairent sur ses devoirs, s'y tracent de bonne heure en caractères ineffaçables, et lui servent à se conduire pendant sa vie d'une manière convenable à son être et à ses facultés.

Sans étudier dans les livres, la mémoire d'un enfant ne reste pas pour cela oisive : tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frappe, et il s'en souvient ; il tient registre en lui-même des actions, des discours des hommes ; et tout ce qui l'environne est le livre dans lequel, sans

y songer, il enrichit continuellement sa mémoire, en attendant que son jugement puisse en profiter. C'est dans le choix de ces objets, c'est dans le soin de lui présenter sans cesse ceux qu'il doit connoître, et de lui cacher ceux qu'il doit ignorer, que consiste le véritable art de cultiver la première de ses facultés ; et c'est par-là qu'il faut tâcher de lui former un magasin de connoissances, qui serve à son éducation durant la jeunesse ; et à sa conduite, dans tous les temps. Cette méthode, il est vrai, ne forme point de petits prodiges, et ne fait pas briller les gouvernantes et les précepteurs ; mais elle forme des hommes judicieux et robustes, sains de corps et d'entendement ; qui, sans s'être fait admirer étant jeunes, se font honorer étant grands.

Une mère un peu vigilante, qui tient dans sa main les passions de ses enfans, a cependant des moyens pour exciter et nourrir en eux le désir d'apprendre, ou

de faire telle ou telle chose ; et autant que ces moyens peuvent se concilier avec la plus entière liberté de l'enfant, et n'engendrent en lui nulle semence de vice, elle doit les employer volontiers, sans s'opiniâtrer, quand le succès n'y répond pas ; car il aura toujours le temps d'apprendre ; mais il n'y a pas un moment à perdre pour lui former un bon naturel. J'ai une telle idée du premier développement de la raison, que je soutiens que, quand un enfant ne sauroit rien à douze ans, il n'en seroit pas moins instruit à quinze ; sans compter que rien n'est moins nécessaire que d'être savant, et rien plus que d'être sage et bon.

On ne sauroit dire combien le choix des vêtemens, et les motifs de ce choix influent sur l'éducation des enfans. Non-seulement d'aveugles mères promettent à leurs enfans des parures pour récompense ; on voit même d'insensés gouverneurs menacer leurs élèves d'un habit plus

grossier et plus simple, comme d'un châtiment. Si vous n'étudiez mieux ; si vous ne conservez mieux vos hardes, on vous habillera comme ce petit paysan. C'est comme s'ils leurs disoient : sachez que l'homme n'est rien que par ses habits ; que votre prix est tout dans les vôtres. Faut-il s'étonner que de si sages leçons profitent à la jeunesse ; qu'elle n'estime que la parure, et qu'elle ne juge du mérite que sur le seul extérieur ?

On peut briller par la parure, mais on ne plaît que par la personne. Nos ajustemens ne sont pas nous ; souvent ils déparent à force d'être recherchés, et souvent ceux qui font le plus remarquer celle qui les porte, sont ceux qu'on remarque le moins. L'éducation des jeunes filles est en ce point tout-à-fait à contre-sens. On leur promet des ornemens pour récompense : on leur fait aimer les atours recherchés : qu'elle est belle ! leur dit-on, quand elles sont parées : et, tout au

contraire ; on devroit leur faire entendre que tant d'ajustement n'est fait que pour cacher des défauts, et que le vrai triomphe de la beauté est de briller par elle-même.

Du soin des femmes dépend la première éducation des hommes ; des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs passions, leurs goûts, leurs plaisirs, leur bonheur même : ainsi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce ; voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe, on s'écartera du but, et tous les préceptes qu'on leur donnera, ne serviront de rien ni pour leur bonheur, ni pour le nôtre.

Il ne s'agit point, en parlant à de jeunes personnes, de leur faire peur de

leurs devoirs, ni d'aggraver le joug qui leur est imposé par la nature. En leur exposant ces devoirs, soyez précis et facile ; ne leur laissez pas croire qu'on est chagrine quand on les remplit ; point d'air faché, point de morgue. Leur catéchisme de morale doit être aussi court et aussi clair, que leur catéchime de religion ; mais il ne doit pas être aussi grave. Montrez-leur dans les mêmes devoirs la source de leurs plaisirs et le fondement de leurs droits. Est-il si pénible d'aimer pour être aimée, de se rendre aimable pour être heureuse, de se rendre estimable pour être obéie, de s'honorer pour se faire honorer ; que ces droits sont beaux ! qu'ils sont respectables ! qu'ils sont chers au cœur de l'homme, quand la femme sait les faire valoir ! il ne faut point attendre les ans ni la vieillesse pour en jouir, son empire commence avec ses vertus ; à peine ses attraits se développent, qu'elle régne déjà par la dou-

ceur de son caractère, et rend sa modestie imposante.

Il y a un certain langage dévot dont, sur les sujets les plus graves, on rebat les oreilles des jeunes personnes sans produire la persuasion. De ce langage trop disproportionné à leurs idées, et du peu de cas qu'elles en font en secret, naît la facilité de céder à leurs penchans, faute de raisons d'y résister tirées des choses mêmes. Une fille élevée sagement et pieusement a, sans doute, de fortes armes contre les tentations; mais celle dont on nourrit uniquement le cœur ou plûtot les oreilles du jargon mistique, devient infailliblement la prise du premier séducteur adroit qui l'entreprend. Jamais une jeune et belle personne ne méprisera son corps; jamais elle ne s'affligera de bonne foi des grands péchés que sa beauté fait commettre; jamais elle ne pleurera sincèrement et devant Dieu, d'être un objet de convoitise; jamais elle ne pourra croi-

re en elle-même que le plus doux sentiment du cœur ne soit une invention de satan. Donnez-lui d'autres raisons en-dedans et pour elle-même ; car celles-là ne pénétreront pas. Ce sera pis encore si l'on met, comme on n'y manque guères, de la contradiction dans ses idées, et qu'après l'avoir humiliée en avilissant son corps et ses charmes comme la souillure du péché, on lui fasse ensuite respecter comme le temple de Jesus-Christ, ce même corps qu'on lui a rendu si méprisable. Les idées trop sublimes et trop basses sont également insuffisantes et ne peuvent s'associer : il faut une raison à la portée du sexe et de l'âge. La considération du devoir n'a de force, qu'autant qu'on y joint des motifs qui nous portent à le remplir.

Voulez-vous donc inspirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes personnes : sans leur dire incessamment, soyez sages, donnez-leur un grand intérêt à l'être ;

faites-leur sentir tout le prix de la sagesse, et vous la leur ferez aimer. Il ne suffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir ; montrez-le leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractère de leurs amans. Dépeignez-leur l'homme de bien, l'homme de mérite ; apprenez-leur à le reconnoître, à l'aimer, et à l'aimer pour elles ; prouvez-leur qu'amies, femmes ou maîtresses, cet homme seul peut les rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison, faites-leur sentir que l'empire de leur sexe et tous ses avantages ne tiennent pas seulement à sa bonne conduite, à ses mœurs, mais encore à celles des hommes ; qu'elles ont peu de prise sur des ames viles et basses, et qu'on ne sait servir sa maîtresse, que comme on sait servir la vertu. Soyez sûr qu'alors en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inspirerez un dégoût sincère ; en leur montrant les gens à la mode, vous

les leur ferez mépriser ; vous ne leur donnerez que de l'éloignement pour leurs maximes, qu'aversion pour leurs sentimens, que dédain pour leurs vaines galanteries ; vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de régner sur des ames grandes et fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes.

DES MŒURS DE CE TEMPS.

TEL est le goût, telles sont les mœurs d'un siècle instruit : le savoir, l'esprit, le courage, ont seuls notre admiration ; et toi, douce et modeste vertu, tu restes toujours sans honneur ! Aveugles que nous sommes au milieu de tant de lumières ! victimes de nos applaudissemens insensés, n'apprendrons-nous jamais combien mérite de mépris et de haine tout homme qui abuse, pour le malheur du genre humain,

du génie et des talens que lui donne la nature ?

Les anciens avoient des héros, et mettoient des hommes sur leurs théâtres ; nous au contraire, nous n'y mettons que des héros, et à peine avons-nous des hommes. Les anciens parloient de l'humanité en phrases moins apprêtées, mais ils savoient mieux l'exercer. On pourroit appliquer à eux et à nous un trait rapporté par Plutarque, et que je ne puis m'empêcher de transcrire. Un vieillard d'Athènes cherchoit place au spectacle et n'en trouvoit point : de jeunes gens le voyant en peine, lui firent signe de loin ; il vint, mais ils se serrèrent et se moquèrent de lui. Le bon-homme fit ainsi le tour du théâtre, fort embarrassé de sa personne, et toujours hué de la belle jeunesse. Les ambassadeurs de Sparte s'en aperçurent, et se levant à l'instant, placèrent honorablement le vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de

tout le spectacle, et applaudie d'un battement de mains universel. *Eh ! que de maux* ! s'écria le bon vieillard, d'un ton de douleur ; *les Athéniens savent ce qui est honnête, mais les Lacédémoniens le pratiquent.* Voilà la philosophie moderne, et les mœurs des anciens.

J'observe que ces gens, si paisibles sur les injustices publiques, sont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre tort qu'on leur fait, et qu'ils ne gardent leur philosophie, qu'aussi long-temps qu'ils n'en ont pas besoin pour eux-mêmes. Ils ressemblent à cet Irlandois qui ne vouloit pas sortir de son lit, quoique le feu fût à la maison. La maison brûle, lui crioit-on : que m'importe ? répondoit-il ; je n'en suis que le locataire. A la fin, le feu pénétra jusqu'à lui. Aussitôt il s'élance, il court, il crie, il s'agite ; il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre intérêt à la maison qu'on habite, quoiqu'elle ne nous appartienne pas.

La société est si générale dans les grandes villes et si mêlée, qu'il ne reste plus d'asile pour la retraite, et qu'on est en public jusques chez soi. A force de vivre avec tout le monde, on n'a plus de famille : à peine connoît-on ses parens ; on les voit en étrangers ; et la simplicité des mœurs domestiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faisoit le charme.

La politesse française est réservée et circonspecte, et se règle uniquement sur l'extérieur : celle de l'humanité dédaigne les petites bienséances, se pique moins de distinguer au premier coup d'œil les états et les rangs, et respecte en général tous les hommes.

Je vois qu'on ne sauroit employer un langage plus honnête, que celui de notre siècle ; et voilà ce qui me frappe : mais je vois encore qu'on ne sauroit avoir des mœurs plus corrompues, et voilà ce qui me scandalise. Pensons-nous donc être

:venus gens de bien, parce qu'à force
: donner des noms décens à nos vices,
)us avons appris à n'en plus rougir ?

Un habitant de quelques contrées éloi-
iées, qui chercheroit à se former une
ée des mœurs européennes sur l'état des
iences parmi nous, sur la perfection de
)s arts, sur la bienséance de nos specta-
es, sur la politesse de nos manières,
ir l'affabilité de nos discours, sur nos
émonstrations perpétuelles de bienveil-
nce, et sur ce concours tumultueux
'hommes de tout âge et de tout état,
ui semblent empressés, depuis le lever
e l'aurore jusqu'au coucher du soleil, à
'obliger réciproquement ; cet étranger,
is-je, devineroit exactement de nos
nœurs le contraire de ce qu'elles sont.

Aujourd'hui que des recherches plus
ubtiles et un goût plus fin ont réduit l'art
le plaire en principes, il règne dans nos
nœurs une vile et trompeuse uniformité ;
t tous les esprits semblent avoir été jetés

dans un même moule : sans cesse la p
litesse exige, la bienséance ordonne
sans cesse on suit des usages, jamais s
propre génie : on n'ose plus paroître
qu'on est : il faut, pour connoître son am
attendre les grandes occasions, c'est-à-dir
attendre qu'il n'en soit plus temps.

Un précepteur Lacédémonien, à q
l'on demandoit par moquerie ce qu'il e
seigneroit à son élève, répondit : *je l*
apprendrai à aimer les choses honnêtes.
je rencontrois un tel homme parmi nou
je lui dirois à l'oreille : gardez-vous bi
de parler ainsi ; car jamais vous n'auri
de disciples ; mais dites que vous le
apprendrez à babiller agréablement, et
vous réponds de votre fortune.

Au lieu des armes, que l'on mett
autrefois aux carrosses, on les orne au
jourd'hui, à grands frais, de peintur
scandaleuses, comme s'il étoit plus be
de s'annoncer aux passans pour un hon
me de mauvaises mœurs, que pour

mme de qualité. Ce qui révolte, c'est e ce sont les femmes qui ont introduit t usage, et qui le soutiennent. Un mme sage à qui l'on montroit un vis-vis de cette espèce, n'eut pas plutôt é les yeux sur les panneaux, qu'il itta le maître à qui il appartenoit en i disant : *montrez ce carrosse à des femes de la Cour, un honnête homme n'oroit s'en servir.*

Dans le grand monde, la vertu n'est en ; tout n'est que vaine apparence ; s crimes s'effacent par la difficulté de s prouver ; la preuve même seroit ridicule, contre l'usage qui les autorise : t voilà pourquoi la foiblesse d'une jeune mante est un crime irrémissible, tandis que l'adultère d'une femme porte le doux nom de galanterie. On se dédommage ouvertement étant mariée, de la courte gêne où l'on vivoit étant fille.

Le genre humain d'un âge n'étant pas le genre humain d'un autre âge, la rai-

son pourquoi Diogène ne trouvoit poi
d'homme, c'est qu'il cherchoit parmi s
contemporains l'homme d'un temps q
n'étoit plus : de même, Caton périt ave
Rome et la liberté, parce qu'il fut di
placé dans son siècle ; et le plus gran
des hommes ne fit qu'étonner le mond
qu'il eût gouverné cinq cents ans plutô

Un des sujets favoris des entretiens d
beau monde, c'est le sentiment ; mais i
ne faut pas entendre par ce mot, u
épanchement affectueux dans le sein d
l'amour ou de l'amitié. C'est le sentimen
mis en grandes maximes générales, e
quintessencié par tout ce que la méta-
physique a de plus subtil ; ce sont des
raffinemens inconcevables. Il en est du
sentiment chez eux, comme d'Homère
chez les pédans, qui lui forgent mille
beautés chimériques, faute d'apercevoir
les véritables. De cette manière on dé-
pense tout le sentiment en esprit ; et il
s'en exhale tant dans le discours, qu'il

n'en reste plus pour la pratique. La bienséance y supplée ; on fait par usage à-peu-près les mêmes choses qu'on feroit par sensibilité ; du moins tant qu'il n'en coûte que des formules, et quelques gênes passagères, qu'on s'impose pour faire bien parler de soi : car, quand les sacrifices vont jusqu'à gêner trop long-temps, ou à coûter trop cher, adieu le sentiment : la bienséance n'en exige pas jusques-là.

Tout est compassé, mesuré, pesé, dans ce qu'on appelle des *procédés* ; tout ce qui n'est plus dans les sentimens, les hommes du monde l'ont mis en règle parmi eux. Nul n'ose être lui-même. *Il faut faire comme les autres* ; c'est la première maxime de la sagesse. *Cela se fait* ; *cela ne se fait pas* : voilà la décision suprême. Ces règles ainsi établies, tout le monde fait à la fois la même chose dans les mêmes circonstances : tout va par temps, comme dans les évolutions d'un régiment en bataille : vous diriez que ce sont autant de

marionnettes clouées sur la même planche, et attachées au même fil.

DU LUXE.

SEmblable à ces vents brûlans du midi, qui couvrant l'herbe et la verdure d'insectes dévorans, ôtent la subsistance aux animaux utiles, et portent la disette et la mort dans tous les lieux où ils se font sentir; le luxe, dans quelque état, grand ou petit, que ce puisse être, pour nourrir des foules de valets et de misérables qu'il a faits, accable et ruine le laboureur et le citoyen. Sous prétexte de faire vivre les pauvres qu'il n'eut pas fallu faire, il appauvrit tout le reste, et dépeuple l'état tôt ou tard.

Un homme, livré au luxe, n'a chez lui-même ni tranquillité ni aisance. Le bruit de ses gens trouble incessamment son repos; il ne peut rien cacher à tant d'argus. La foule de ses créanciers lui fait

fait payer cher celle de ses admirateurs. Ses appartemens sont si superbes, qu'il est forcé de coucher dans un bouge pour être à son aise, et son singe est quelquefois mieux logé que lui. S'il veut dîner il dépend de son cuisinier, et jamais de sa faim; s'il veut sortir, il est à la merci de ses chevaux; mille embarras l'arrêtent dans les rues; il brûle d'arriver et ne sait plus qu'il a des jambes. Chloé l'attend, les boues le retiennent, le poids de l'or de son habit l'accable, il ne peut faire vingt pas à pied: mais s'il perd un rendez-vous avec sa maîtresse, il en est bien dédommagé par les passans: chacun remarque sa livrée, l'admire, et dit tout haut que c'est *monsieur un tel*.

A mesure que l'industrie et les arts lucratifs s'étendent et fleurissent, les arts les plus nécessaires, comme l'agriculture, doivent enfin devenir les plus négligés: d'où il arrive que le cultivateur méprisé, chargé d'impôts nécessaires à l'entretien

du luxe, et condamné à passer sa vie entre le travail et la faim, abandonne ses champs pour aller chercher dans les villes le pain qu'il y devroit porter : les terres restent en friche ; les grands chemins sont inondés de malheureux citoyens devenus mendians ou voleurs, et destinés à finir un jour leur misère sur la roue ou sur un fumier. Tel est l'effet réel qui résulte des progrès de l'industrie et du luxe, telles sont les causes sensibles de toutes les misères où l'opulence précipite enfin les nations les plus admirées ; c'est ainsi que l'état s'enrichissant d'un côté, s'affoiblit et se dépeuple d'un autre, et que les plus puissantes monarchies, après bien de travaux pour se rendre opulentes et désertes, finissent par devenir la proie des nations pauvres qui succombent à la funeste tentation de les envahir.

Le luxe sert au soutien des états, comme les Cariatides servent à soutenir les palais qu'elles décorent, ou plutôt, comme ces

poutres dont on étaye des bâtimens pourris, et qui souvent achèvent de les renverser. Hommes sages et prudens, sortez de toute maison qu'on étaye.

Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, et en fait périr cent mille dans nos campagnes. Le laboureur n'a point d'habit, précisément parce qu'il faut du galon aux autres. Il faut des jus dans nos cuisines; voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs sur nos tables; voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques; voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.

A ne consulter que l'impression la plus naturelle, il sembleroit que, pour dédaigner le luxe, on a moins besoin de modération que de goût. La symétrie et la régularité plaît à tous les yeux; l'image du bien-être et de la félicité touche le cœur humain qui en est avide; mais un vain appareil, qui ne se rapporte ni à

l'ordre ni au bonheur, et n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale peut-il exciter dans l'esprit du spectateur ? L'idée du goût ? le goût paroît cent fois mieux dans les choses simples que dans celles qui sont offusquées de richesse. L'idée de la commodité ? y a-t-il rien de plus incommode que le faste ? L'idée de la grandeur ? c'est précisément le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande aussi-tôt pourquoi ce palais n'est pas plus grand ? pourquoi celui qui a cinquante domestiques, n'en a-t-il pas cent ? cette belle vaisselle d'argent, pourquoi n'est-elle pas d'or ? cet homme qui dore son carrosse, pourquoi ne dore-t-il pas ses lambris ? si ses lambris sont dorés, pourquoi son toit ne l'est-il pas ? celui qui voulut bâtir une haute tour, faisoit bien de la vouloir porter jusqu'au ciel : autrement, il eût eu beau l'élever ; le point où il se

fût arrêté, n'eût servi qu'à donner de plus loin la preuve de son impuissance. O homme petit et vain! montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta misère.

DES RICHES.

SI je devenois riche, je crois que je différerois beaucoup de ceux qui le deviennent tous les jours; et voici particulièrement en quoi? c'est que je serois sensuel et voluptueux, plutôt qu'orgueilleux et vain, et que je me livrerois au luxe de mollesse, bien plus qu'au luxe d'ostentation. De cette immense profusion de biens qui couvrent la terre, je chercherois ce qui m'est le plus agréable, et que je puis le mieux m'approprier. Pour cela, le premier usage de ma richesse, seroit d'acheter du loisir et de la liberté, à quoi j'ajouterois la santé, si elle étoit à prix; mais comme elle ne s'achète qu'avec la tempérance, et qu'il n'y a point, sans

santé, de vrai plaisir dans la vie, je serois tempérant par sensualité.

Je resterois toujours aussi près de la nature qu'il seroit possible, pour flatter les sens que j'ai reçu d'elle; bien sûr que plus elle mettroit du sien dans mes jouissances, plus j'y trouverois de réalité dans le choix des objets d'imitation, je la prendrois toujours pour modèle; dans mes appétits, je lui donnerois la préférence; dans mes goûts, je la consulterois toujours; dans les mêts, je voudrois toujours ceux dont elle fait le meilleur apprêt et qui passent par le moins de mains pour parvenir sur nos tables; je préviendrois les falsifications de la fraude, j'irois au-devant du plaisir.

Pour être bien servi, j'aurois peu de domestiques. Un bourgeois tire plus de vrai service de son seul laquais, qu'un duc des dix *Messieurs* qui l'entourent.

Je n'enverrois pas chez les marchands, j'irois moi-même. J'irois pour que mes

gens ne traitassent pas avec eux avant moi, pour choisir plus sûrement, et payer moins chèrement ; j'irois pour faire un exercice agréable, pour voir un peu ce qui se fait hors de chez moi ; cela récrée, et quelquefois cela instruit : enfin, j'irois pour aller ; c'est toujours quelque chose : l'ennui commence par la vie trop sédentaire ; quand on va beaucoup, on s'ennuie peu.

Ce sont de mauvais interprètes qu'un portier et des laquais ; je ne voudrois point avoir toujours ces gens-là entre moi et le reste du monde, ni marcher toujours avec le fracas d'un carrosse, comme si j'avois peur d'être abordé. Les chevaux d'un homme qui se sert de ses jambes, sont toujours prêts ; s'ils sont fatigués ou malades, il le sait avant tout autre ; et il n'a pas peur d'être obligé de garder le logis, sous ce prétexte, quand son cocher veut se donner du bon temps. Enfin, si nul ne nous sert jamais si bien que nous-

mêmes, fût-on plus puissant qu'Alexandre et plus riche que Crésus, on ne doit recevoir des autres, que les services qu'on ne peut tirer de soi.

Je ne voudrois pas avoir un palais pour demeure, car dans ce palais je n'habiterois qu'une chambre; toute pièce commune n'est à personne. C'est un assez beau palais que le monde; tout n'est-il pas au riche quand il veut jouir? Son pays est par-tout où peut passer son coffre-fort, comme Philippe tenoit à lui toute place forte, où pouvoit entrer un mulet chargé d'argent. Pourquoi donc s'aller circonscrire par des murs et par des portes comme pour n'en sortir jamais? Une épidémie, une guerre me chasse-t-elle d'un lieu: je vais dans un autre, et j'y trouve mon hôtel arrivé avant moi. Pourquoi prendre le soin de m'en faire un moi-même, tandis qu'on en bâtit pour moi par tout l'univers? Pourquoi, si pressé de vivre, m'apprêter de si loin des jouissances que je puis

trouver dès aujourd'hui ? L'on ne sauroit se faire un sort agréable en se mettant sans cesse en contradiction avec soi.

Le seul lien de mes sociétés seroit l'attachement mutuel, la conformité des goûts, la convenance des caractères ; je m'y livrerois comme homme, et non comme riche : je ne souffrirois jamais que leur charme fût empoisonné par l'intérêt. J'étendrois au loin mes services et mes bienfaits ; mais je voudrois avoir autour de moi une société, et non une cour ; des amis, et non des protégés : je ne serois point le patron de mes convives ; je serois leur hôte. L'indépendance et l'égalité laisseroient à mes liaisons toute la candeur de la bienveillance ; et où le devoir ni l'intérêt n'entreroient pour rien, le plaisir et l'amitié feroient seuls la loi.

Comme je serois peuple avec le peuple, je serois campagnard aux champs ; et quand je parlerois d'agriculture, le paysan ne se moqueroit pas de moi. Je n'irois

pas me bâtir une ville en campagne, et mettre au fond d'une province les tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurois une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verds; pour cour une basse-cour; un potager pour jardin, et pour parc un joli verger : mon avare magnificence n'étaleroit point aux yeux des espaliers superbes, auxquels à peine on osât toucher.

Là, je rassemblerois une société, plus choisie que nombreuse, d'amis aimant le plaisir et s'y connoissant; de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil, et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le rateau des faneuses, et le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville seroient oubliés; l'exercice de la vie active nous feroit un nouvel estomac et de

nouveaux goûts ; tous nos répas seroient des festins, l'abondance plairoit plus que la délicatesse ; point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner : nous serions nos valets pour être nos maîtres.

Jusqu'ici tout est à merveille, me dira-t-on, mais la chasse ? est-ce être en campagne que de n'y pas chasser ? J'entends : je ne voulois qu'une métairie, et j'avois tort. Je me suppose riche ; il me faut donc des plaisirs exclusifs, des plaisirs destructifs : voici de tout autres affaires. Il me faut des terres, des bois, des gardes, des redevances, des honneurs seigneuriaux, sur-tout de l'encens et de l'eau bénite. Fort bien : mais cette terre aura des voisins jaloux de leurs droits, et désireux d'usurper ceux des autres, nos gardes se chamailleront, et peut-être les

maîtres ; voilà des altercations, des querelles, des haines, des procès tout au moins : cela n'est déjà pas fort agréable. Mes vassaux ne verront point avec plaisir labourer leurs bleds par mes lièvres, et leurs féves par mes sangliers : chacun n'osant tuer l'ennemi qui détruit son travail, voudra du moins le chasser de son champ ; après avoir passé le jour à cultiver leurs terres, il faudra qu'ils passent la nuit à les garder ; ils auront des mâtins, des tambours, des cornets, des sonnettes ; avec tous ces tintamarres ils troubleront mon sommeil : je songerai, malgré moi, à la misère de ces pauvres gens, et ne pourrai m'empêcher de me la reprocher. Si j'avois l'honneur d'être prince, tout cela ne me toucheroit guères ; mais moi, nouveau parvenu, nouveau riche, j'aurai le cœur encore un peu roturier.

Ainsi, pour dégager mes plaisirs de leurs peines, j'en ôterai l'exclusion ; je les laisserai communs aux autres, et je

les

les goûterai toujours purs. J'établirai donc mon séjour champêtre dans un pays où la chasse soit libre à tout le monde, et où j'en puisse avoir l'amusement sans embarras. Le gibier sera plus rare, mais il y aura plus d'adresse à le chercher et de plaisir à l'atteindre. Je me souviendrai des battemens de cœur qu'éprouvoit mon père au vol de la première perdrix, et des transports de joie avec lesquels il trouvoit le lièvre qu'il avoit cherché tout le jour. Oui, je soutiens que, seul avec son chien, chargé de son fusil, de son carnier, de son fourniment, de sa petite proie, il revenoit le soir, rendu de fatigue et déchiré des ronces, plus content de sa journée, que tous vos chasseurs de ruelle, qui sur un bon cheval, suivis de vingt fusils chargés, ne font qu'en changer, tirer, et tuer autour d'eux, sans art, sans gloire et presque sans exercice. Le plaisir n'est donc pas moindre; et l'inconvénient est ôté, quand on n'a ni

terre à garder, ni braconnier à punir ; ni misérable à tourmenter. Voilà donc une solide raison de préférence. Quoi qu'on fasse, on ne tourmente point sans fin les hommes, qu'on n'en reçoive aussi quelque mal-aise ; et les longues malédictions du peuple rendent tôt ou tard le gibier amer.

Encore un coup, les plaisirs exclusifs sont la mort du plaisir. Les vrais amusemens sont ceux qu'on partage avec le peuple ; ceux qu'on veut avoir à soi seul, on ne les a plus. Si les murs que j'élève autour de mon parc m'en font une triste clôture, je n'ai fait à grands frais que m'ôter le plaisir de la promenade ; me voilà forcé de l'aller chercher au loin.

Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche. Un riche veut être partout le maître, et ne se trouve bien qu'où il ne l'est pas : il est forcé de se fuir toujours. Pour moi, je ferois là-dessus, ce que j'ai fait dans ma pauvreté. Plus riche

maintenant du bien des autres, que je ne serai jamais du mien, je m'empare de tout ce qui me convient dans mon voisinage; il n'y a pás de conquérant plus déterminé que moi; j'usurpe sur les princes même; je m'accommode sans distinction de tous les terrains ouverts qui me plaisent; je leur donne des noms; je fais de l'un mon parc, de l'autre ma terrasse, et me voilà le maître; dès-lors, je m'y promène impunément, j'y reviens souvent pour maintenir la possession; j'use autant que je veux le sol à force d'y marcher; et l'on ne me persuadera jamais que le titulaire du fonds que je m'approprie, tire plus d'usage de l'argent qu'il lui produit, que j'en tire de son terrain. Que si l'on vient à me vexer par des fossés, par des haies, peu m'importe; je prends mon parc sur mes épaules, et je vais le poser ailleurs: les emplacemens ne manquent pas aux environs, et j'aurai long-temps à piller mes voisins avant de manquer d'asyle. Voilà quelque

essai du vrai goût dans le choix des loisirs agréables ; voilà dans quel esprit on jouit ; tout le reste n'est qu'illusion, chimère, sotte vanité. Quiconque s'écartera de ces règles, quelque riche qu'il puisse être, mangera son or en fumier, et ne connoîtra jamais le prix de la vie.

Tous les avantages de la société ne sont-ils pas pour les puissans et les riches ? Tous les emplois lucratifs ne sont-ils pas remplis par eux-seuls ? Toutes les graces, toutes les exemptions ne leur sont-elles pas réservées ? Et l'autorité publique n'est-elle pas toute en leur faveur ? Qu'un homme de considération vole ses créanciers, ou fasse d'autres friponneries, n'est il pas toujours sûr de l'impunité ? Les coups de bâton qu'il distribue, les violences qu'il commet, les meurtres même et les assassinats dont il se rend coupable, ne sont-ce pas des affaires qu'on assoupit, et dont au bout de six mois il n'est plus question ? Que le même homme soit volé,

toute la police est aussitôt en mouvement, et malheur aux innocens qu'il soupçonne. Passe-t-il dans un lieu dangereux ; voilà les escortes en campagne. L'essieu de sa chaise vient-il à se rompre ; tout vole à son secours. Fait-on du bruit à sa porte ; il dit un mot, et tout se tait. La foule l'incommode-t-elle ; il fait un signe, et tout se range. Un charretier se trouve-t-il sur son passage ; ses gens sont prêts à l'assommer, et cinquante honnêtes piétons allant à leurs affaires seroient plutôt écrasés, qu'un faquin oisif retardé dans son équipage. Tous ces égards ne lui coûtent pas un sou ; ils sont le droit de l'homme riche, et non le prix de la richesse. Que le tableau du pauvre est différent ! plus l'humanité lui doit, plus la société lui refuse : toutes les portes lui sont fermées, même quand il a le droit de les faire ouvrir ; et si quelquefois il obtient justice, c'est avec plus de peine qu'un autre n'obtiendroit grace. S'il y a des corvées à

faire, une milice à tirer, c'est à lui qu'on donne la préférence : il porte toujours, outre sa charge, celle dont son voisin plus riche a le crédit de se faire exempter : au moindre accident qui lui arrive, chacun s'éloigne de lui : si sa pauvre charrette renverse, loin d'être aidé par personne, je le tiens heureux s'il évite, en passant, les avanies des gens lestes d'un jeune duc : en un mot, toute assistance gratuite le fuit au besoin ; précisément parce qu'il n'a pas de quoi la payer : mais je le tiens pour un homme perdu, s'il a le malheur d'avoir l'ame honnête, une fille aimable, et un puissant voisin.

Voici en quatre mots le pacte social des deux états. Vous avez besoin de moi car je suis riche, et vous êtes pauvre : faisons donc un accord entre nous ; je vous permettrai d'avoir l'honneur de me servir, à condition que vous me donnerez le peu qui vous reste, pour la peine que je prendrai de vous commander.

DE L'ŒCONOMIE ET DE LA POLICE DOMESTIQUE.

L'Abondance du seul nécessaire ne peut dégénérer en abus ; parce que le nécessaire a sa mesure naturelle, et que les vrais besoins n'ont jamais d'excès. On peut mettre la dépense de vingt habits en un seul, et manger en un repas le revenu d'une année ; mais on ne sauroit porter deux habits en même temps, ni dîner deux fois en un jour. Ainsi l'opinion est illimitée, au lieu que la nature nous arrête de tous côtés ; et celui qui dans un état médiocre se borne au bien-être, ne risque point de se ruiner. Voilà comment, avec de l'œconomie et des soins, on peut se mettre au dessus de la fortune, et comment tout ce qu'on dépense, rend de quoi dépenser beaucoup plus.

Il faut du temps pour apercevoir dans

une maison des loix somptuaires qui mènent à l'aisance et au plaisir ; et l'on a d'abord peine à comprendre comment on jouit de ce qu'on épargne. En y réfléchissant, le contentement augmente parce qu'on voit que la source en est intarissable, et que l'art de goûter le bonheur de la vie sert encore à le prolonger. Comment se lasseroit-on d'un état si conforme à la nature ? Comment épuiseroit-on son héritage en l'améliorant tous les jours ? Comment ruineroit-on sa fortune en ne consommant que ses revenus ? Quand, chaque année, on est sûr de la suivante, qui peut troubler la paix de celle qui court ? Le fruit du labeur passé soutient l'abondance présente, et le fruit du labeur présent annonce l'abondance à venir : on jouit à la fois de ce qu'on dépense et de ce qu'on recueille ; et les divers temps se rassemblent pour affermir la sécurité du présent.

Richesse ne fait pas riche, dit le roman

de la Rose. Les biens d'un homme ne sont pas dans ses coffres, mais dans l'usage de ce qu'il en tire; car on ne s'approprie les choses qu'on possède, que par leur emploi, et les abus sont toujours plus inépuisables que les richesses: ce qui fait qu'on ne jouit pas à proportion de sa dépense, mais à proportion qu'on la sait mieux ordonner. Un fou peut jeter des lingots dans la mer et dire qu'il en a joui; mais quelle comparaison entre cette extravagante jouissance, et celle qu'un homme sage eût su tirer d'une moindre somme? L'ordre et la règle qui multiplient et perpétuent l'usage des biens, peuvent seuls transformer le plaisir en bonheur. Que si c'est du rapport des choses à nous, que naît la véritable propriété; si c'est plutôt l'emploi des richesses, que leur acquisition qui nous les donne, quels soins importent plus au père de famille, que l'œconomie domestique et le bon régime de sa maison, où les

rapports les plus parfaits vont le plus directement à lui, et où le bien de chaque membre ajoûte alors à celui du chef?

Les plus riches sont-ils les plus heureux? que sert donc l'opulence à la félicité? mais toute maison bien ordonnée est l'image de l'ame du maître. Les lambris dorés, le luxe et la magnificence n'annoncent que la vanité de celui qui les étalé; au lieu que par-tout où vous verrez régner la règle sans tristesse, la paix sans esclavage, l'abondance sans profusion, dites avec confiance: c'est un être heureux qui commande ici.

Le signe le plus assuré du vrai contentement d'esprit est la vie retirée et domestique; et ceux qui vont chercher sans cesse leur bonheur chez autrui, ne l'ont point chez eux-mêmes. Un père de famille qui se plaît dans sa maison, a, pour prix des soins continuels qu'il s'y donne, la continuelle jouissance des plus doux sentimens de la nature. Seul entre

tous les mortels, il est maître de sa propre félicité, parce qu'il est heureux comme Dieu même, sans rien désirer de plus que ce dont il jouit. Comme cet être immense, il ne songe pas à amplifier ses possessions, mais à les rendre véritablement siennes par les relations les plus parfaites et la direction la mieux entendue; s'il ne s'enrichit pas par de nouvelles acquisitions, il s'enrichit en possédant mieux ce qu'il a. Il ne jouissoit que du revenu de ses terres, il jouit encore de ses terres même, en présidant à leur culture et les parcourant sans cesse. Son domestique lui étoit étranger; il en fait son bien, son enfant, il se l'approprie. Il n'avoit droit que sur les actions, il s'en donne encore sur les volontés; il n'étoit maître qu'à prix d'argent, il le devient par l'empire sacré de l'estime et des bienfaits. Que la fortune le dépouille de ses richesses, elle ne sauroit lui ôter les cœurs qu'il s'est attachés; elle n'ôtera

point des enfans à leur père. Toute la différence est qu'il les nourrissoit hier, et qu'il sera demain nourri par eux. C'est ainsi qu'on apprend à jouir véritablement de ses biens, de sa famille et de soi même; c'est ainsi que les détails d'une maison deviennent délicieux pour l'honnête homme qui sait en connoître le prix; c'est ainsi que, loin de regarder ses devoirs comme une charge, il en fait son bonheur, et qu'il tire de ses touchantes et nobles fonctions la gloire et le plaisir d'être homme.

Si ces précieux avantages sont méprisés ou peu connus, et si le petit nombre même qui les recherche, les obtient si rarement, tout cela vient de la même cause. Il est des devoirs simples et sublimes, qu'il n'appartient qu'à peu de gens d'aimer et de remplir : tels sont ceux de père de famille, pour lesquels l'air et le bruit du monde n'inspirent que du dégoût, et dont on s'acquitte mal encore, quand on n'y est porté que par

des raisons d'avarice ou d'intérêt.

Les occupations utiles ne se bornent pas aux soins qui donnent du profit ; elles comprennent encore tout amusement innocent et simple qui nourrit le goût de la retraite, du travail, de la modération, et conserve à celui qui s'y livre, une ame saine, un cœur libre du trouble des passions. Si l'indolente oisiveté n'engendre que la tristesse et l'ennui, le charme des doux loisirs est le fruit d'une vie laborieuse. On ne travaille que pour jouir ; cette alternative de peine et de jouissance est notre véritable vocation. Le repos qui sert de délassement aux travaux passés et d'encouragement à d'autres, n'est pas moins nécessaire à l'homme, que le travail même.

Le grand défaut de la plûpart des maisons bien réglées, est d'avoir un air triste et contraint. L'extrême sollicitude des chefs sent toujours un peu l'avarice ; tout respire la gêne autour d'eux ; la rigueur de l'ordre a quelque chose de ser-

vile, qu'on ne supporte pas sans peine. Un bon père de famille se conduit par des règles plus judicieuses. Il songe qu'il n'est pas seulement père, mais homme, et qu'il doit à ses enfans l'exemple de la vie de l'homme, et celui du bonheur attaché à la sagesse. Il fait régner chez lui l'aisance, la liberté et la gaieté, au milieu de l'ordre et de l'exactitude; et il pense qu'un de ses principaux devoirs n'est pas seulement de rendre son séjour riant, afin que ses enfans s'y plaisent, mais d'y mener lui-même une vie agréable et douce, afin qu'ils sentent qu'on est heureux en vivant comme lui, et qu'ils ne soient jamais tentés de prendre, pour l'être, une conduite opposée à la sienne.

Tel croit être un bon père de famille, et n'est qu'un vigilant œconome: le bien peut prospérer, et la maison aller fort mal. Il faut des vues plus élevées pour éclairer, diriger cette importante administration, et lui donner un heureux suc-

cès. Le premier soin par lequel doit commencer l'ordre d'une maison, c'est de n'y souffrir que d'honnêtes gens, qui n'y portent pas le désir secret de troubler cet ordre. Mais la servitude et l'honnêteté sont-elles si compatibles, qu'on doive espérer de trouver des domestiques honnêtes gens ? Non ; pour les avoir il ne faut pas les chercher, il faut les faire ; et il n'y a qu'un homme de bien qui sache l'art d'en former d'autres.

Le grand art d'un maître pour rendre ses domestiques tels qu'il les veut, est de se montrer à eux tel qu'il est. Les domestiques ne lui voyant jamais rien faire qui ne soit droit, juste, équitable, ne regardent point la justice comme le tribut du pauvre, comme le joug du malheureux, comme une des misères de leur état ; leur obéissance n'a ni mauvaise humeur, ni mutinerie ; ils respectent leur maître ; ils le servent par attachement ; ils s'empressent avec zèle à faire prospérer

sa maison, bien persuadés que leur fortune la plus assurée est attachée à la sienne; et se regardant comme lésés par des pertes qui le laisseroient moins en état de récompenser un bon serviteur, ils sont également incapables de souffrir en silence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. C'est une police bien sublime, que celle qui sait transformer ainsi le métier de ces ames vénales en une fonction de zèle, d'intégrité, de courage, aussi noble, ou du moins aussi louable qu'elle l'étoit chez les romains.

Ce sont moins les familiarités des maîtres, que leurs défauts, qui les font mépriser chez eux : et l'insolence des domestiques annonce plutôt un maître vicieux que foible : car rien ne leur donne autant d'audace, que la connoissance de ses vices; et tous ceux qu'ils découvrent en lui sont, à leurs yeux, autant de dispenses d'obéir à un homme qu'ils ne sauroient respecter.

Les valets imitent les maîtres ; et les imitant grossièrement, ils rendent sensibles, dans leur conduite, les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres. On juge des mœurs des femmes par l'air et le ton de leurs femmes de chambre ; et cette règle ne trompe presque jamais. Outre que la femme de chambre, une fois dépositaire du secret de sa maîtresse, lui fait payer cher sa discrétion, elle agit comme l'autre pense, et décèle toutes ses maximes en les pratiquant maladroitement. En toute chose l'exemple des maîtres est plus fort que leur autorité ; et il n'est pas naturel que leurs domestiques veuillent être plus honnêtes gens qu'eux. On a beau crier, jurer, maltraiter, chasser, faire maison nouvelle ; tout cela ne produit point le bon service. Quand celui qui ne s'embarrasse pas d'être méprisé et haï de ses gens, s'en croit pourtant bien servi, c'est qu'il se contente de ce qu'il voit, et d'une exactitude apparente, sans

tenir compte de mille maux secrets qu'on lui fait incessamment, et dont il n'aperçoit jamais la source. Mais où est l'homme assez dépourvu d'honneur, pour pouvoir supporter les dédains de tout ce qui l'environne ? Où est la femme assez perdue, pour n'être plus sensible aux outrages ? Combien, dans Paris et dans Londres, de dames se croient fort honorées, qui fondroient en larmes, si elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur antichambre ! Heureusement pour leur repos, elles se rassurent en prenant ces argus pour des imbécilles, et se flattant qu'ils ne voient rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Aussi dans leur mutine obéissance ne leur cachent-ils guère à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres et valets sentent mutuellement que ce n'est pas la peine de se faire estimer les uns des autres.

Le jugement des domestiques me paroît être l'épreuve la plus sûre et la plus diffi-

cile de la vertu des maîtres. On a dit qu'il n'y avoit point de héros pour son valet de chambre ; cela peut être : mais l'homme juste a l'estime de son valet.

Dans les concurrences de jalousie et d'intérêt qui divisent sans cesse les domestiques d'une maison, ils ne demeurent presque jamais unis qu'aux dépens du maître. S'ils s'accordent, c'est pour voler de concert ; s'ils sont fidelles, chacun se fait valoir aux dépens des autres ; il faut qu'ils soient ennemis ou complices ; et l'on voit à peine le moyen d'éviter à la fois leurs friponneries et leurs dissensions. La plûpart des pères de famille ne connoissent que l'alternative entre ces deux inconvéniens. Les uns, préférant l'intérêt à l'honnêteté, fomentent cette disposition des valets aux secrets rapports, et croient faire un chef-d'œuvre de prudence en les rendant espions et surveillans les uns des autres. Les autres, plus indolens, aiment

mieux qu'on les vole et qu'on vive en paix ; ils se font une sorte d'honneur de recevoir toujours mal des avis qu'un pur zèle arrache quelquefois à un serviteur fidelle. Tous s'abusent également. Les premiers, en excitant chez eux des troubles continuels, incompatibles avec la règle et le bon ordre, n'assemblent qu'un tas de fourbes et de délateurs, qui s'exercent, en trahissant leurs camarades, à trahir peut-être un jour leurs maîtres. Les seconds, en refusant d'apprendre ce qui se fait dans leurs maisons, autorisent les ligues contre eux-mêmes, encouragent les méchans, rebutent les bons, et n'entretiennent, à grands frais, que des fripons arrogans et paresseux, qui, s'accordant aux dépens du maître, regardent leurs services comme des graces, et leurs vols comme des droits. J'ai examiné d'assez près la police des grandes maisons, et j'ai vu clairement qu'il est impossible à un maître qui a vingt domestiques, de

venir à bout de savoir s'il y a parmi eux un honnête homme, et de ne pas prendre pour tel le plus méchant fripon de tous. Cela seul me dégoûteroit d'être au nombre des riches. Un des plus doux plaisirs de la vie, le plaisir de la confiance et de l'estime, est perdu pour ces malheureux. Ils achètent bien cher tout leur or.

Dans une maison bien réglée, les domestiques de différent sexe ont très-peu de communication ensemble ; et cet article est très-important pour le bien et la tranquillité des maîtres. On n'y est point de l'avis de ces maîtres indifférens à tout, hors à leur intérêt, qui ne veulent qu'être bien servis, sans s'embarrasser au surplus de ce que font leurs gens ; on pense au contraire que ceux qui ne veulent qu'être bien servis, ne sauroient l'être long-temps. Les liaisons trop intimes entre les deux sexes ne produisent jamais que du mal. C'est des conciliabules qui se tiennent chez les femmes de chambre, que sortent la plû-

part des désordres d'un ménage. S'il s'en trouve une qui plaise au maître d'hôtel, il ne manque pas de la séduire aux dépens du maître. L'accord des hommes entr'eux, ni des femmes entr'elles, n'est pas assez sûr pour tirer à conséquence. Mais c'est toujours entre hommes et femmes, que s'établissent ces secrets monopoles qui ruinent, à la longue, les familles les plus opulentes. Des maîtres sensés doivent donc veiller à la sagesse et à la modestie des femmes qui les servent, non-seulement par des raisons de bonnes mœurs et d'honnêteté, mais encore par un intérêt bien entendu.

DE L'INÉGALITÉ.

SI l'on voit une poignée de puissans et de riches au faîte des grandeurs et de la fortune, tandis que la foule rampe dans l'obscurité et dans la misère, c'est que les premiers n'estiment les choses dont ils

jouissent, qu'autant que les autres en sont privés ; et que, sans changer d'état, ils cesseroient d'être heureux, si le peuple cessoit d'être misérable.

Le despotisme est le dernier terme de l'inégalité parmi les hommes. Partout où il règne, tous les particuliers redeviennent égaux, parce qu'ils ne sont rien. Il ne souffre aucun autre maître ; ses sujets n'ont d'autre loi que sa volonté, et il n'a d'autre règle que ses passions. Si-tôt qu'il parle, il n'y a ni probité ni devoir à consulter ; et la plus aveugle obéissance est la seule vertu qui reste aux esclaves.

O homme ! ta liberté, ton pouvoir, ne s'étendent qu'aussi loin que tes forces naturelles, et pas au de-là ; tout le reste n'est qu'esclavage, illusion, prestige. La domination même est servile, quand elle tient à l'opinion ; car tu dépends des préjugés de ceux que tu gouvernes par les préjugés. Pour les conduire comme il te plaît, il faut te conduire comme il leur

plait. Ils n'ont qu'à changer de manière de penser, il faudra bien par force, que tu changes de manière d'agir. Ceux qui t'approchent n'ont qu'à savoir gouverner les opinions du peuple que tu crois gouverner, ou des favoris qui te gouvernent, ou celles de ta famille, ou les tiennes propres; ces visirs, ces courtisans, ces prêtres, ces soldats, ces valets, ces caillettes, et jusqu'à des enfans, quand tu serois un thémistocle en génie, vont te mener comme un enfant toi-même au milieu de tes légions. Tu as beau faire; jamais ton autorité réelle n'ira plus loin que tes facultés réelles. Si-tôt qu'il faut voir par les yeux des autres, il faut vouloir par leur volonté. Mes peuples sont mes sujets, dis-tu fièrement! Soit; mais toi, qu'es-tu? le sujet de tes ministres. Et tes ministres, à leur tour, que sont-ils? les sujets de leurs commis, de leurs maîtresses, les valets de leurs valets. rneze tout, usurpez tout, et puis ver-

sez

sez l'argent à pleines mains ; dressez des batteries de canon, élevez des gibets, des roues, donnez des loix, des édits, multipliez les espions, les soldats, les bourreaux, les prisons, les chaînes : pauvres petits hommes, de quoi vous sert tout cela ? Vous n'en serez ni mieux servis, ni moins volés, ni moins trompés, ni plus absolus. Vous direz toujous, *nous voulons ;* et vous ferez toujours ce que voudront les autres.

Il est très-difficile de réduire à l'obéissance celui qui ne cherche point à commander ; et le politique le plus adroit ne viendroit pas à bout d'assujettir des hommes qui ne voudroient qu'être libres. Mais l'inégalité s'étend sans peine parmi des ames ambitieuses et lâches, toujours prêtes à courir les risques de la fortune, et à dominer ou servir presque indifféremment, selon qu'elle leur devient favorable ou contraire.

Il dût venir un temps où les yeux du

peuple furent fascinés à tel point, que ses conducteurs n'avoient qu'à dire au plus petit des hommes : *sois grand, toi et toute ta race* ; aussitôt il paroissoit grand à tout le monde, ainsi qu'à ses propres yeux ; et ses descendans s'élevoient encore à mesure qu'ils s'éloignoient de lui : plus la cause étoit reculée et incertaine, plus l'effet augmentoit ; plus on pouvoit compter de fainéans dans une famille, et plus elle devenoit illustre.

Combien de grands noms retomberoient dans l'oubli, si l'on ne tenoit compte que de ceux qui ont commencé par un homme estimable ! Jugeons du passé par le présent : sur deux ou trois citoyens qui s'illustrent par des moyens honnêtes, mille coquins ennoblissent tous les jours leur famille : et que prouvera cette noblesse, dont leurs descendans seront si fiers, sinon les vols et l'infamie de leurs ancêtres ? Ce que je vois de plus honorable dans la noblesse qui s'ac-

quiert aujourd'hui à prix d'argent, ou qu'on achète avec des charges, c'est le privilége de n'être pas pendu.

Ceux qui aiment les richesses sont faits pour servir, et ceux qui les méprisent, pour commander. Ce n'est pas la force de l'or qui asservit les pauvres aux riches; mais c'est qu'ils veulent s'enrichir à leur tour : sans cela, ils seroient nécessairement les maîtres.

Toutes les fois qu'il est question de raison, les hommes rentrent dans le droit de la nature, et reprennent leur première égalité.

DES VICES.

LE tableau du vice offense en tout lieu un œil impartial; et l'on n'est pas plus blâmable de le reprendre dans un pays où il règne, quoiqu'on y soit, que de relever les défauts de l'humanité, quoiqu'on vive avec les hommes.

Je n'accuse point les hommes de ce siècle d'avoir tous les vices ; ils n'ont que ceux des ames lâches : ils sont seulement fourbes et fripons. Quant aux vices qui supposent du courage et de la fermeté, je les en crois incapables.

Le premier pas vers le vice est de mettre du mystère aux actions innocentes. Quiconque aime à se cacher, a tôt ou tard raison de se cacher. J'ai toujours regardé comme le plus estimable des hommes, ce romain qui voulôit que sa maison fût construite de manière qu'on vît tout ce qui s'y faisoit.

C'est au désir universel de réputation, d'honneurs et de préférences, que nous devons ce qu'il y a de meilleur et de pire parmi les hommes, nos vertus et nos vices, nos siences et nos erreurs, nos conquérans et nos philosophes ; c'est-à-dire une multitude de mauvaises choses sur un petit nombre de bonnes.

Le ridicule est l'arme favorite du vice.

C'est par elle qu'attaquant dans le fond des cœurs le respect qu'on doit à la vertu, il éteint enfin l'amour qu'on lui porte.

Tel rougit d'être modeste, et devient effronté par honte ; et cette mavaise honte corrompt plus de cœurs honnêtes, que les mauvaises inclinations. C'est elle qui la première introduit le vice dans une ame bien née, étouffe la voix de la conscience par la clameur publique, et réprime l'audace de bien faire par la crainte du blâme. Insensiblement on se laisse dominer par la crainte du ridicule, et l'on braveroit plutôt cent périls qu'une raillerie : et qu'est-ce cependant que cette répugnance qui met un prix aux railleries des gens dont l'estime n'en peut avoir aucun ?

DE L'HYPOCRISIE.

L'Hypocrisie, dit-on, est un hommage que le vice rend à la vertu. Oui, comme celui des assassins de César, qui se prosternoient à ses pieds pour l'égorger plus sûrement. Cette pensée a beau être brillante, elle a beau être autorisée du nom célèbre de son auteur, mais elle n'en est pas plus juste. Dira-t-on jamais d'un filou, qui prend la livrée d'une maison pour faire son coup plus commodément, qu'il rend hommage au maître de la maison qu'il vole ?

Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu, il n'en peut inspirer le goût à personne ; et s'il savoit la rendre aimable, l'aimeroit lui-même. Que servent de froides leçons démenties par un exemple continuel, si ce n'est à faire penser que celui qui les donne, se joue de la crédulité d'autrui ? Que ceux qui

nous exhortent à faire ce qu'ils disent et non ce qu'ils font, disent une grande absurdité ! Qui ne fait pas ce qu'il dit, ne le dit jamais bien ; car le langage du cœur, qui touche et persuade, y manque.

Ce que personne n'a jamais vû, c'est un hypocrite devenir homme de bien. On auroit pû raisonnablement tenter la conversion de Cartouche ; jamais un homme sage n'eût entrepris celle de Cromwel.

DE L'INTEMPÉRANCE.

L'Excès du vin dégrade l'homme, il aliène du moins sa raison pour un temps et l'abrutit à la longue ; mais enfin le goût du vin n'est pas un crime ; il en fait rarement commettre ; il rend l'homme stupide, et non pas méchant. Pour une querelle passagère qu'il cause, il forme cent attachemens durables. Généralement parlant,

les bûveurs ont de la cordialité, de la franchise ; ils sont presque tous bons, droits, justes, fidelles, braves et honnêtes gens, à leurs défauts près.

Le sage est sobre par tempérance ; le fourbe l'est par fausseté. Dans les pays de mauvaises mœurs, d'intrigues, de trahisons, d'adultères, on redoute un état d'indiscrétion où le cœur se montre sans qu'on y songe. Par-tout les gens qui abhorrent le plus l'ivresse, sont ceux qui ont le plus d'intérêt à s'en garantir. En Suisse, elle est presque en estime ; à Naples, elle est en horreur : mais au fond, laquelle est le plus à craindre, de l'intempérance du Suisse, ou de la réserve de l'Italien ?

Ne calomnions point le vice même : n'a-t-il pas assez de sa laideur ? Le vin ne donne pas de la méchanceté, il la décèle. Celui qui tua Clitus dans l'ivresse fit mourir Philotas de sang-froid. Si l'ivresse a ses fureurs, quelle passion n'a

pas les siennes ? La différence est que les autres restent au fond de l'ame, et que celle-là s'allume et s'éteint à l'instant. A cet emportement près, qui passe et qu'on évite aisément, soyons sûrs que quiconque fait dans le vin de mauvaises actions, couve à jeun de méchans desseins.

Ces gens, qui donnent de l'importance aux bons morceaux, qui songent, en s'éveillant, à ce qu'ils mangeront dans la journée, et qui décrivent un répas avec plus d'exactitude, que n'en met Polybe à décrire un combat ; ces prétendus hommes, à les bien examiner, ne sont que des enfans de quarante ans, sans vigueur et sans consistance. L'ame d'un gourmand est toute dans son palais ; il n'est fait que pour manger : dans sa stupide incapacité il n'est qu'à table à sa place ; il ne sait juger que des plats. Laissons-lui sans regret cet emploi : mieux lui vaut celui-là qu'un autre, autant pour nous que pour lui.

DE LA VANITÉ.

LA vanité ne respire qu'exclusions et préférences ; exigeant tout et n'accordant rien, elle est toujours inique.

Louer quelqu'un en face, à moins que ce ne soit sa maîtresse, qu'est-ce faire autre chose, sinon le taxer de vanité ?

Il n'y a point de folie dont on ne puisse désabuser un homme qui n'est pas fou, hors la vanité ; pour celle-ci, rien n'en guérit que l'expérience, si toutefois quelque chose en peut guérir.

La vanité de l'homme est la source de ses plus grandes peines ; et il n'y a personne de si parfait et de si fêté, à qui elle ne donne plus de chagrins que de plaisirs. Si jamais la vanité fit quelque heureux sur la terre, à coup sûr cet heureux-là n'étoit qu'un sot.

La vanité fait son profit de toutes les autres passions, et à la fin les engloutit toutes.

DE L'AMOUR-PROPRE.

LE cœur de l'homme est toujours droit sur tout ce qui ne se rapporte pas personnellement à lui. Dans les querelles dont nous sommes purement spectateurs, nous prenons à l'instant le parti de la justice; et il n'y a point d'acte de méchanceté qui ne nous donne une vive indignation, tant que nous n'en tirons aucun profit: mais quand notre intérêt s'y mêle, bientôt nos sentimens se corrompent; et c'est alors seulement que nous préférons le mal qui nous est utile, au bien que nous fait aimer la nature.

L'amour de soi, qui ne regarde qu'à nous, est content quand nos vrais besoins sont satisfaits; mais l'amour-propre, qui se compare, n'est jamois content et ne sauroit l'être, parce que ce sentiment, en nous préférant aux autres, exige aussi que les autres nous préfèrent à eux, ce

qui est impossible. Voilà comment les passions douces et affectueuses naissent de l'amour de soi, et comment les passions haineuses et irascibles naissent de l'amour-propre. Ainsi ce qui rend l'homme essentiellement bon, est d'avoir peu de besoins, et de peu se comparer aux autres : ce qui le rend essentiellement méchant, est d'avoir beacoup de besoins, et de tenir beaucoup à l'opinion.

DU JEU.

LE jeu n'est point un amusement d'homme riche ; il est la ressource d'un désœuvré. Je ne joue point du tout, étant solitaire et pauvre. Si j'étois riche, je jouerois moins encore ; et seulement un très-petit jeu, pour ne voir point de mécontent, ni l'être. L'intérêt du jeu manquant de motif dans l'opulence, ne peut jamais se changer en fureur que dans un esprit mal fait. Les profits qu'un homme riche

fiche peut faire au jeu lui sont toujours moins sensibles, que les pertes; et comme la forme des jeux modérés, qui en use le bénéfice à la longue, fait qu'en général ils vont plus en perte qu'en gain, on ne peut, en raisonnant bien, s'affectionner beaucoup à un amusement où les risques de toute espèce sont contre soi. Celui qui nourrit sa vanité des préférences de la fortune, les peut chercher dans des objets beaucoup plus piquans; et ces préférences ne se marquent pas moins dans le plus petit jeu que dans le plus grand.

Le goût du jeu, fruit de l'avarice et de l'ennui, ne prend que dans un esprit et un cœur vuides; et il me semble que j'aurois assez de sentiment et de connoissances, pour me passer d'un tel supplément. On voit rarement les *penseurs* se plaire beaucoup au jeu, qui suspend cette habitude ou la tourne sur d'arides combinaisons: aussi l'un des biens, et peut-

être le seul qu'ait produit le goût des siences, est d'amortir un peu cette passion sordide ; on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité du jeu, que de s'y livrer. Moi, je le combattrois, parmi les joueurs ; et j'aurois plus de plaisir à me moquer d'eux en les voyant perdre, qu'à leur gagner leur argent.

DE LA DANSE.

LA maxime qui blâme la danse et les assemblées des deux sexes, paroît plus fondée sur le préjugé que sur la raison. Toutes les fois qu'il y a concours des deux sexes, tout divertissement public devient innocent, par cela même qu'il est public ; au lieu que l'occupation la plus louable est suspecte dans le tête-à-tête. L'homme et la femme sont destinés l'un pour l'autre ; la fin de la nature est qu'ils soient unis par le mariage. Qu'on me dise où de jeunes personnes à marier

auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre, et de se voir avec plus de décence et de circonspection, que dans une assemblée, où les yeux du public incessamment tournés sur elles, les forcent à s'observer avec le plus grand soin? En quoi Dieu est-il offensé par un exercice agréable et salutaire, convenable à la vivacité de la jeunesse, qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec grace et bienséance, et auquel le spectateur impose une gravité dont personne n'oseroit sortir? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne tromper personne, au moins quant à la figure, et de se montrer avec les agrémens et les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant que de s'obliger à nous aimer? Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire; et n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses et chrétiennes qui songent à

s'unir, de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose ?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où règne une éternelle contrainte, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en public, et où l'indiscrette sévérité d'un pasteur ne sait prêcher, au nom de Dieu, qu'une gêne servile, la tristesse et l'ennui ? On élude une tyrannie insupportable, que la nature et la raison désavouent. Aux plaisirs permis dont on prive une jeunesse enjouée et folâtre, elle en substitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des assemblées publiques. A force de se cacher comme si l'on étoit coupable, on est tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour ; mais le vice est ami des ténèbres ; et jamais l'innocence et le mystère n'habitèrent long-temps ensemble. Encore un coup, ce n'est point dans les assemblées nombreuses,

où tout le monde nous voit et nous écoute, mais dans des entretiens particuliers où règnent le secret et la liberté, que les mœurs peuvent courir des risques; et je ne vois pas pourquoi, en blâmant les danses, on surcharge la pure morale d'une forme indifférente, aux dépens de l'essentiel.

DU COURAGE.

LA valeur se montre dans les occasions légitimes, et l'on ne doit pas se hâter d'en faire hors de propos une vaine parade, comme si l'on avoit peur de ne la pas retrouver au besoin. Tel fait un effort et se présente une fois, pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie.

Le vrai courage a plus de constance et moins d'empressement; il est toujours ce qu'il doit être; il ne faut ni l'exciter ni le retenir. L'homme de bien le porte par-

tout avec lui ; au combat, contre l'ennemi ; dans un cercle, en faveur des absens et de la vérité ; dans son lit, entre les attaques de la douleur et de la mort. La force de l'ame qui l'inspire est d'usage dans tous les temps ; elle met toujours la vertu au-dessus des événemens, et ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre. Tel est le vrai courage, celui qui mérite d'être loué. Tout le reste n'est qu'étourderie, extravagance, férocité : c'est une lâcheté de s'y soumettre ; et je ne méprise pas moins celui qui cherche un péril inutile, que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

Je n'ai jamais vu d'homme, ayant de la fierté dans l'ame, en montrer dans son maintien ; cette affectation est bien plus propre aux ames viles et vaines, qui ne peuvent en imposer que par-là. Un étranger se présentant un jour dans la salle du fameux *Marcel*, celui-ci lui demanda de quel pays il étoit. » *Je suis An-*

glais, répond l'étranger. » *Vous anglais?* » réplique le danseur? *vous seriez de* » *cette isle où les citoyens ont part à l'ad-* » *ministration publique, et font une portion* » *de la puissance souveraine? Non, Mon-* » *sieur; ce front baissé, ce regard timide,* » *cette démarche incertaine, ne m'annon-* » *cent que l'esclave titré d'un Electeur.* « Je ne sai si ce jugement montre une grande connoissance du vrai rapport qui est entre le caractère d'un homme et son extérieur. Pour moi, qui n'ai pas l'honneur d'être maître à danser, j'aurois pensé tout le contraire. J'aurois dit: » *Cet Anglais n'est* » *pas courtisan; je n'ai jamais ouï dire* » *que les courtisans eussent le front baissé* » *et la démarche incertaine: un homme ti-* » *mide chez un danseur, pourroit bien ne* » *l'être pas dans la chambre des communes* «. Assurément ce monsieur *Marcel*-là doit prendre ses compatriotes pour autant de Romains.

DU DUEL.

GArdez-vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé feroce, qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats. Que cette méthode puisse fournir, si l'on veut, un supplément à la probité; par-tout où la probité régne, son supplément n'est-il pas inutile? Et que penser de celui qui s'expose à la mort pour s'exempter d'être honnête homme?

Mais encore, en quoi consiste cet affreux préjugé? Dans l'opinion la plus extravagante et la plus barbare qui jamais entra dans l'esprit humain; savoir, que tous les devoirs de la société sont suppléés par la bravoure; qu'un homme n'est plus fourbe, fripon, calomniateur; qu'il est civil, humain, poli, quand il sait

se battre ; que le mensonge se change en vérité ; que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, si-tôt qu'on soutient tout cela le fer à la main ; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée, et qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaire où la gentillesse se mêle à la cruauté, et où l'on ne tue les gens que par hasard ; c'est celle où l'on se bat au premier sang. Au premier sang ! grand Dieu ! et qu'en veux-tu faire de ce sang, bête féroce ? le veux-tu boire ?

Dira-t-on qu'un duel témoigne que l'on a du cœur, et que cela suffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices ? Je demanderai quel honneur peut dicter une pareille décision, et quelle raison peut la justifier ? A ce compte si l'on vous accusoit d'avoir tué un homme, vous en iriez tuer un second pour prouver que cela n'est pas vrai. Ainsi,

vertu, vice, honneur, infamie, vérité, mensonge, tout peut tirer son être de l'événement d'un combat; une salle d'armes est le siége de toute justice: il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raison que le meurtre: toute la réparation due à ceux qu'on outrage est de les tuer, et toute offense est également bien lavée dans le sang de l'offenseur ou de l'offensé. Dites; si les loups savoient raisonner, auroient-ils d'autres maximes?

Vit-on un seul appel sur la terre quand elle étoit couverte de héros? Les plus vaillans hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques? et le plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton? D'autres temps, d'autres mœurs; je le sais: mais n'y en a-t-il que de bonnes? et n'oseroient-on s'enquérir si les

mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur? non, cet honneur n'est point variable; il ne dépend ni des temps, ni des lieux, ni des préjugés; il ne peut ni passer, ni renaître; il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste et dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est pas une institution de l'honneur, mais une mode affreuse et barbare, digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre? Que feroit, à votre avis, celui qui s'y veut asservir, dans les lieux où règne un usage contraire? A Messine ou à Naples, il iroit attendre son homme au coin d'une rue et le poignarder par derrière: cela s'apelle être brave en ce pays-là; et l'honneur n'y consiste pas

à s'y faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

Rentrez en vous-même, et considérez s'il vous est permis d'attaquer, de propos délibéré, la vie d'un homme, et d'exposer la vôtre pour satisfaire une barbare et dangereuse fantaisie, qui n'a nul fondement raisonnable ? et si le triste souvenir du sang versé dans une pareille occasion, peut cesser de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler ? Connoissez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire ? Et si la base de toutes les vertus est l'humanité, que penserons-nous de l'homme sanguinaire et dépravé, qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable ? Souvenez-vous que le citoyen doit sa vie à sa patrie, et n'a pas le droit d'en disposer sans le congé des loix ; à plus forte raison contre leur défense.

Mais quelle espèce de mérite peut-on donc trouver à braver la mort pour commettre un crime ? Quand il seroit vrai

qu'en refusant de se battre on se fait mépriser..... et de qui encore ? des gens oisifs, des méchans, qui cherchent à s'amuser des malheurs d'autrui ; voilà vraiment un grand motif pour s'entr'égorger ! quel mépris est donc le plus à craindre, celui des autres en faisant bien, ou le sien propre en faisant mal ? Croyez moi ; celui qui s'estime véritablement lui-même, est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui, et ne craint que d'en être digne : car le bon et l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choses ; et quand tout le monde approuveroit votre prétendue bravoure, elle n'en seroit pas moins honteuse. Il est faux d'ailleurs qu'à s'abstenir d'un duel par vertu, l'on se fasse mépriser. L'homme droit, dont toute la vie est sans tache, et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le foible,

à remplir les devoirs les plus dangereux, et à défendre, en toute rencontre juste et honnête, ce qui lui est cher, au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée; il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire; et qu'il redoute le crime, et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récusent; et, dans une conduite si bien liée, on juge d'une action sur toutes les autres.

Savez-vous ce qui rend cette modération si pénible à un homme ordinaire? C'est la difficulté de la soutenir dignement; c'est la nécessité de ne commettre ensuite aucune action blâmable: car si la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas, pourquoi l'auroit-elle retenu dans

l'autre, où l'on peut supposer un motif plus naturel ? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de la vertu, mais de lâcheté ; et l'on se moque, avec raison, d'un scrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes si ombrageux et si prompts à provoquer les autres, sont, pour la plupart, de très-malhonnêtes gens, qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière ? Sont-ce-là des hommes à imiter ? Mettons encore à part les militaires de profession, qui vendent leur sang à prix d'argent ; qui, voulant conserver leur place, calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à leur honneur, et savent, à un écu près, ce que vaut leur vie.

Laissez se battre tous ces gens-là. Rien n'est moins honorable que cet honneur dont ils font si grand bruit ; ce n'est qu'une

mode insensée, une fausse imitation de vertu, qui se pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme qui pense noblement, n'est point au pouvoir d'un autre; il est en lui-même, et non dans l'opinion du peuple : il ne se défend ni par l'épée, ni par le bouclier, mais par une vie intègre et irréprochable; et ce combat vaut bien l'autre en fait de courage. En un mot, l'homme de courage dédaigne le duel, et l'homme de bien l'abhorre.

Je regarde les duels comme le dernier degré de brutalité où les hommes puissent parvenir. Celui qui va se battre de gaieté de cœur n'est, à mes yeux, qu'une bête féroce, qui s'efforce d'en déchirer une autre; et s'il reste le moindre sentiment naturel dans leur ame, je trouve celui qui périt moins à plaindre que le vainqueur. Voyez ces hommes accoutumés au sang; ils ne bravent les remords, qu'en étouffant la voix de la nature; ils deviennent, par degrés, cruels et insensibles; ils se jouent

de la vie des autres ; et la punition d'avoir pu manquer d'humanité, est de la perdre enfin tout-à-fait. Que sont-ils dans cet état ?

DU SUICIDE.

TU veux cesser de vivre ! mais je voudrois bien savoir si tu as commencé. Quoi ! tu fus placé sur la terre pour n'y rien faire ! Le ciel ne t'impose-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour ; tu le peux : mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui te demandera compte de ton temps ; Malheureux ! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu ; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie, pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité, et tu dis : la vie est un mal. Est-ce donc

à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers ; et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident ? La vie passible de l'homme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera bien-tôt délivré ; mais sa vie active et morale, qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et un bien pour l'honnête homme infortuné : car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet, qui la rend bonne ou mauvaise.

Tu t'ennuies de vivre, et tu dis : la vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, et tu diras : la vie est un bien. Tu diras plus vrai, sans mieux raisonner ; car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui ; et puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton ame qu'est tout le mal, corrige tes affections

déréglées, et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Ne dis plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien; et que, si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir; car autant vaudroit-il dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être, et de tromper ta destination.

Le suicide est une mort furtive et honteuse. C'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi; ..... mais je ne tiens à rien: je suis inutile au monde .... Philosophe d'un jour! ignores-tu que tu ne saurois faire un pas sur la terre, sans trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité, par cela seul qu'il existe?

Insensé! s'il te reste au fond du cœur le

moindre sentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : *que je fasse encore une bonne action avant que de mourir ;* puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute la vie. Si elle ne te retient pas, meurs ; tu n'es qu'un méchant.

Le droit de propriété n'étant que de convention et d'institution humaine, tout homme peut, à son gré, disposer de ce qu'il possède : mais il n'en est pas de même des dons essentiels de la nature, tels que la vie et la liberté, dont il est permis à chacun de jouir, et dont il est au moins douteux qu'on ait droit de se dépouiller : en s'ôtant l'une, on dégrade son être ; en s'ôtant l'autre, on l'anéantit autant qu'il est en soi.

DES ADVERSITÉS.

LA raison veut qu'on supporte patiemment l'adversité ; qu'on n'en aggrave pas le poids par des plaintes inutiles ; qu'on n'estime pas les choses humaines au-delà de leur prix ; qu'on n'épuise pas, à pleurer ses maux, les forces qu'on a pour les adoucir ; et qu'enfin l'on songe quelquefois qu'il est impossible à l'homme de prévoir l'avenir, et de se connoître assez lui-même, pour savoir si ce qui lui arrive est un bien ou un mal pour lui. C'est ainsi que se comportera l'homme judicieux et tempérant, en proie à la mauvaise fortune. Il tâchera de mettre à profit ses revers même, comme un joueur prudent cherche à tirer parti d'un mauvais point que le hasard lui amène ; et sans se lamenter comme un enfant qui tombe et pleure auprès de la pierre qui l'a frappé, il saura porter, s'il le faut, un fer salu-

taire à sa blessure, et la faire saigner pour la guérir.

Heureux celui qui sait quitter l'état qui le quitte, et rester homme en dépit du sort! Qu'on loue tant qu'on voudra ce roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux sous les débris de son trône; je le méprise, je vois qu'il n'existe que par sa couronne, et qu'il n'est rien du tout, s'il n'est roi: mais celui qui la perd et s'en passe, est alors au-dessus d'elle. Du rang de roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme, que si peu d'hommes savent remplir; alors il triomphe de la fortune; il la brave; il ne doit rien qu'à lui seul; et quand il ne lui reste à montrer que lui, il n'est point nul; il est quelque chose. Ouï, j'aime mieux cent fois le roi de Syracuse, maître d'école à Corinthe, et le roi de Macédoine, greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne sachant que devenir, s'il ne règne pas; que l'hé-

ritier et le fils d'un roi des rois *, jouet de quiconque ose insulter à sa misère, errant de cour en cour, cherchant par tout des secours, et trouvant par tout des affronts, faute de savoir faire autre chose, qu'un métier qui n'est plus en son pouvoir.

DE L'AMOUR DE LA PATRIE.

L'Amour de la patrie est le moyen le plus efficace qu'il faille employer pour apprendre aux citoyens à être bons et vertueux, c'est-à-dire, à conformer en tout leur volonté particulière à la volonté générale, à la raison publique, à la loi du devoir. En effet, c'est par cet amour de la patrie, qu'ont été produits les plus grands prodiges de vertu.

Ce sentiment doux et vif, qui joint la force de l'amour-propre à toute la

* Vonone, fils de Phraate, roi des Parthes.

beauté de la vertu, lui donne une énergie qui, sans la défigurer, en fait la plus héroïque de toutes les passions. C'est lui qui produit tant d'actions immortelles dont l'éclat éblouit nos foibles yeux, et tant de grands hommes dont les antiques vertus passent pour des fables, depuis que l'amour de la patrie est tourné en dérision. Ne nous en étonnons pas, les transports des cœurs tendres paroissent autant de chimères à quiconque ne les a point sentis; et l'amour de la patrie, plus vif et plus délicieux cent fois que celui d'une maîtresse, ne se conçoit de même qu'en l'éprouvant. Mais il est aisé de remarquer dans tous les cœurs qu'il échauffe, dans toutes les actions qu'il inspire, cette ardeur bouillante et sublime dont ne brille pas la plus pure vertu quand elle en est séparée. Osons opposer *Socrate* même à *Caton*. L'un étoit plus philosophe, et l'autre plus citoyen. Athènes étoit déjà perdue, et Socrate n'avoit plus de patrie que

que le monde entier. Caton porta toujours la sienne au fond de son cœur ; il ne vivoit que pour elle, il ne put lui survivre. La vertu de Socrate est celle du plus sage des hommes ; mais entre César et Pompée, Caton semble un Dieu parmi des mortels. L'un instruit quelques particuliers, combat les sophistes, et meurt pour la vérité : l'autre défend l'état, la liberté, les loix, contre les conquérans du monde, et quitte enfin la terre quand il n'y voit plus de patrie à servir. Un digne élève de Socrate seroit le plus vertueux de ses contemporains ; un digne émule de Caton en seroit le plus grand. La vertu du premier feroit son bonheur ; le second chercheroit son bonheur dans celui de tous. Nous serions instruits par l'un, et conduits par l'autre, et cela seul décideroit de la préférence : car on n'a jamais fait un peuple de sages ; mais il n'est pas impossible de rendre un peuple heureux.

DE LA DIFFÉRENCE DES DEUX SEXES.

ON ne sauroit disconvenir de la différence morale des deux sexes ; car comment imaginer un modèle commun de perfection pour deux êtres si différens ? L'attaque et la défense, l'audace des hommes et la pudeur des femmes, ne sont point des conventions, mais des institutions naturelles dont il est facile de rendre raison, et dont se déduisent aisément les autres distinctions morales. D'ailleurs, la destination de la nature n'étant pas la même, les inclinations, les manières de voir et de sentir doivent être dirigées de chaque côté selon ses vues : il ne faut point les mêmes goûts ni la même constitution pour labourer la terre et pour alaiter des enfans. Une taille plus haute, une voix plus forte, et des traits plus marqués semblent n'avoir aucun rapport nécessaire au sexe ;

mais les modifications extérieures annoncent l'intention de l'ouvrier dans les modifications de l'esprit. Une femme parfaite et un homme parfait ne doivent pas plus se ressembler d'ame que de visage : ces vaines imitations de sexe sont le comble de la déraison ; elles font rire le sage et fuir les amours. Enfin, je trouve qu'à moins d'avoir cinq pieds et demi de haut, une voix de basse et de la barbe au menton, l'on ne doit point se mêler d'être homme.

Les Anglaises sont douces et timides ; les Anglais sont durs et féroces. D'où vient cette apparente opposition ? De ce que le caractère de chaque sexe est ainsi renforcé, et que c'est aussi le caractère national de porter tout à l'extrême. A cela près, tout est semblable entr'eux. Les deux sexes aiment à vivre à part ; tous deux font cas des plaisirs de la table ; tous deux se rassemblent pour boire après le repas ; les hommes du vin,

les femmes du thé : tous deux se livrent au jeu sans fureur, et s'en font un métier plutôt qu'une passion ; tous deux ont un grand respect pour les choses honnêtes ; tous deux aiment la patrie et les loix ; tous deux honorent la foi conjugale, et, s'ils la violent, ils ne se font point un honneur de la violer ; la paix domestique plaît à tous deux : tous deux sont silencieux et taciturnes ; tous deux difficiles à émouvoir ; tous deux emportés dans leurs passions : pour tous deux l'amour est terrible et tragique ; il décide du sort de leurs jours : il ne s'agit pas moins, dit *Muralt*, que d'y laisser la raison ou la vie ; enfin tous deux se plaisent à la campagne, et les dames anglaises errent aussi volontiers dans leurs parcs solitaires, qu'elles vont se montrer à *Vauxall*. De ce goût commun pour la solitude, naît aussi celui des lectures contemplatives, et des romans dont l'Angleterre est inondée, et qui y sont, comme les hommes, su-

blîmes ou détestables. Ainsi tous deux, plus recueillis avec eux-mêmes, se livrent moins à des imitations frivoles, prennent mieux le goût des vrais plaisirs de la vie, et songent moins à paroître heureux qu'à l'être.

DE L'IMAGINATION.

LEs instructions de la nature sont tardives et lentes ; celles des hommes sont presque toujours prématurées. Dans le premier cas, les sens éveillent l'imagination : dans le second, l'imagination éveille les sens : elle leur donne une activité précoce, qui ne peut manquer d'énerver, d'affoiblir d'abord les individus, puis l'espèce même à la longue.

C'est par l'entremise de l'imagination, que les sens, dont le pouvoir immédiat est foible et borné, font leurs plus grands ravages. C'est elle qui prend soin d'irriter les désirs, en prêtant à leurs

objets encore plus d'attraits que ne leur en donna la nature ; c'est elle qui découvre à l'œil avec scandale ce qu'il ne voit pas seulement comme nud, mais comme devant être habillé. Il n'y a point de vêtement si modeste, au travers duquel un regard enflammé par l'imagination n'aille porter les désirs. Une jeune Chinoise, avançant un bout de pied couvert et chaussé, fera plus de ravage à Pékin, que n'eût fait la plus belle fille du monde, dansant toute nue au bas du Taygete.

En toute chose, l'habitude tue l'imagination ; il n'y a que les objets nouveaux qui la réveillent. Dans ceux que l'on voit tous les jours, ce n'est plus l'imagination qui agit, c'est la mémoire : ce n'est qu'au feu de l'imagination que les passions s'allument.

L'odorat est le sens de l'imagination. Donnant aux nerfs un ton plus fort, il doit beaucoup agiter le cerveau ; c'est

pour cela qu'il ranime un moment le tempérament, et qu'il l'épuise à la longue. Il y a dans l'amour des effets assez connus. Le doux parfum d'un cabinet de toilette n'est pas un piège aussi foible qu'on pense ; et je ne sais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme sage et peu sensible, que l'odeur des fleurs que sa maîtresse a sur le sein, ne fit jamais palpiter.

DES VOYAGES.

ON n'ouvre pas un livre de voyages où l'on ne trouve des descriptions de caractères et de mœurs ; mais on est tout étonné d'y voir que ces gens qui ont tant décrit de choses, n'ont dit que ce que chacun savoit déjà ; n'ont su apercevoir à l'autre bout du monde, que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer sans sortir de leur rue ; et que ces traits vrais qui distinguent les nations, et qui

frappent les yeux faits pour voir, ont presque toujours échappé aux leurs. De-là est venu ce bel adage de morale, si rebattu par la tourbe philosophesque, que les hommes sont par tout les mêmes; qu'ayant par tout les mêmes passions et les mêmes vices, il est assez inutile de chercher à caractériser les différens peuples; ce qui est à peu près aussi bien raisonné, que si l'on disoit, qu'on ne sauroit distinguer Pierre d'avec Jacques, parce qu'ils ont tous deux un nez, une bouche et des yeux.

Ne verra-t-on jamais renaître ces temps heureux, où les peuples ne se mêloient point de philosopher; mais où les Platons, les Thales et les Pythagores, épris d'un ardent désir de savoir, entreprenoient les plus grands voyages, uniquement pour s'instruire, et alloient au loin secouer le joug des préjugés nationaux, apprendre à connoître les hommes par leurs conformités et par leurs différences, et acquérir

ces connoissances universelles, qui ne sont point celles d'un siècle ou d'un pays exclusivement, mais qui étant de tous les temps et de tous les lieux, sont, pour ainsi dire, la science commune des sages?

On admire la magnificence de quelques curieux qui ont fait faire à grands frais, des voyages en Orient avec des savans et des peintres, pour y dessiner des masures, et déchiffrer ou copier des inscriptions : mais j'ai peine à concevoir comment, dans un siècle où l'on se pique de belles connoissances, il ne se trouve pas deux hommes bien unis, riches, l'un en argent, l'autre en génie, tous deux aimant la gloire et aspirant à l'immortalité, dont l'un sacrifie vingt mille écus de son bien, et l'autre dix ans de sa vie à un célèbre voyage autour du monde; pour y étudier, non toujours des pierres et des plantes, mais une fois les hommes et les mœurs, et qui, après tant de siècles employés à mesurer et considérer la mai-

son, s'avisent enfin d'en vouloir connoître les habitans.

Les académiciens qui ont parcouru les parties septentrionales de l'Europe et méridonales de l'Amérique, avoient plus pour objet de les visiter en géomètres qu'en philosophes. Cependant, comme ils étoient l'un et l'autre, on ne peut pas regarder commme tout-à-fait inconnues les régions qui ont été vues et décrites par les *La Condamine et les Maupertuis*. Le jouaillier *Chardin*, qui a voyagé comme Platon, n'a rien laissé à dire sur la Perse; la Chine paroit avoir été bien observée par les Jésuites. Kempfer donne une idée passable du peu qu'il a vu dans le Japon. A ces relations près, nous ne connoissons point les peuples des Indes orientales, fréquentées uniquement par des européens plus curieux de remplir leurs bourses que leurs têtes. L'Afrique entière, et ses nombreux habitans, aussi singuliers par leur caractère que par leur couleur, sont encore à exa-

miner ; toute la terre est couverte de nations dont nous ne connoissons que les noms ; et nous nous mêlons de juger le genre humain !

Supposons un *Montesquieu*, un *Buffon*, un *Diderot*, un *Duclos*, un d'*Alembert*, un *Condillac*, ou des hommes de cette trempe, voyageant pour instruire leurs compatriotes, observant et décrivant, comme ils savent faire, la Turquie, l'Egypte, la Barbarie, la Guinée, le Pays des Caffres, l'intérieur de l'Afrique, les Malabares, le Mogol, les royaumes de Siam, de Pégu et d'Ava, la Chine, la Tartarie, et sur-tout le Japon ; puis dans l'autre hémisphère, le Mexique, le Pérou, le Chili, les terres magellaniques, sans oublier les Patagons vrais ou faux, le Tucuman, le Paraguay, s'il étoit possible, le Brésil, enfin les Karaïbes, la Floride et toutes les contrées sauvages, voyage le plus important de tous, et celui qu'il faudroit faire avec plus de

soin ; supposons que ces nouveaux Hercules, de retour de ces courses mémorables, fissent ensuite à loisir l'histoire naturelle, morale et politique de ce qu'ils auroient vû, nous verrions nous-mêmes sortir un monde nouveau de dessous leur plume, et nous apprendrions ainsi à connoître e nôtre : je dis que, quand de pareils lobservateurs affirmeront d'un tel animal, que c'est un homme, et d'un autre que c'est une bête, il faudra les en croire. Mais ce seroit une grande simplicité de s'en rapporter là-dessus à ces voyageurs grossiers, sur lesquels on seroit quelquefois tenté de faire la même question qu'ils se mêlent de résoudre sur d'autres animaux.

Il y a beaucoup de gens que les voyages instruisent moins que les livres ; parce qu'ils ignorent l'art de penser ; que dans la lecture leur esprit est au moins guidé par l'auteur, et que dans leurs voyages ils ne savent rien voir d'eux-mêmes.

De

De tous les peuples du monde, le Français est celui qui voyage le plus ; mais plein de ses usages, il confond tout ce qui n'y ressemble pas. Il y a des Français dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé, qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe, celui qui en voit le plus, les connoît le moins. L'Anglais voyage aussi, mais d'une autre manière ; il faut que ces deux peuples soient contraires en tout. La noblesse anglaise voyage ; la noblesse française ne voyage point : le peuple français voyage ; le peuple anglais ne voyage point. Cette différence me paroît honorable au dernier. Les Français ont presque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages ; mais les Anglais ne vont point chercher fortune chez les autres nations, si ce n'est par le commerce ; et les mains pleines ; quand ils y voyagent, c'est pour y verser leur argent,

non pour vivre d'industrie ; ils sont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait aussi qu'ils s'introduisent mieux chez l'étranger, que ne font les Français, qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglais ont pourtant aussi leurs préjugés nationaux ; ils en ont même plus que personne ; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la passion. L'Anglais a les préjugés de l'orgueil, et le Français ceux de la vanité.

Comme les peuples les moins cultivés sont généralement les plus sages, ceux qui voyagent le moins, voyagent le mieux ; parce qu'étant moins avancés que nous dans nos recherches frivoles, et moins occupés des objets de notre vaine curiosité, ils donnent toute leur attention à ce qui est véritablement utile. Je ne connois guères que les Espagnols qui voyagent de cette manière. Tandis qu'un Français court chez les artistes d'un pays, qu'un Anglais en fait dessiner quelque antique, et qu'un

l'Allemand porte son *Album* chez tous les savans, l'Espagnol étudie en silence le gouvernement, les mœurs, la police ; et il est le seul des quatre qui, de retour chez lui, rapporte, de ce qu'il a vu, quelque remarque utile à son pays.

Pour étudier les hommes, faut-il parcourir la terre entière ? Faut-il aller au Japon observer les Européens ? Pour connoître l'espèce, faut-il connoître tous les individus ? Non ; il y a des hommes qui se ressemblent si fort, que ce n'est pas la peine de les étudier séparément. Qui a vu dix Français, les a tous vus. Quoiqu'on n'en puisse pas dire autant des Anglais et de quelques autres peuples, il est pourtant certain que chaque nation a son caractère propre et spécifique, qui se tire par induction, non de l'observation d'un seul de ses membres, mais de plusieurs. Celui qui a comparé dix peuples, connoît les hommes, comme celui qui a vu dix Français, connoît les Français.

Le seul moyen de bien connoître les véritables mœurs d'un peuple, est d'étudier sa vie privée dans les états les plus nombreux. S'arrêter aux gens qui représentent toujours, c'est ne voir que des comédiens.

L'étude du monde a plus de difficultés qu'on ne pense d'abord ; je ne sais pas même quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le philosophe en est trop loin, l'homme du monde en est trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir, l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le philosophe, il le considère à part ; et n'en pouvant discerner ni les liaisons, ni les rapports avec d'autres objets qui sont hors de sa portée, il ne le voit jamais à sa place, et n'en sent ni la raison, ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout, et n'a le temps de penser à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les apercevoir et non de les observer ; ils

s'effacent mutuellement avec rapidité ; et il ne lui reste du tout, que des impressions confuses qui ressemblent au cahos.

On ne peut pas non plus voir et méditer alternativement, parce que le spectacle exige une continuité d'attention, qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudroit diviser son temps par intervalles entre le monde et la solitude, toujours agité dans sa retraite, et toujours étranger dans le monde, ne seroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager sa vie entière en deux grands espaces ; l'un pour voir, l'autre pour réfléchir : mais cela même est presque impossible : car la raison n'est pas un meuble qu'on pose et qu'on reprenne à son gré ; et quiconque a pu vivte dix ans sans penser, ne pensera de sa vie.

Je trouve aussi que c'est une folie de vouloir étudier le monde en simple spectateur. Celui qui ne prétend qu'observer, n'observe rien ; parce qu'étant inutile dans

les affaires et importun dans les plaisirs ; il n'est admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit soi-même: dans l'école du monde, comme dans celle de l'amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

Les anciens voyageoient peu, lisoient peu, faisoient peu de livres; et pourtant on voit, dans ceux qui nous restent d'eux, qu'ils s'observoient mieux les uns les autres, que nous n'observons nos contemporains. On ne peut refuser à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans son histoire, quoiqu'elle soit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous nos historiens, en chargeant leurs livres de portraits et de caractères. Tacite a mieux décrit les Germains de son temps, qu'aucun écrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Incontestablement, ceux qui sont versés dans l'histoire ancienne, connnoissent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les

Gaulois, les Perses, qu'aucun peuple de nos jours ne connoît ses voisins.

Il faut avouer aussi, que les caractères originaux des peuples s'effaçant de jour en jour, deviennent en même raison plus difficiles à saisir. A mesure que les races se mêlent, et que les peuples se confondent, on voit peu-à-peu disparoître ces différences nationales qui frappoient jadis au premier coup d'œil. Autrefois, chaque nation restoit plus renfermée en elle-même; il y avoit moins de communications, moins de voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaisons politiques et civiles de peuple à peuple; les grandes navigations étoient rares; il y avoit peu de commerce éloigné. Maintenant il y a cent fois plus de liaison entre l'Europe et l'Asie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule et l'Espagne: l'Europe seule étoit plus éparse que la terre entière ne l'est aujourd'hui.

D'ailleurs, les anciens peuples se regar-

dant, la plupart, comme *Autocthones* ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis assez long-temps, pour que le climat eût fait sur eux des impressions durables; au lieu que parmi nous, après les invasions des Romains, les récentes émigrations des barbares ont mêlé tout, tout confondu. Les Français d'aujourd'hui ne sont plus ces grands corps blonds et blancs d'autrefois; les Grecs ne sont plus ces beaux hommes faits pour servir de modèle à l'art; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractère ainsi que leur naturel: les Persans, originaires de Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mélange du sang circassien. Les Européens ne sont plus Gaulois, Germains, Ibériens, Allobroges; ils ne sont tous que des Scythes diversement dégénérés quant à la figure, et encore plus quant aux mœurs. Peut-être, avec ces réflexions, se presseroit-on moins de tourner en ridicule *Herodote*, *Ctésias*, *Pline*,

pour avoir représenté les habitans de divers pays avec des traits originaux et des différences marquées que nous ne leur voyons plus.

En même temps que les observations deviennent plus difficiles, elles se font plus négligemment et plus mal. C'est une autre raison du peu de succès de nos recherches dans l'histoire naturelle du genre humain. L'instruction qu'on retire des voyages se rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet est un système de philosophie, le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir: quand cet objet est l'intérêt, il absorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le commerce et les arts, qui mêlent et confondent les peuples, les empêchent aussi de s'étudier. Quand ils savent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à savoir ?

Les voyages ne conviennent qu'aux hommes assez fermes sur eux-mêmes,

pour écouter les leçons de l'erreur sans se laisser séduire, et pour voir l'exemple du vice sans se laisser entraîner. Les voyages poussent le naturel vers sa pente, et achèvent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde est, à son retour, ce qu'il sera toute sa vie. Il en revient plus de méchans que de bons, parce qu'il en part plus d'enclins au mal qu'au bien. Les jeunes gens mal élevés et mal conduits, contractent dans leurs voyages tous les vices des peuples qu'ils fréquentent, et pas une des vertus dont ces vices sont mêlés : mais ceux qui sont heureusement nés, ceux dont on a bien cultivé le bon naturel, et qui voyagent dans le vrai dessein de s'instruire, reviennent tous meilleurs et plus sages qu'ils n'étoient partis.

Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon, Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut

se résoudre à voyager autrement, et s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds, et que la terre prodigue à sa vue. Qui est-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connoître les productions particulières au climat des lieux qu'il traverse, et la manière de les cultiver ? Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle, peut se résoudre à passer un terrein sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser, des cailloux sans chercher des fossiles ? Vos philosophes de ruelles étudient l'histoire naturelle dans des cabinets ; ils ont des colifichets, ils savent des noms, et n'ont aucune idée de la nature. Mais le cabinet d'un vrai philosophe est plus riche que ceux des rois : ce cabinet est la terre entière. Chaque chose y est à sa place ; le naturaliste qui en prend soin, a rangé le tout dans un fort bel ordre : d'*Aubanton* ne feroit pas mieux.

Combien de plaisirs différens on rassemble par cette agréable manière de voyager ! sans compter la santé qui s'affermit, l'humeur qui s'égaie. J'ai toujours vu ceux qui voyageoient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes, grondant ou souffrant, et les piétons toujours gais, légers et contens de tout. Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaise de poste; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

Fin de la première Partie.

TABLE
DES CHAPITRES
Et des articles contenus dans la I Partie.

INtroduction préliminaire. page iij

CHAPITRE PREMIER.
RELIGION.

DE Dieu. 1
De la Spiritualité de l'ame. 9
De l'Evangile. 14
De la Dévotion. 18
De l'Irreligion. 23

CHAPITRE II.
MORALE.

DE la Conscience. 31

Du Bonheur. 42.
De la Liberté. 63
De la Vie. 64
De la Vertu. 74
De la Sensibilité. 82
De la Bienfaisance. 87
De l'Amitié. 96
Des Passions. 102
De l'Amour. 109
De la Société conjugale. 124
Du Célibat. 139
De la Société civile. 141
Des Sociétés du monde. 152
De la Conversation. 168
Des Femmes. 173
De l'Education. 209
Des Mœurs de ce temps. 239
Du Luxe. 248
Des Riches. 253
De l'Economie et de la Police domestique. 267

De l'Inégalité. 282
Des Vices. 287
De l'Hypocrisie. 290
De l'Intempérance. 291
De la Vanité. 294
De l'Amour-propre. 295
Du Jeu. 296
De la Danse. 298
Du Courage. 301
Du Duel. 304
Du Suicide. 313
Des Adversités. 317
De l'Amour de la Patrie. 319
De la Différence des deux sexes. 322
De l'Imagination. 325
Des Voyages. 327

Fin de la Table de la première Partie.